



HAL
open science

**James De la Cour (1710-1757), journaliste, traducteur,
écrivain et homme de réseaux James de la Cour
(1710-1757), Journalist, Übersetzer, Schriftsteller, seine
Offizin und Netzwerke**

François Labbé

► **To cite this version:**

François Labbé. James De la Cour (1710-1757), journaliste, traducteur, écrivain et homme de réseaux James de la Cour (1710-1757), Journalist, Übersetzer, Schriftsteller, seine Offizin und Netzwerke. 2022. hal-04027915

HAL Id: hal-04027915

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04027915v1>

Preprint submitted on 14 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

James De la Cour (1710-1757), journaliste, traducteur, écrivain et homme de réseaux.

François

Labbé

Éric Briggs, dans la notice du *Dictionnaire des Journalistes* (notice 440) qu'il consacre à James de la Cour lui attribue trois vies : d'abord poète en Irlande, puis publiciste dans les pays allemands et à nouveau poète illuminé.

Il est un fait que le poète James de-la-Cour (t) (1709-1785) est né en Irlande près de Cork dans une bonne famille huguenote. Après des études au Trinity Collège, poussé par sa famille contre son gré à devenir pasteur, comme l'indique le *Journal of the Cork Historical and Archaeological Society*¹, admirateur de Pope et de Thomson, a été un poète reconnu, particulièrement durant la première partie de sa vie, jusque 1740 environ. Son succès, cependant, ne semble pas avoir répondu aux attentes qu'il se faisait et ce personnage particulièrement sensible ne semble pas avoir supporté que son génie ne lui ouvre pas les portes qu'il espérait et il dut se contenter de sa carrière de pasteur. Ordonné le 24 juillet 1737 à Cork, il fut recteur de la paroisse de Ballinaboy de 1744 à 1755 et eut parallèlement d'autres charges à Cork.

Ses contemporains indiquent tous que le révérend vivait alors surtout à Cork, délaissant sa paroisse. Il y passait pour un personnage excentrique. En 1750, l'évêque de Cork nomma un second recteur sur le poste de Ballinaboy pour empêcher De la Cour de prêcher les doctrines inacceptables qu'il donnait en chaire². On l'appelait le « curé fou ». Il errait, écrit-on, de taverne en taverne, s'enivrant au rythme des rencontres, les poches pleines de rimes, qu'il serinait à qui voulait l'entendre³. Après une longue période de déréliction, vers 1770, ayant hérité d'un petit bien familial, soutenu par son beau-frère, à la suite de la réimpression de certaines de ses œuvres anciennes, il retrouva d'autant plus une certaine célébrité que, depuis quelque temps, on lui prêtait des dons de prédiction et qu'il publia de nouveaux vers. Il mourut en 1787, date attestée, bien que la plupart de ses biographes répètent une erreur initiale, 1781.

D'autre part, l'existence, entre 1740 et 1757, d'un journaliste et écrivain portant le nom de James de la Cour est attestée en Suisse et surtout pendant près de 15 ans à Francfort.

E. Briggs suppose qu'il s'agit du même homme, ce qui signifierait que le révérend irlandais se soit rendu sur le continent au début de ses déboires et soit revenu assez souvent à Cork pour que la légende de sa présence et de sa folie dans cette ville ait pu prendre racine. Puis, il serait définitivement rentré au pays avant 1770, y aurait profité de son héritage et repris ses activités poétiques.

¹ p. 70, 1925.

² Monck-Mason, notes on Irish 'worthies', TCD, MS 10531, f. 226.

³ Voir par exemple l'*European Magazin* de 1797.

Or, les personnalités des deux hommes sont différentes, tout comme leur écriture. Le premier est un homme de presse avant l'heure, grand travailleur, qui développe en plus de ce travail des activités plus ou moins rémunératrices, le second vit la bohème littéraire avant l'heure. Le premier possède un entourage certain qui lui fait côtoyer des personnages importants ; le second est plutôt solitaire. Lorsque Voltaire est à Francfort, c'est le journaliste qui lui trouve un logis près de son propre appartement et c'est encore chez le journaliste que Voltaire demande à ses correspondants de lui faire parvenir leurs courriers, preuve que le philosophe considère cet homme comme sérieux et digne de confiance.

Le poète, au début de sa carrière, bénéficie de certains appuis, mais ces appuis se révèlent fragiles ; le journaliste fréquente des grands comme les comtes de Cobenzl ou de Pergen ou d'autres « grands seigneurs » qui le considèrent (avec la distance qui s'impose toutefois) jusqu'à la fin de sa vie.

Les signatures (et l'écriture) diffèrent (comparaison de lettres du De la Cour de Francfort et du seul document manuscrit du poète au Trinity College⁴. Le journaliste orthographe toujours son nom ainsi : James de la Cour ; le poète écrit le plus souvent James de-la-Cour (t) voire Delacour (t).

Il est difficile de croire que le révérend ait pu, pendant 20 ans voyager assez souvent entre le continent et l'Irlande. À la même époque, Maupertuis qui désire revenir quelques semaines chaque année en Bretagne enrage parce que les voyages sont longs⁵, coûteux, dangereux à cause de la situation politique confuse et de tous les aléas auxquels peut alors être confronté un voyageur. Il devra ainsi parfois renoncer à ses projets. Bien entendu, le révérend a pu se faire remplacer par un « second » qui reste sur place le temps de ses absences, mais de tels déplacements ne sont guère réalistes, d'autant plus que le journaliste se déplace aussi dans les pays germanophones.

Ce dernier est enfin un franc-maçon important alors que le révérend ne semble pas avoir appartenu à la moindre loge irlandaise.

La date de l'enterrement du premier (1757) est donnée par l'*Intelligenzblatt* francfortoise ; le second s'éteint en 1787. On peut arguer du fait que l'annonce de la disparition d'une personnalité par la presse est un moyen commode de quitter un pays quand on le veut et que ce genre d'annonce est toujours susceptible d'être trompeur. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, la mort de Voltaire a été plusieurs fois divulguée par toutes les feuilles d'Europe et James de la

⁴ Documents communiqués aimablement par le Dr Jane Maxwell, Manuscripts Curator, The Library of Trinity College, the University of Dublin). Voir *Annexe 1*.

⁵ Le plus souvent, il part de Hambourg et revient parfois par le sud de la France, la Suisse... Voir : F. Labbé, *Un voyage littéraire en Bretagne*, Fanch Babel, 2017.

Cour en parle lui-même dans une de ses feuilles. Il est cependant assez peu possible que ce soit le cas puisque l'*Intelligenzblatt*, quasi officielle, indique le jour de son enterrement. Que le journaliste ait décidé un jour, en raison de certaines difficultés, de disparaître pour une destination inconnue ou de retourner dans son pays ni vu ni connu, ne semble guère soutenable. Les registres des décès de Francfort ne le mentionnent certes pas, mais ce n'est pas non plus un indice absolument déterminant : ces registres ne sont pas entièrement fiables ; en outre, James de la Cour était anglais, étranger, ne possédait pas la qualité de citoyen de la cité⁶.

L'âge indiqué dans les journaux en mai 1747 est 47 ans, ce qui lui donne environ 1710 comme année de naissance. Le poète, lui, est né en mars 1709, à la date du décès du journaliste, il avait 48 ans.

Un même nom, n'étonne pas. Un même prénom, non plus car de nombreux réfugiés portent à la fois ce nom et ce prénom. Si l'on ajoute les dates de naissance, cela fait évidemment beaucoup de coïncidences.

En revanche, le journaliste s'intéresse peu à la poésie (surtout très peu à la poésie anglaise) alors que le second est présenté comme un poète enthousiaste, illuminé, un pré romantique... Peut-être faut-il voir là une mesure de prudence du journaliste.

Ce dernier est un homme des Lumières, profondément religieux, certes, mais à la façon de Locke ou de Samuel Johnson. Il s'intéresse à la philosophie et ouvre son journal à des articles sur Voltaire ou l'abbé de Prades, bien sûr, mais il lit également le journal de Fréron et le cite.

Il faut encore ajouter que le pasteur irlandais, quand on lit ses textes, n'apparaît pas être aussi excentrique que sa légende veut bien le dire. Ses poèmes, qui, sur le plan littéraire – personne ne le nie, sinon Swift, qui ne l'aimait pas – sont d'une grande tenue et sont aussi pour une part des œuvres d'idées philosophiques. Dans la dernière partie de sa vie, il s'intéresse à la guerre des Amériques ainsi qu'à la condition de la femme et à celle des populations noires. Il n'y apparaît ni lunaire, ni étranger au monde.

Une réponse définitive ne pourra être donnée que lorsque les documents du journaliste (se trouvant à la Bibliothèque de Bavière) auront été entièrement inventoriés (travail en cours) ainsi que les très nombreuses lettres et documents divers des Archives d'Autriche (travail en cours), mais il est presque certain qu'on a affaire à deux individus différents.

Ces questions de biographie sont d'ailleurs assez secondaires. La recherche suivante sera en priorité axée sur les ouvrages et la personnalité du journaliste de Francfort.

⁶ On se reportera à la note 137 pour d'autres hypothèses.

Un parcours complexe : Royaume-Uni, Pays-Bas, Suisse

James de la Cour, semble issu d'une famille de réfugiés huguenots dont il est difficile de préciser l'origine tant ce nom est courant au Royaume-Uni⁷. L'usage de « normandismes » dans plusieurs de ses écrits fait penser que ses ancêtres seraient venus de Normandie. Peut-être né en Irlande⁸, il habitait très certainement Londres dans sa jeunesse, où il a été reçu franc-maçon assez tôt. Georg Kloss, s'appuyant sur des sources anglaises⁹, l'indique membre de la loge londonienne se réunissant à la Three Tuns Tavern dans les années 1730 (Tuscan Lodge), à une époque où un certain nombre de frères, souvent d'origine huguenote, se répandent sur le continent pour y dispenser la bonne parole maçonnique alors que, depuis la mort de l'empereur Charles VI, de « grandes manœuvres » politiques et militaires sont en train de transformer l'Europe et que les guerres menacent à nouveau de se perpétuer. Ces maçons qui prônent la tolérance, la chrétienté réunifiée, la paix, les sciences et le progrès..., semblent appartenir à un réseau de loges qui proviennent, grâce à des frères tous liés à l'Union de Londres (Union French Lodge¹⁰), au Portugal et à Paris (John Coustos), en Espagne (Charles de Labeylie), en Saxe (Steinheil, auteur d'un livre fort lu : *Le franc-maçon dans la République*), en Hollande (Vincent La Chapelle), en Allemagne (De La Tierce), en Russie (le baron Kettler, dédicataire de la traduction de De La Tierce) etc. Ces loges, marquées par l'origine réformée de nombre de leurs membres, par la personnalité et les discours du chevalier Ramsay, par la pensée de Leibniz, de Fénelon et de Pierre Poiret, par les écrits de l'abbé de Saint-Pierre, confiantes en l'auteur de l'*Anti-Machiavel* (1740) et partisans du « plan allemand » de Belle-Isle, avaient pu croire que le sacre de Charles-Albert participerait de la mise en place d'un Saint-Empire redéfini, au-dessus des partis et des querelles de la politique européenne, sur des bases morales, les Lumières et une chrétienté œcuménique, tolérante, dépassant les clivages imposés par les réformes et les schismes, un Empire dégagé de

⁷ Voir par exemple : « Philip De la Cour (1710-1785), a Jewish Physician in eighteenth-century London and Bath », par Kenneth Collins <https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/31684802/>. Le nom de De la Cour (Delacour) est également répandu en France, surtout en Bretagne et Normandie où le prénom James est courant. Dans ses textes, on trouve de nombreux normandismes (pertintailier, se réturer...).

⁸ De nombreux réfugiés huguenots furent amenés à s'installer en Irlande, le gouvernement anglais tentant ainsi de réduire le poids des catholiques dans certains comtés.

⁹ Georg Kloss, *Annalen der Loge zur Einigkeit*, Frankfurt am Main, 1842. Sur ce nom, voir : *The Oxford Dictionary of Family Names in Britain and Ireland* – p. 694, 2016. On ne sait rien de plus.

¹⁰ The Lodge of Unity considère son ascendance comme antérieure à 1742. En 1741 « The Union French Lodge » se réunissait au « Hoop and Grapes », puis au « Cardigan », à Charring Cross l'année suivante avant de s'éteindre en 1753. En 1758, lors de son réveil, la loge a adopté le nom de « The Old French Lodge » et, comme il n'y a aucune trace d'une autre loge française existant à Londres à cette époque, on peut supposer qu'en 1742 « The Union Loge française » s'est peut-être scindée en deux Loges. Le nom « The Old French Lodge » fait peut-être référence à ses anciennes racines.

l'emprise politique et servant pourtant de charpente aux états séculiers gagnés par l'idéal maçonnique de paix, de fraternité, de tolérance, de vertu et de progrès. Cela n'était possible qu'avec un empereur comme l'électeur bavarois, moins avec un empereur autrichien en raison de la puissance de l'Autriche¹¹.

Ces maçons avaient pu rêver, l'espace du sacre de Charles-Albert de Bavière (1697-1745), Charles VII, à Francfort, de se placer sous la protection de l'empereur des Romains, de revivifier ainsi cet Empire qui n'existait quasiment plus que pour le décorum. Ils avaient cru rapprocher les hommes de bonne volonté pour parvenir au souverain bien : la paix, fondement de progrès et d'harmonie, une harmonie en définitive inscrite dans le projet divin tel qu'Anderson et Désaguliers l'interprétaient dans l'historique des Constitutions maçonniques de 1723 et qu'avait soulignée Louis-François de La Tierce dans sa traduction (1733/1742). Cette « nation spirituelle », dont parlait déjà le chevalier Ramsay dans son fameux *Discours* (1736) adressé au Cardinal Fleury, dont la dimension philosophique serait portée par la franc-maçonnerie, dont la chrétienté formerait la substance religieuse et le Saint-Empire la structure fédérative temporelle, cette « nation » ne s'imposerait pas aux États : ses membres, comme le maçon dans sa loge, demeureraient attachés à leur souverain et respectueux de leur religion, comme le prescrivent les devoirs du maçon. La loge en quelque sorte microcosme d'une organisation appelée à s'étendre *mutatis mutandis* au monde¹².

Les documents que Georg Kloss a publiés sur la loge l'Union de Francfort désignent James de la Cour d'ailleurs le plus souvent comme « frère visiteur » (et secrétaire), c'est-à-dire, une sorte de missionnaire de la fraternité ou plutôt de la philosophie de ces milieux maçonniques.

*

Toujours est-il qu'assez tôt (1739 ou au tout début 1740), il passe par les Pays-Bas autrichiens, peut-être le Luxembourg¹³, puis se retrouve en

¹¹ François de Lorraine avait certes été reçu franc-maçon en Hollande, mais il était l'époux de Marie-Thérèse ! Sur tous ces faits, voir François Labbé, « Le rêve irénique du Marquis de la Tierce. Franc-Maçonnerie, lumières et projets de paix perpétuelle dans le cadre du Saint-Empire sous le règne de Charles VII (1741 – 1745) », in : *Francia*, Bd. 18 Nr. 2 (1991) et la postface de F. Labbé in : *Les constitutions maçonniques*, 2^e édition, Romillat, Paris, 2002. Voir aussi l'*Histoire de la guerre de 1741* de Voltaire et le projet qu'il prête à Belle-Isle.

¹² Voir à ce propos l'intéressant article du n° 1 (1^{er} janvier 1745) de son journal *Nouvelles amusantes*. Il habite alors la Ziegelgasse chez le chirurgien Ruckman avec lequel il vend (entre autres) des médicaments et des livres.

¹³ Dans ses *Gesammelte Schriften* (1927, p. 236) l'érudite et collectionneur Moriz Sondheim indique qu'il vient du pays luxembourgeois, sans plus de détail. Cette assertion se retrouve chez Konrad Schroeder, *Biographisches und bibliographisches Lexikon der Fremdsprachenlehrer des deutschsprachigen Raumes*, Augsburg, 1987-2001 (4 volumes) et chez Estermann (*Zeitungsstadt Frankfurt*) sans plus de détails. Les Pays-Bas autrichiens, qui couvraient une bonne partie des territoires belges et luxembourgeois actuels, étaient passés des mains des Habsbourg d'Espagne à celles de la Maison d'Autriche. Relativement autonomes, elles dépendaient cependant de Vienne. La politique de Charles VI, de Marie-Thérèse et puis de Joseph II était marquée par la volonté de contrôler et d'harmoniser les gouvernements, les institutions administratives dans l'ensemble des possessions habsbourgeoises.

Suisse¹⁴, à Genève et Lausanne d'abord, où il paraît avoir voulu enseigner le français et l'anglais tout en visitant les loges qui sont en devenir. Il a pu intégrer la Société des Maçons libres du Parfait Contentement, fondée en 1736 par George Hamilton à Genève, comme fille de la Grande Loge de Londres¹⁵. Ceci bien avant que le Conseil des Deux-Cents n'interdise ces réunions le 8 septembre 1744, n'acceptant pas que des pasteurs entrent dans la confrérie et saisissant comme prétexte l'ode maçonnique que venait de rendre publique La Beaumelle (que James de la Cour retrouvera à Francfort).

C'est en tout cas dans cette ville qu'il se lie à Claude Philibert, un des artisans de la maçonnerie genevoise¹⁶. Il est possible qu'il se soit rapidement orienté vers Lausanne (ville dépendant alors de Berne) de par ses projets de publication. Dans cette ville, des Anglais ont apporté la franc-maçonnerie dès 1739 et fondé officiellement la Parfaite Union des étrangers en 1740, loge accréditée par Londres sous le numéro 187¹⁷ puis, immédiatement, le Directoire national helvétique roman.

Si l'on met à part sa qualité de franc-maçon, il n'est pas venu en Suisse les mains vides : son projet apparent est de profiter de son bilinguisme (voire trilinguisme avec l'allemand) pour s'assurer une existence. Il a avec lui différents ouvrages anglais et va proposer ses services aux éditeurs. À Lausanne, il cherche à publier en français un *Abrégé Sur les Sciences & sur les Arts : Par Demandes & par réponses* tiré du huguenot Jean Palairret (1697-1774)¹⁸.

Dans une demande faite en mars 1741 à l'Académie de Lausanne afin de pouvoir imprimer cet ouvrage, l'imprimeur Antoine Chapuis et le libraire Jean Sidrac¹⁹ signalent que le manuscrit leur a été proposé par un personnage nommé James de La Cour. L'ouvrage y est toutefois publié seulement en français sans nom d'auteur ni de traducteur et en indiquant qu'il correspond à une situation anglaise (1741). L'année suivante, il reparait augmenté expurgé de tout ce qui regarde directement l'Angleterre

¹⁴ Peut-être d'ailleurs, lui et sa famille sont-ils d'origine helvétique. Le nom De la Cour n'est pas inconnu en Suisse et plusieurs personnages du nom d'Imhof (f) francisent leur nom en De la Cour !

¹⁵ Malgré les interdictions des autorités, en 1744, il y avait 6 loges dans la cité. Hamilton, un ancien banquier, est nommé grand-maitre provincial à Genève par le tout nouveau grand-maitre de la Grande Loge anglaise, le vicomte de Darnley en 1736.

¹⁶ Voir Claude Loriol, *La Beaumelle, un protestant cévenol*, 1978. *La franc-maçonnerie des Lumières : le succès d'un projet européen et élitiste* par Pierre-Yves Beaurepaire, sur Academia.edu.

¹⁷ À Berne, en 1744, deux loges existent, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de réunions maçonniques plus tôt : en 1740, les autorités interdisent en effet les réunions, une interdiction plus fortement imposée en 1745. À Bâle, la première loge est signalée en 1744 etc. Les Trois étoiles flamboyantes sont autorisées par Berlin à Neuchâtel (territoire alors prussien).

¹⁸ L'auteur de cet ouvrage de vulgarisation est Jean Palairret, géographe français (édition originale bilingue français-anglais parue à Londres en 1731).

¹⁹ Né en 1710 à Lausanne, où il décède en 1786, Antoine Chapuis, imprimeur de métier, se met à son compte en 1737 avec l'aide de Marc-Michel Bousquet, dont il devient l'imprimeur attitré. En juillet 1773, il vend son matériel d'imprimerie à Samuel Fauche, actif à Neuchâtel, tout en continuant jusqu'en 1786 à exercer la charge d'imprimeur de l'Académie de Lausanne qu'il a obtenue en 1768, sous-traitant les impressions publiées sous son nom à divers ateliers de la ville. Comme Sidrac, il aurait été franc-maçon. Sur la demande faite en mars 1741 à l'Académie de Lausanne par Antoine Chapuis et le libraire Jean Sidrac voir les Archives cantonales Vaudoises, vol, 51/4, p. 336.

et seulement en français comme pour ses éditions ultérieures en 1762 et 1773, (qui donneront un texte, sans que le nom de l'auteur original soit davantage précisé)²⁰.

Puis, il se rend à Berne, où il loge à l'Académie des Gentilshommes. Il se présente dans la *Gazette de Berne* par exemple le 7 mars 1742 :

Le Sr. James de la Cour donne avis aux Souscripteurs à sa Traduction du Traité de la Prudence Humaine, qu'ils pourront retirer leurs Exemplaires contre leurs Billets de Souscription, et que pour cet effet on le trouvera chez lui à l'Abbaye des Gentilshommes à Berne, tous les jours depuis 12. jusqu'à une heure après midi : Le dit Sr offre une 2eme Edition du même Ouvrage par la voye de Souscription sur le pied de 10 Exemplaires ; On imprime actuellement ses traductions tant des Sermons du Docteur Anglais Sharp²¹, que de son Recueil de Remèdes des meilleurs Médecins de la même Nation [...]

Il publie en effet dans la ville (1742) un gros volume, une compilation « approuvée de Messieurs les Médecins », le *Recueil de secrets et remèdes, tant pour guérir les maladies du corps humain, que pour celles des bestiaux avec plusieurs remarques curieuses & utiles sur les différens tempéramens, indiquant le régime, les remèdes & les alimens convenables à ceux dont il y est parlé. Ouvrage très utile dans toutes familles, à la ville & à la campagne, qui ne contient rien qui n'ait été éprouvé, & qui sont tous des Spécifiques faciles à composer & à garder.*

Dans cet ouvrage qui répertorie quantité de remèdes (Manière de faire l'eau d'Arquebusades, ou Vulnéraire. Formules de quelques remèdes qui sont les plus usités dans la pratique. Avertissement Touchant les Doses, Poids, & Mesures des Drogues. Nouvelle manière de préparer le Quinquina. Manière de connaître les Plantes & Simples. Emplâtre appelé Manus Dei, à cause de ses effets surprenants), il est à remarquer le précis de la méthode de Thomas Sydeham, médecin alors célèbre.

De la Cour affirme en introduction avoir publié cet abrégé à part en peu d'exemplaires et l'avoir retrouvé imprimé à Nuremberg sans son accord dans un volume de traités médicaux. Il explique également avoir fait paraître plusieurs opuscules traduits de l'anglais (médecine et chirurgie) qui sont à disposition de souscripteurs ou d'acheteurs. L'ouvrage se termine par une cinquantaine de pages consacrées aux « Remèdes aux infirmités qui arrivent aux animaux ».

Sa traduction de la *Prudence humaine* (Hortinus/Gaudard, 1742) aurait été faite sur la 12^e édition de l'œuvre de William de Britaine (parue en 1729). Britaine est un auteur qui lutte pour la défense du protestantisme et contre le spectre du papisme : son livre est une enquête sérieuse pour déterminer dans quelle mesure il serait permis de prendre les armes pour la

²⁰ L'édition de Berne que De la Cour fera paraître en 1743, propose une partie du texte en anglais, un modèle ensuite parfois utilisé par les éditeurs anglais de Palairret comme en 1801.

²¹ John Sharp (1643-1714) est un ecclésiastique anglican, archevêque d'York de 1691 à sa mort. Assez célèbre de son temps, il était connu pour sa lutte contre un retour du catholicisme en Angleterre. Ses sermons, qui sont autant de réflexions d'un « philosophe chrétien », furent réédités plusieurs fois au XVIII^e siècle. Il semble que De la Cour se soit servi de l'édition de ses œuvres de 1738, fort répandue en Europe.

défense de la religion protestante, et contrecarrer l'influence romaine. James de la Cour ne cherche certainement pas à « vendre » ce livre pour son profit ; cette décision de traduire un tel ouvrage ne peut avoir d'autre préoccupation qu'un engagement idéologique, celle d'un huguenot hanté par le passé de sa communauté.

Elle est dédiée à « Monseigneur le banderet Tillier²² », président du Sénat Académique de Berne et premier curateur de l'Académie de Lausanne. Cet ouvrage se présente comme un guide moral très influencé par les moralistes protestants du 17^e siècle et des débuts du 18^e. Les articles dont il traite sont les suivants :

De l'Etude.
De la Religion.
De la bonne foi & de la Fidélité.
De la Conversation.
Du Discours.
Du Silence & du Secret.
De la Réputation.
De la vaine Gloire & de l'Ostentation.
De la Censure & de la Calomnie.
De la Colère.
Des Injures & de la Vengeance.
De la Vertu.
De l'Amitié & des Amis.
De la Frugalité & des Dépenses.
Des Richesses.
De l'Ambition & des grands Emplois.
De l'Art de se rendre heureux.
Du régime, qu'on doit observer, pour conserver sa santé, de la Tempérance, & de la Sobriété.
Des Procès.
Du Mariage.
De l'Homme d'Honneur.
De l'Homme d'Affaires.
Du Conseil & des Conseillers.
De la Prudence dans le danger.
De la vie retirée.
De la Complaisance.
Faber Fortuna.
Du Négoce.
Du Politique.
Du Favory.
Du Soleil d'honneur dans l'Occident.

Ces chapitres qui composent un code de vie assez peu éloigné des principes maçonniques prônés dans les premières loges anglaises (voir

²² Les Tillier appartenaient au patriciat de berne et étaient possessionnés en Suisse romande. Johann Anton Tillier un parent, correspondit avec Voltaire. « Britaine » est un pseudonyme.

Silence et secret) sont suivis des *Sententiae Stellares* ou maximes que doivent observer les hommes d'État.

La première édition de Francfort est dédiée à Frédéric, Landgrave de Hesse-Cassel, ce qui indiquerait que son auteur a espéré être appelé à cette cour alors fameuse et accueillante :

MONSEIGNEUR,

A qui pourrois je mieux dédier ma Traduction du Traité de la Prudence humaine, qu'à Votre Altesse Sérénissime qui fçait faire avec tant de grâces, un si excellent usage de celle qu'Elle possède dans toute sa perfection, & qu'Elle employe continuellement, pour rendre heureux ceux, qui ont le bonheur d'approcher d'Elle.

Cet ouvrage a été imprimé douze fois à Londres en Anglois, & a été si estimé dans ce Royaume & ailleurs, parmi les gens d'Esprit & de bon goût, qu'ils se faisoient un plaisir de le lire presque continuellement, y trouvant tout ce qui peut rendre un homme parfait dans quelque Etat qu'il soit.

Si Votre Altesse Sérénissime daigne agréer la Dédicace, que je prens la liberté de LVI faire de cette Edition ; j'ose me flatter que le Public la recevra favorablement, & qu'il approuvera le zèle qui m'engage à lui marquer mon respect pour Votre Altesse Sérénissime, dont les talents supérieurs ne font pas moins admirés, que cette Grandeur d'ame, & cette Prudence, qui font toujours les compagnes fidèles de toutes ses Actions.

Plaise à la bonté divine de conserver longtems Votre Altesse Sérénissime, & la Princesse Royale Votre Auguste Epouse, & que cette même bénédiction s'étende aussi fur toute Votre Sérénissime Famille. Ce font les vœux les plus sincères de celui qui a l'honneur d'être avec un très profond respect

MONSEIGNEUR

de Votre Altesse Sérénissime

Francfort ce 1. Décembre

1743.

Le très humble & très obeïssant serviteur

James de la Cour²³.

Dans cette édition, il fait paraître un *Avertissement* concernant les publications et traductions qu'il propose au public. Cet encart est important car, s'il montre la diversité de ce que James de la Cour peut proposer (grammaire, sciences, médecine populaire, discours), il est aussi le miroir de sa foi, une foi parfaitement composite et associant les sermons de John Sharp et les réflexions de John Locke, les Proverbes et un *Traité d'Hopkins*.

On trouvera aussi chez l'Editeur les livres suivants, qu'il a fait imprimer.

²³ Il s'agit de la quatorzième édition : Universitätsbibliothek Kassel, 2° Ms. hist. litt. 4 [Cour]. La dédicace disparaît de la quinzième édition de Lyon.

1. *Une nouvelle Grammaire Française & angloise, contenant une méthode curieuse & facile pour apprendre aux François à prononcer les mots anglois, & pour parvenir à la pureté de ces deux Langues, en peu de tems. Il y a dans cette Grammaire une troisième Colonne pour apprendre à prononcer les mots anglois, ce qui ne s'est pas encore vû dans aucun ouvrage de cette nature. prix 1. Florin.*

2. *Un abrégé sur les sciences & sur les arts par demandes & réponses ; qui est un ouvrage très avantageux non seulement pour les Jeunes gens, & ceux qui font plus avancés en âge ; mais même pour les dames ; en les rendant capables de raisonner sur toute sorte de matières sans se trop charger la mémoire. On trouvera à la fin des chapitres les noms des meilleurs Auteurs qui ont traité des matières, un demi-Florin.*

3. *Un Recueil de secrets & remèdes des plus habiles médecins anglois & autres, tant pour guérir les maladies du corps humain que pour celles des Bestiaux ; avec quantité de Receptes curieuses, faciles à composer & à garder ; ensemble une méthode pour connoître les simples dont on se sert dans la médecine, & les régimes pour tous les tempéramens ; en un mot un ouvrage très utile dans toutes les familles, à la ville & à la Campagne. Prix 12. Batz.*

4. *Trois excellens discours traduits de l'anglois.*

Le premier roule sur la nécessité de faire du bien pendant que nous vivons. C'est notre plus grande affaire dans cette vie, & chacun peut s'en acquitter.

Eccles. chap. 3. v. 12. Je sçais qu'il n'y a rien de meilleur chez les hommes que de se réjouir de faire du bien pendant leur vie.

Le second roule sur l'importance qu'il y a de travailler à la grande affaire, qui est celle du salut & c'est la seule qui doit nous occuper. Comment échapperons nous, si nous négligeons un fi grand salut ?

Le troisième roule sur la nécessité d'une Providence, qui règle & gouverne tout ce qui arrive dans le monde, & c'est un grand sujet de joye pour tous les hommes.

Psaume 97. v. 16. L'Eternel règne, que la Terre s'en égaye & que plusieurs Isles s'en réjouissent.

Ledit Sieur James de la Cour a encore les 13. discours dont voici les Textes suivans, qu'il a traduits de l'anglois, & qu'il est prêt de faire imprimer en françois aux conditions marqués ci-après.

Les trois premiers roulent sur la mélancolie spirituelle, & dont voici les Textes.

Psaume 42. v. 6. 7. Mon ame pourquoi t'abas-tu & frémis-tu dans moy ? Attens toi à Dieu, car je le célébrerai encore. Son regard est la délivrance même ; parce qu'il me souvient de toi depuis la Région du Jourdain, des Hermonies de la montagne de Mitshar.

Les trois discours suivans roulent sur le péché contre le Saint Esprit, ce qui a causé & cause encore tant d'allarmes à un grand nombre de personnes pieuses.

Hébreux 10. v. 26. 27. 1.

Car, si nous péchons volontairement après avoir reçu la connoissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés : Mais une attente terrible de Jugement, une ferveur de feu qui doit dévorer les adversaires.

Epître de Saint Jean 5. 6.

2. Si quelqu'un voit son frère pécher du péché qui n'est point à la mort, il priera pour lui, & Dieu lui donnera la vie à Sçavoir à ceux qui ne pêchent point à la mort. Il y a un péché à mort je ne te dis pas de prier pour ce péché-là.

Matth. 12.v. 31. 32.

3. C'est pourquoi je vous dis que tout péché & tout blasphème sera pardonné aux hommes ; mais le blasphème contre l'Esprit ne leur fera point pardonné ; & si quelqu'un a parlé contre le fils de l'homme, il lui fera pardonné ; mais qui aura parlé contre le Saint Esprit, il ne lui fera pas pardonné ni en ce monde ni en l'autre.

Les deux suivants roulent sur les tentations du Diable.

Seconde aux Corrint. 2. v. 11.

Afin que Satan n'ait pas le dessus sur nous. Car nous n'ignorons pas ses machinations.

Il y a deux discours sur ce Texte.

Le discours, qui suit, roule sur le gouvernement des pensées.

Proverbe²⁴. 4. v. 23. Garde ton cœur de tout ce dont il faut se garder car c'est de lui que procèdent les sources de la vie.

Le discours suivant roule sur la nécessité de faire pénitence.

Matth. 3. v. 8. Faites donc des fruits convenables à la repentance.

Le discours ci-dessous roule sur la crainte de Dieu, & sur l'obligation indispensable de garder tous ses commandemens.

Deutéronome 5. V. 29. O ! s'ils avoient toujours un tel cœur pour me craindre & garder tous mes commandemens, afin qu'il leur fut à bien & à leurs Enfants à jamais.

Le douzième discours est sur l'existence de Dieu, & de la connoissance que nous avons de cet Etre suprême, par ses admirables ouvrages, & par les bienfaits dont il nous comble tous les jours. C'est un discours de Mr. Jean Locke.

Enfin fuit un Traité de la vanité des choses qui sont en ce monde.

Eccles. chap. 1. v. 2. Vanité des vanités, dit Salomon ; Tout n'est que vanité, ici-bas.

C'est bien la pièce la plus accomplie qui ait encore été traitée sur ce Texte. Elle est du Docteur Ezekiel Hopkins²⁵, ci devant Evêque de London-Derry.

²⁴ Le livre des Proverbes (héb. משלי litt. paraboles) est un livre des Ketouvim (troisième section de la Bible hébraïque) et des Livres poétiques de l'Ancien Testament.

Ce sont des textes qui ont pour but d'enseigner la sagesse en s'interrogeant sur le comportement moral, les valeurs, le sens de la vie humaine et la juste conduite.

²⁵ Ezekiel Hopkins (1633-1690), né dans le Devon, pasteur puritain, était, un „divine « anglican de l'église d'Irlande. Il fut évêque de Derry de 1681 à 1690. De la Cour fait référence au discours *The vanity of the world*, voir : *The works of E.H.*, vol. 1, p. 14 et suiv., Philadelphia, 1867. Avec John Locke, James de la Cour semble s'opposer à l'innéisme, source de fanatisme puisqu'il prend les idées pour des vérités universelles qu'on doit donc imposer par la force.

L'idée de Dieu en particulier n'est pas innée mais l'existence de Dieu se démontre à partir des données de l'expérience. Le monde, selon Locke, ne peut être compris que par référence à une cause créatrice. La pensée ne peut qu'être l'effet d'un créateur intelligent. Il n'est pas possible, selon l'*Essai sur l'Entendement humain* que "des choses entièrement dénuées de conaissance et agissant aveuglément [...] puissent produire un être connaissant." Locke s'oppose aussi, comme de la Cour, à l'athéisme, qui ne peut que menacer l'ordre moral créé par Dieu, bien qu'il préconise la tolérance religieuse. Quatre exceptions sont en effet admises : contre les dogmes contraires à la société humaine et

Ceux qui voudront souscrire pour avoir toutes ces pièces traduites en françois, & imprimées sur du beau papier, pourront s'adresser au dit Sieur James de la Cour dans la Ziegelgasse à Francfort.

On payera d'abord un Florin d'Allemagne, & un autre, demi Florin en retirant l'exemplaire.

Et ceux qui lui écriront du dehors pour cet effet, auront la bonté d'affranchir les ports de leurs Lettres.

Ces annonces, comme celles qui suivront, montrent un éditeur marqué par la pensée réformée et puritaine, ayant probablement bénéficié d'une éducation religieuse voire théologique poussée²⁶, mais aussi un homme à l'esprit ouvert faisant passer foi et religiosité (chrétiennes) avant religion.

Si l'on considère les sujets abordés, ils représentent la moyenne des prêches tenus dans les temples huguenots d'Angleterre ou d'Allemagne, avec sans doute une nostalgie d'un « Être Suprême » à l'écoute du pratiquant et une tendance philosophique chrétienne certaine marquée par les emprunts au christianisme raisonnable de Locke et au puritanisme d'Hopkins (*L'existence de Dieu* et le *Traité de la vanité des choses qui sont en ce monde*).

« Faire le bien », « travailler au salut », « la nécessité d'une Providence » (« Sujet de joye pour les hommes », précise-t-il), sont des thèmes traditionnels des églises protestantes et s'appuient directement sur la Bible.

La « mélancolie spirituelle » est plus spécifique de la situation anglaise et particulièrement huguenote comme cause de l'angoisse spirituelle. Les pasteurs puritains ont incorporé cette notion dans leurs ouvrages de consolation adressés à tous ceux que faisait souffrir leur conscience malheureuse.

« *Le péché contre le Saint Esprit* », « *Les tentations du Diable* », « *Le gouvernement des pensées* », « *la nécessité de faire pénitence* », « *La crainte de Dieu* », font plus directement partie des préoccupations quotidiennes du chrétien²⁷.

Il passe ensuite à Zurich²⁸ où il fait paraître (Burckly²⁹, 1743) ce manuel annoncé à Berne : la *Nouvelle Grammaire Française & Anglaise* :

aux bonnes mœurs nécessaires à la conservation de cette société, contre l'intolérance, contre les *papistes* partisans du souverain d'un État étranger et contre les athées.

²⁶ Que James de la Cour, le journaliste, ait été pasteur comme son homonyme, serait une éventualité et cela irait dans le sens d'une identité entre les deux hommes. Cependant, la formation religieuse des jeunes huguenots et leur connaissance des textes sacrés comme des psaumes est assez générale. Les « discours » que propose De la Cour ne sont donc pas non plus une preuve suffisante de cette identité.

²⁷ On sait que le révérend Delacourt fut relevé de son poste car on se méfiait de ses prêches. On pourrait penser que ce dernier, s'il ne faisait qu'un avec le journaliste, n'aurait proposé au public continental que ces sermons. Pourtant, ce qu'offre le journaliste n'a rien de particulièrement susceptible de provoquer le courroux des autorités religieuses. Ces 13 discours proviennent d'ailleurs des œuvres de Sharp publiées par son fils.

²⁸ En 1742, il fait paraître en allemand dans les *Sonntags-Nachrichten* de la ville des annonces pour les remèdes anglais qu'il propose, et il loge chez différents habitants. « 6. *Es diene zu wissen/ daß bey Sieur James de la Cour, alhier in der Neustadt Bey Hrn. Cantor Bachofen sich aufhaltend/ in billigem Preiß zu haben sind: Das Englisch*

*Contenant Une méthode curieuse & facile pour apprendre aux François à prononcer les mots Anglois, & pour parvenir à la pureté de ces deux Langues, en peu de tems*³⁰.

flüchtige Sals ; Englische grün Tropfen ; ein Wasser/ welches aller Gattung Rauden und böse sich zwischen Haut und Fleisch ereignende Feuchtigkeiten innert 8. Tagen Zeit von Grund aus heilet und vertreibt ; ein kostbares Augen. Wasser/ so alle Flecken und andere Beschwerden der Augen ohne fernere Operation beilet/ solches erfrischt und läutert auch das Gesicht ; endlich findet man auch bey ihm den so genannten göttlichen Stein/ welcher augenblicklich alles Bluten der Nasen und Wunden stillt/ wann von dessen Pulver in die Wunden gestreuet wird.

Wer nun auf das Lateinische Berner Blättlein zu subscribiren belieben möchte, der hat sich ohne Anstand in Bürcklischem Buchladen anzumelden ; allmo auch von des Msr. James de la Cour Englischen Grammatic Plan und Billets zu haben sind. [...]

Es dienet zu wissen/ daß Msr. James de la Cour, welcher aus Engelland kommen/ und dismal bey Hrn. Cantor Bachofen in der Neustatt sich aufhaltet, dem Publico seine Medicines anerbietet : Ein Englischs Augen. Wasser/ welches in kurzer Zeit alle Flecken/ Entzündungen / und alle andere den Augen zustossende Unfälle ohne einige Operation heilet und vertreibt / das Gütterli a 30. B.

Das purificirende Wasser von Bath in Engelland/ dessen Geruch überaus angenehm / und heilet innert 8. Tagen Zeit alle Gattung Raub/ Erbgrind/ und andere an der Haut sich dussernde Inficierung/ es stehet folches Waffer alle zwischen Haut und Fleisch steckende Feuchtigkeiten auf das reinlichste an sich und gestattet nicht den innerlichen Ausbruch/wie sonst bey vielen andern Mitteln geschiehet/ Die Englischen grünen Tropfen / solche dienen vortreflich für diejenigen Personen/ welche vom Schlag getroffen / oder Schlagsucht unterworfen sind ; sie dienen vor den Brand/ wenn hergebrannte Theil gleich damit bestrichen wird ; es vertreiben solche Tropfen auch ohne Anstand bey Durchlauff/ Bauch, und Magen Schmerzen, miltern ungemein die Stein-Somer. Bey und Rückenweb ; sie vertreiben alle bösen Fieber und Gelbsucht auf das geschwindeste ; es heilen auch solche Tropfen die heftigen Ohren Schmerzen auf das baldeste ; insonderheitlich aber sind diese Tropfen den verderbten Magen wieder zurecht zu bringen.

Das Englisch, flüchtige Salt dessen starcker Geruch vertreibt alle Kopf. Schmerzen, Schwindel/ und Hauptwch/ oder sogenannte Migraine, samt aufsteigenden bösen Dünsten/ erfrischt die Lebens-Geister/ bringet die in Ohnmacht verfallene/ und vom Schlag-Fluß getroffene wieder zu sich selbst ; endlich vertreibt es auch auf das vortreflichste die Muttergicht/ und sich ereigende Dunst, wenn nur das Fläschli dem Krancken unter die Nasen gehalten wird/ Daran riechen zu können/ 30.

Den so genannten Göttlichen Stein / dessen Geruch stillt im Augenblich das allerheftigste Nasen Bluten/ wie auch das Bluten der Wunden/ ein wenig pulverifirt darein gestreuet ; 18 stillt auch augenblicklich die Zahn. Schmerzen, so man auf ein Baumwöllelein ein wenig Atreuet/ und auf den schmerzhaft angegriffenen Zahn legt 1. fl.

Eine schnee-weiße Pomade, um eine zierlich schöne fubtile Haut zu machen, und Runzeln zu bertreiben/dienet auch hauptsächlich die Säuren im Gesicht zu vertreiben/ und für die verfroronen und aufgespaltenen Händel.

NB. Wie diese Medicinen sollen gebraucht werden / ist zu jedweder Gattung sein Recept zu haben.

Johann Caspar Bachofen (1695 – 1755) était un compositeur et musicien suisse. En 1742, il succède à Johann Kaspar Albertin (1665-1742) comme chantre à la Großmünster, la plus importante cathédrale de la ville. Dans les mêmes années, il prend la direction du Musikkolegium du Chapitre.

Il fait également commerce de cordes et d'archets de violons.

²⁹ Voir : Stephan Bösig, *Aufklärung als Geschäft, Die Typographische Gesellschaft Bern*, https://www.bezg.ch/img/publikation/11_1/boesiger_01_11.pdf

³⁰ Réparée la même année sous le titre : *Nouvelle grammaire Anglaise et Française, avec une colonne de l'anglais écrit comme il se prononce*, Nouv. Ed., 1743. Selon Konrad Schroeder (*Linguarum recentium annales : 1701-1740*, 1980), il aurait publié en 1736, une *Grammaire française originale, oder gründliche Anleitung, die französische Sprache nach den Hauptregeln zu erlernen...*, mais Schroeder confond avec un Français installé à Zürich, Jean François René Delacour.

Cette grammaire est ainsi présentée :

« *Aulieu de ces longs dialogues qu'on ne lit pas, la plus part du tems, on a trouvé convenable d'y ajouter un petit abrégé sur les Sciences et les Arts en Anglais et en Français par demandes et par réponses qui est un ouvrage fort utile pour ceux qui veulent se perfectionner dans ces deux langues et qui est avantageux non seulement pour les jeunes gens, mais même pour ceux qui sont plus avancés en âge ; en les rendant capables de raisonner sur toute sorte de matières sans surcharger leur mémoire [...].* »

Chez cet éditeur, la même année, il fait donc réimprimer l'*Abrégé Sur les Sciences & sur les Arts : Par Demandes & par réponses*, en français et en anglais, sur deux colonnes³¹, qui peut être employée comme complément textuel de la grammaire.

Le plus intéressant est qu'il signe ces deux livres ainsi :

- pour le premier « Par James de la Cour F.M.F. »

- le second : « Pour le compte de James de la Cour, F.M.F. »

Ces initiales mystérieuses pourraient signifier *Franc-Maçon Frère*. En ces années où on ne parle que de ces mystérieuses loges que de nombreux ouvrages « révèlent » au public, cette indication a pu sans doute paraître à l'auteur efficace sur le plan économique.

Quand il sera à Francfort, il fera paraître l'abrégé en modifiant un peu l'en-tête pour augmenter le cercle des lecteurs potentiels : « *Ouvrage très utile non seulement pour les Jeunes Gens... mais même pour les Dames* », prenant en compte cette fois la clientèle féminine à laquelle il dédiera plus tard un manuel entier. Cette version (1744) est seulement rédigée en français³² et sans mention maçonnique.

En 1744, à Berne à nouveau, paraît une nouvelle édition de sa traduction de William de Britaine³³, *La Prudence humaine* (qu'il fera reproduire de nombreuses fois à Francfort, puis à Lyon : 15^e édition en 1755).

La Suisse, cependant, ne semble pas lui convenir, même s'il y a et y conservera des relations maçonniques comme nous le verrons. Il est plus probable que les événements de Francfort l'aient décidé à y tenter sa

³¹ Et se vend au bénéfice de James de la Cour. À partir de 1744, cet opuscule continuera à paraître anonyme, mais, à Francfort, sous l'adresse de son éditeur James de la Cour et en deux langues.

³² Ses livres et journaux comportent aussi des annonces publicitaires de ses productions et des livres qu'il propose comme un éditeur « *on demand* ». Ainsi, dans cette édition de 1744, il annonce : « *L'éditeur est prêt à faire imprimer 1. Un Discours sur l'Histoire romaine. 2. Un autre entretien sur les Héros de l'Antiquité romaine et de la République des Romains. 3. Un autre sur les manières et les coutumes des Romains. 4. Diverses Maximes et Réflexions très-utiles. [...] 11. Enfin l'Histoire d'Angleterre, Abrégé tiré de l'Introduction de l'Histoire de l'Europe, par Mr. Puffendorf. Le tout traduit de l'anglais par l'Éditeur du présent Abrégé sur les Sciences et les Arts. Ceux qui voudront souscrire [...]* ». P. 144, il indique brièvement les auteurs utilisés : « *Jean Pierre Picard, Bareme, Malcomb, Webster, Stefens...* »

³³ Sous ce pseudonyme, on ne peut qu'imaginer un auteur d'origine française (de Bretagne ?). Son identité ne semble pas avoir été jamais percée (*The speaker*, 23 october 1897), mais son livre (comme ses autres titres) furent très lus.

chance comme le font de nombreux chevaliers d'industrie, auteurs, artistes et comédiens³⁴.

³⁴ F. Labbé, « Cupidon en Loge : Joseph Uriot et sa *Lettre d'un franc-maçon* (1742) », in : *Chroniques d'histoire maçonnique*, 2017/1 (N° 79).

Francfort

Il s'installe alors, fin 1743, dans la ville impériale de Francfort où se trouve une importante communauté huguenote et qui est aussi le siège de la fameuse Foire. Cité impériale, riche et ouverte sur l'Europe, elle compte déjà un grand nombre d'éditeurs et d'imprimeurs. Enfin et surtout, elle est la ville de cette loge prestigieuse, connue dans toute l'Europe depuis l'élection et le couronnement de Charles VII, l'Union, loge qui a soutenu la parution de la traduction « internationale » du Livre des Constitutions d'Anderson par L.-F. de la Tierce en 1742 ainsi que la publication de la célèbre *Lettre d'un franc-maçon* de Joseph Uriot également en 1742 (voir ce nom) ou, en 1746, *Le Franc-Maçon dans la République* de Philipp Friedrich Steinheil, le secrétaire de la légation saxonne et premier vénérable de l'Union, cette loge assez éphémère mais qui joue un grand rôle jusqu'à sa mise en sommeil en octobre 1746 dans le développement de la franc-maçonnerie anglaise évoquée plus haut³⁵.

Fin 1743, il est donc à Francfort où il intègre évidemment l'Union (son nom figure avec le numéro 72 sur les listes de 1744, mais il est affilié le 28 décembre 1743). Il en est plusieurs années le secrétaire et veille à entretenir une correspondance avec Londres, Genève, Zurich, Leipzig et Berlin (Trois Globes) pour le moins. Fort de son passé anglais, il sert d'intermédiaire pour faire obtenir à La Concorde de Genève, de Londres, les patentes nécessaires.

Secrétaire, il est en même temps un « multiplicateur » : le 26 novembre 1743, se référant à une lettre de De la Cour envoyée à son vénérable, La Concorde fait savoir à l'Union de Francfort qu'elle a bien fait parvenir aux autres loges de Genève, mais aussi à Lyon, Marseille..., la nouvelle de l'existence de l'Union et des loges de Berlin et Pétersbourg, tout en accompagnant ses réponses, comme demandé, de la *Lettre* d'Uriot.

Lorsque le 29 octobre 1743, la loge Les Trois Globes de Berlin envoie des billets de loterie pour une œuvre caritative à distribuer, il est chargé de donner une réponse, comme lorsque cette loge annonce le 26 décembre qu'elle a mis en place un atelier à Neuchâtel et à Halle par le biais de son envoyé le frère Samuel von Bruckenthal³⁶. Il écrit encore à Zurich fin 1743, envoie copie de la patente londonienne et un ou plusieurs exemplaires de la Lettre d'Uriot, pose des questions. Il reçoit une réponse le 18 janvier de la part du « Maître et (d) es Frères de la Loge de La Concorde ». La lettre est ouverte et lue en loge le 20 janvier 1744 par le vénérable Georg Karl von Carlowitz. Après des excuses pour le retard mis à répondre, on y annonce qu'une loge va se constituer à Bâle avec l'accord des loges de Valenciennes et de Maubeuge³⁷ auxquelles La Concorde de Zurich a communiqué les renseignements que lui avait transmis James de

³⁵ Voir F. Labbé, « Le rêve irénique du Marquis de la Tierce. Franc-maçonnerie, lumières et projets de paix perpétuelle dans le cadre du Saint-Empire », in : *Francia*, 18/2.

³⁶ Dès sa jeunesse, il fréquente les loges. Il aurait été reçu dans la première loge de Vienne „Aux trois canons « en mars 1743. Le 8 décembre de la même année, il est membre de la loge écossaise de Berlin „L'union «. En décembre encore, il fonde avec quatre étudiants de droit (comme lui) la loge „Aux trois clefs d'or « et est vénérable ainsi qu'envoyé de la loge mère berlinoise...

³⁷ La Concorde de Zurich avait reçu ses patentes en 1740 de la loge du régiment suisse de de Scheedorf à Maubeuge (Pays-Bas alors)

la Cour, secrétaire de Francfort, au sujet des loges de Berlin et de Saint-Pétersbourg³⁸. La Concorde voudrait en outre savoir si la France et l'Allemagne ont un Grand Maître. Les Zurichoïses, qui sont une dizaine, demandent en outre pour leur loge et celle de Bâle une *constitution anglaise* semblable à la copie de celle de l'Union et signée du Grand maître anglais. Ils voudraient aussi correspondre avec des loges francophones. Ils remercient enfin l'Union de leur avoir proposé de prendre le même patronyme qu'elle.

Ce n'est qu'un an plus tard que De la Cour leur répond au nom de sa loge, le 5 janvier : les maçons zurichoïses n'auraient pas besoin, est-il écrit, de telles patentes puisque leur loge a été constituée par celle de Maubeuge. À ce titre l'Union de Francfort la reconnaît pleinement.

Il leur écrira encore en septembre 1745³⁹.

Il aide également les frères de Leipzig en les faisant profiter des relations existant entre Jacques von Stockhum de l'Union de Francfort et le vénérable de Leipzig Zemisch.

Les archives de l'Union indiquent que, de leur côté, les frères font leur possible pour promouvoir les publications éditées par le frère de la Cour, par exemple auprès de la loge de Leipzig !

Le premier juillet 1754, il se démet de son poste de secrétaire et se met en retrait de toute activité fin 1755, comme le font ou l'ont fait la plupart des frères de la première heure⁴⁰.

Il est en quelque sorte ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de réseau et les métiers qu'il exerce, les livres qu'il écrit et qu'il vend vont tous dans le sens de cette activité et suivant deux directions : des manuels, pour vivre, des traductions, pour transmettre ses convictions et, comme nous allons le voir, des journaux qui réunissent ces deux objectifs.

James de la Cour vit en plus l'éthique chrétienne qu'il professe dans les nombreuses brochures qu'il propose au public, qui est proche de l'éthique maçonnique. Ainsi, sur le plan de la charité, bien que sans grands moyens, il cède tout de même à la caisse de la loge destinée aux pauvres le produit des ventes de son livre *De la prudence humaine*, livre qui se débite bien : le 5 octobre 1743, pour compenser ce sacrifice, la caisse de l'Union lui a certes versé un dédommagement de 75 florins⁴¹.

À Francfort, pour se faire connaître, il publie régulièrement des annonces présentant ses ouvrages dans l'*Intelligenz-Blatt der freien Stadt Frankfurt* (jusque fin 1755) : « On peut avoir chès le sieur James de la Cour dans la Fahrgass chès le Paticier près du Lion d'or [...] », ainsi que dans les feuilles qu'il lance et sans doute par d'autres biais.

³⁸ <http://www.vrijmetselaarsgilde.eu> › Franc-M › fra-s-04

³⁹ Georg Kloss, *Annalen der Loge zur Einigkeit*, Frankfurt am Main, 1842. Les renseignements qui suivent sont tirés de ces *Annales*, de l'ouvrage cité de Karl Demeter et de documents appartenant à l'auteur (copie de la liste des membres, Invitation).

⁴⁰ Du 24 octobre 1746 au 16 août 1752, la loge l'Union, pour différentes raisons, est entrée en sommeil.

⁴¹ Georg Kloss, *ib.*, p.20. Lors de la dissolution de 1746, le reliquat de ces gains (34 florins) sera utilisé par la loge pour régler ses dernières dépenses

Il diversifie alors ses activités, car il faut bien vivre : maître de langue, écrivain, journaliste, apothicaire⁴², libraire⁴³. Dans cette dernière activité, il possède d'ailleurs assez de « surface » : témoin en est le catalogue se trouvant aux Archives municipales de La Haye : *Assortiment général de livres de Hollande & de France, rangés par (s) ordre alphabétique, lesquels se trouvent chez Jean van Duren. A La Haye et à Francfort sur Meyn, Chez Jean van Duren [1741-1744]*. Sur la page de titre de l'exemplaire, le nom de Jean van Duren a été biffé et remplacé par le nom « James de la Cour », un nom sans doute favorablement connu dans le public et lié au libraire hollandais⁴⁴.

En venant à Francfort, il avait le projet de se lancer dans le journalisme. Francfort avait cette particularité, qui la faisait ressembler à une grande ville d'Angleterre où le service des postes était une institution plusieurs fois centenaire et qui permettait avec efficacité d'expédier courriers, paquets et journaux à des tarifs avantageux : elle était une ville centrale sur le plan de la poste et de l'acheminement des courriers. La poste impériale, à Francfort depuis 1722 après avoir quitté Bruxelles, avait développé un réseau important sous la gestion des Thurn und Taxis. Soutiens de Charles VII, ces derniers avaient d'abord profité de sa protection puis, à sa mort, avaient vu leur situation vaciller pour se rétablir assez vite, Vienne respectant l'indépendance de la poste impériale. James de la Cour entend donc profiter de cette « logistique » exceptionnelle et d'une relative liberté pour développer le cercle de ses abonnés et leur faire parvenir ses journaux.

En même temps, il s'impose comme correspondant de nouvellistes (à la main), de « marchands de nouvelles », répandus en Europe et, en ce sens,

⁴² Il passe régulièrement des annonces dans l'*Intelligenz-Blatt der freien Stadt Frankfurt* et dans ses autres ouvrages comme le *Patriote anglais* pour vendre aussi drogues et gouttes comme *l'eau anglaise* aux vertus ophtalmologiques ou *l'essence anglaise*, la panacée (note 18).

⁴³ Voir note 11. Dans ses *Nouvelles amusantes*, le 30 avril 1746, il annonce par exemple : « On peut avoir chés l'Editeur de cette feuille ; Les Livres suivans : *Les délices de la Campagne. La description, ou délices de Paris. Le désespoir amoureux. Les devoirs des maîtres & des domestiques. Entretiens, ou le tombeau de la constitution. Gracian, le Héros. Gracian, l'homme universel. L'Histoire du Roi de Prusse. L'Histoire de Bacon. L'Histoire de Rome. L'Histoire du Prince Eugène. Instructions pour un jeune Seigneur. Instructions politiques. Mélange de pièces fugitives. Méthode de la Langue françoise. Œuvres de Rapin, Traité du Caffé. Van Ellen, Lettre fur la Controverse. Voyage au Septentrion. Le tout à un prix raisonnable* ».

Dans un numéro ultérieur, il ajoute :

« On peut avoir chés l'Editeur de cette feuille les Livres suivans, *Eclaircissement fur les conjectures Phisiques par Hartzocker. Instructions Politiques de l'Empereur Charles Quint. Parallèle des Romains avec les François 2.Vol. Traité du Thé, du Caffé & du Chocolat. Les Francs-maçons trahis. Lettres d'un médecin Arabe. Lettres de la Martinieres. Grammaire pour apprendre la prononciation de l'Anglois. Prudence humaine. Les Lettres de Bussi Rabutin, 6. Vol.*

On trouve aussi dans la maison où demeure l'Editeur de cette feuille L'eau suivante pour guérir le mal des yeux.

Eigenschaften des Englischen Augen Wassers. [...]»

⁴⁴ Otto S. Lankhorst 'Au siècle des catalogues' Een eerste inventarisatie van fonds- en sortimentscatalogi van Haagse boekverkopers, 1680-1780, Documentatieblad werkgroep Achttiende eeuw. Jaargang 1989 - dbnl

dirige une véritable entreprise journalistique qui collecte, organise et diffuse ces nouvelles. En liaison avec Louis de la Roque, à Cologne, et moins évidemment avec Jean-Ignace Rodérique (1696-1756) le créateur de la *Gazette de Cologne*⁴⁵, un mystérieux M. D. à Neuchâtel, C. Newbrouck à Munster, Rousset de Missy en Hollande, l'abbé Raynal, M. de Boissy..., il s'occupe ainsi de diffuser les nouvelles de France, de Hollande et surtout d'Angleterre. Rousset de Missy lui donne le droit de reprendre les articles de certaines de ses feuilles (contre rétribution). Une association qui n'ira d'ailleurs pas sans problème car De la Cour se permettra certaines libertés comme nous le verrons. Il n'oublie jamais de signaler que ses journaux sont disponibles aux dépôts de la Poste impériale et convoyés par elle⁴⁶. Le prix des expéditions est alors élevé mais la plupart du temps, les loges maçonniques, qui sont de bons clients, réussissent à obtenir des tarifs particuliers⁴⁷. James de la Cour, le secrétaire de l'Union est souvent en contact avec l'administration postale et profite ainsi de ses connaissances. En outre, les différents services de poste consentent généralement des remises aux journaux, qui constituent une clientèle régulière (Bureau des Gazettes).

F. Moureau signalait dans sa notice du *Dictionnaire des Journaux* (n° 462) un dossier de ces nouvelles adressées à James de La Cour qui est conservé, avec sa correspondance, à Munich⁴⁸, dossier qui renseigne sur son travail et sur ses relations multiples. Toutes ces activités diverses se rejoignent d'ailleurs : franc-maçon, libraire, publiciste, il entretient ainsi un véritable réseau d'informateurs, de correspondants et de lecteurs. Pour François Moureau, il est « l'un des éditeurs et des contrefacteurs les plus efficaces de journaux français et de feuilles hollandaises, (il) reçoit un éventail presque parfait des nouvelles manuscrites : « papiers anglais »,

⁴⁵ Dans une épître au général Bredow, Frédéric II le traite de „fripier de nouvelles « (Œuvres, XI). L'envoyé prussien à Cologne écrit à son roi le 7 février 1741 : « Ce Roderique est ici le chef des gazetiers qui pillent de lui ce qu'ils écrivent ». Voir le *Dictionnaire des Journalistes*, notice 697 de François Moureau. Ce personnage important, professeur et créateur de la *Gazette de Cologne* était très lié aux intérêts impériaux et autrichiens. Il avait été jésuite et jamais son journal ne fait allusion à De la Cour (pas plus que ce dernier ne le cite).

⁴⁶ Faulhaber, Bernhard, *Geschichte der Post in Frankfurt / M.* Nach archival. Quellen bearb. , Frankfurt / M. 1883. Johann Wilhelm Joseph Janaz von der Pfalz (1658-1716) créa un service postal en 1714 qui devait prospérer jusqu'à l'époque des Thurn und Taxis (1774). Le service englobait trois fois par semaine Mülheim, Cologne, Siegburg, Altenkirchen, Wetzlar, Francfort, Heidelberg, etc. Bien entendu, le service principal était celui de la Poste Impériale, centralisée à l'époque de De la Cour à Francfort, non loin de son domicile.

⁴⁷ F. Labbé, *Correspondances maçonniques*, Honoré Champion, Paris, 2017.

⁴⁸ Bayerische Staatsbibliothek (en tout plusieurs milliers de documents encore inexploités, mais il s'agit en majorité d'extraits de journaux, de feuilles volantes, etc. Une étude sur cet énorme dossier est en préparation) :

Cod.gall. 112 a : 316 fol., Cod.gall. 112 i : 206 fol.,
 Cod.gall. 112 b : 215 fol., Cod.gall. 112 k : 305 fol.,
 Cod.gall. 112 c : 243 fol., Cod.gall. 112 l : 189 fol.,
 Cod.gall. 112 d : 172 fol., Cod.gall. 112 m : 210 fol. ;
 Cod.gall. 112 e : 303 fol., Cod.gall. 115 a : 119 fol.,
 Cod.gall. 112 f : 118 fol., Cod.gall. 115 b : 93 fol. ;
 Cod.gall. 112 g : 193 fol., Cod.gall. 112 h : 194 fol.,
 Cod.gall. 118 a : 341 fol., Cod.gall. 118 b : 156 fol.,
 Cod.gall. 118 b : 156 fol..

bulletins de Paris, « nouvelles littéraires » de Raynal, feuilles manuscrites hollandaises, et copies effectuées dans l'Allemagne rhénane. [...] »⁴⁹.

Yves Beaurepaire note pour sa part dans un article sur les *Libraires, francs-maçons et huguenots*⁵⁰ l'importance de ce triple réseau :

*La statistique décennale établie pour ces trois villes [Francfort, Vienne et Berlin] montre l'évolution des créations, marquée à Francfort par l'activité des libraires James de la Cour et Franz I^{er} Varrentrapp dans les années 1730-1750. Or, tous deux sont non seulement très liés à la loge de Francfort – James de la Cour en est même membre –, mais ils lui font profiter de leurs correspondances d'affaires avec les libraires européens, en même temps qu'ils bénéficient en retour de la correspondance fraternelle pour diffuser leur catalogue auprès des francs-maçons européens. James de la Cour envoie par exemple à son frère et confrère genevois Claude Philibert (1709-1755), l'ami de La Beaumelle et membre de la Révérente loge de St Jean aux trois Mortiers, le discours intitulé *Le Véritable portrait d'un Franc-Maçon, une apologie de l'ordre que la loge de l'Union veut relayer dans l'Europe francophone*⁵¹.*

Bien entendu, James de la Cour ne travaillait pas seul. Dans plusieurs journaux, il parle de moments où il dut d'absenter et fut remplacé par un collaborateur. Il est même probable qu'il en ait eu plus d'un. Il sera possible de le savoir exactement lorsque tous les documents de la Bibliothèque de Bavière auront été entièrement exploités. Quand il pense publier une version d'un de ses journaux en allemand, il songe certainement à s'appuyer sur un collaborateur allemand et de son côté, il traduit tellement et le système qu'il met en place quasiment de traduction et d'impression à la demande qu'on peut penser que là aussi il a recours à des aides.

Pour avoir une idée de la façon dont on procède dans les officines de production de livres, on se reportera à la critique acerbe qu'en fait Friedrich Nicolai dans son célèbre *Leben und Meinungen des Herrn Magister Sebaldu Nothanker*⁵².

⁴⁹ « Enjeux de la de la communication manuscrite : nouvelles à la main et gazettes imprimées », in : *L'information à l'époque moderne : actes du colloque de 1999*, 2001, pp. 74 et suivantes.

⁵⁰ In : *Les échanges savants franco-allemands au XVIII^e s.*, Claire Gantet, Markus Meumann, p. 255-275, 2022.

⁵¹ Il s'agit d'une réédition de la fameuse *Lettre d'un franc-maçon* de Joseph Uriot, reçu dans la loge l'Union de Francfort et que De la Cour n'a pu manquer de connaître. Voir F. Labbé, « Cupidon en Loge : Joseph Uriot et sa Lettre d'un franc-maçon (1742) », in : *Chroniques d'histoire maçonnique* 2017/1 (N° 79). Dès l'édition de la traduction des Constitutions maçonniques (1742, Avertissement), François Varrentrapp se désigne comme l'imprimeur officiel des Francs-Maçons (de Francfort), auxquels on prête apparemment un grand avenir : il « imprimera pareillement toutes celles [les œuvres] que chaque véritable & légitime Membre de la très vénérable Confraternité voudra bien lui adresser, pourvu néanmoins qu'elles soient authentiques & approuvées par quelque Loge régulière ».

⁵² *Vie et opinions de Maître Sebaldu Nothanker*. Le livre de Friedrich Nicolai paraît entre 1773 et 1776. Plus loin sera évoquée la satire amusante que rédige Le Bauld-de-Nans et quelques amis de l'entourage du prince Henri de Prusse : *Le livre fait par force*, en 1784 (édition critique par F. Labbé, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 2011) qui traite d'une thématique voisine.

Nicolai raconte en particulier en quoi consistent le travail de bien des « libraires » et celui des traducteurs :

- *J'en connais un qui, chez lui, fait travailler à une grande table dix à douze auteurs et il donne à chacun en échange du salaire quotidien son pensum. Je ne m'en cache pas – pourquoi devrais-je considérer la pauvreté comme une honte – j'ai moi-même été assis à cette longue table, mais j'ai vite compris que je n'étais pas fait pour cette industrie, car si je peux effectuer un travail de correction la tête vide, je ne peux pas écrire de livre sans avoir de pensées. Et pour ce genre de bouquins, c'est toujours celui qui écrit le plus vite qui est le plus favorisé, même s'il écrit le plus mal.*

- *Le plus mal ? Mais alors, l'éditeur agit contre ses propres intérêts, car le monde n'a rien à faire des mauvais livres !*

- *L'éditeur n'a que faire du monde ! Il porte son livre à la foire !*

- *Bon... Et par l'intermédiaire de la foire, le livre va dans le monde [...]*

- *Et n'oubliez pas la majorité de l'énorme quantité de livres avec lesquels les manufactures de traduction inondent l'Allemagne !*

- *Ai-je bien entendu ? Des manufactures de traduction ? Qu'est-ce que cela peut bien être ?*

- *Des manufactures dans lesquelles on fait des traductions. C'est clair, non ?*

- *Mais les traductions ne sont pas des toiles ou des chaussettes qu'on tisse sur un métier !*

- *Et pourtant si ! C'est un peu comme cela qu'elles sont faites ! Sauf que, comme pour les chaussettes, on n'a besoin que des mains alors que pour les toiles on utilise aussi les pieds ! Et je puis vous assurer qu'aucune livraison de chaussettes ou de chemises pour l'armée n'est faite avec plus de célérité et de ponctualité qu'une traduction du français, [...]*

- *Tout ce que vous me dites est inouï. Donc, entre les traductions et les traducteurs, il existe une hiérarchie ?*

- *Et comment ! Un traducteur d'anglais est plus distingué qu'un traducteur du français parce qu'il est plus rare. Un traducteur d'italien se fait beaucoup solliciter avant de se mettre au travail et n'admet pas qu'on lui fixe le jour où il devra remettre son ouvrage. Un traducteur de l'espagnol est quasiment introuvable, c'est pourquoi, il n'est pas rare que ceux qui traduisent cette langue n'en savent pas un mot. [...] Enfin, il y a ceux qui font eux-mêmes leurs traductions et ceux qui les font faire par d'autres.⁵³*

Dans son premier (?) journal, les traductions du *Craftsman* (1744), James de la Cour indique d'ailleurs dans un avertissement adressé à ses lecteurs la façon dont il procède :

Je viens de recevoir une lettre par laquelle, on me marque qu'on m'envoyera régulièrement tous les 15 jours une feuille de 16 pages, qui contiendra les nouvelles raisonnées de toute l'Europe. L'Auteur déclare, qu'il n'y aura rien du sien, dans cette feuille, qu'il ne sera qu'un

⁵³ Édition de Stettin, 1799, p. 112 et suivantes.

Rapporteur impartial, qu'il prendra Les nouvelles des avis publiques, Des Raisonemens d'une société de nouvellistes, & de la Politique des Caffés, dont il fait son Etude particulière : qu'il ramassera des Porte-feuilles des curieux les vers, les chansons, les Vaudevilles & autres pièces qu'il y trouvera. Il déclare qu'il pillera, à l'avenir, des Mercurès & autres feuilles politiques, ce qu'il y trouvera de meilleur pour orner son ouvrage, qui deviendra par ce moyen, une espèce de Recueil, que les gens de bon gout se forment, & qu'ils trouveront tout dressé à peu de frais. Que faute de nouvelles pièces, il pourroit renouveler les anciennes ; Surtout en Poésie, qui vallent très souvent le mieux, & qu'on néglige ; mais que pour continuer il lui faut le secours des curieux, qui voudront avoir ces feuilles. Ainsi ceux qui en souhaiteront, pourront m'en donner avis, & ceux qui sont au dehors sont priés d'affranchir leurs lettres. Je joindrai ces feuilles tous les 15 jours avec le Craftsman & autres pièces traduits de l'Anglois : Elles paroîtront le mois prochain, à commencer du mois de Janvier dernier, on payera par quartier, ou tous les trois mois pour ces feuilles & le Craftsman (qui seront au nombre de 18) Seulement deux florins d'Allemagne. Ceux qui ont eu les premières feuilles du Craftsman, sont priés de payer maintenant, s'ils veulent avoir le reste du premier quartier & en cas qu'on veuille souscrire pour le second quartier, on payera d'abord deux florins d'Allemagne pour avoir les dits 18 feuilles mentionnées cy dessus ; ce qui est certainement un prix très modique, considérant les frais des ports de lettres, du papier, de l'Imprimerie, & c. qu'il faut tous les jours avancer. Je prie ceux qui voudront souscrire pour le second quartier de m'en donner avis, afin de pouvoir me régler sur le nombre que je dois faire imprimer. Et se vend au Bureau des Gazettes, de la Poste Impériale à Francfort fur le Mein, & chés Editeur, demeurant chés Mr. Herford dans la Ziegelgaffe 40. » (25 février 1744).

La situation particulière de la ville impériale où il s'est installé l'oblige toutefois à une grande prudence dans ses journaux. En effet, il doit non seulement tenir compte de la censure impériale mais faire face aux représentants anglais, autrichien, français et prussien qui sont très actifs dans cette cité⁵⁴. Or, les alliances varient rapidement en cette période particulièrement agitée. À son arrivée, l'empereur Charles VII, récemment élu, vient d'être couronné. La France et la Prusse, mais aussi la Saxe ont forcé les choses alors que l'Angleterre et l'Autriche avaient une autre vision.

Cette élection s'est inscrite dans le cadre du conflit né de la succession de l'Autriche et de la Pragmatique sanction (1740-1748). Ce conflit européen oppose en effet deux coalitions dont les principaux protagonistes sont : la Prusse, la Bavière et la France, d'une part ; l'Autriche, la Grande-Bretagne, les Provinces-Unies et la Russie, d'autre part.

La guerre se déroule en Silésie où la Prusse s'impose et signe avec l'Autriche une paix séparée dès 1742, et en Bohême où, les Bavares et leurs alliés français s'emparent de Prague, puis battent en retraite fin 1742,

⁵⁴ Il se réclame d'ailleurs à plusieurs reprises de ce statut « impérial » et l'ajoute en sous-titre à certaines de ses productions, ce qui renvoie à la nostalgie de ce franc-maçon nostalgique du probable projet des frères de l'Union.

une retraite désastreuse en 1743 qui pousse la France à s'attaquer aux Pays-Bas autrichiens où elle s'impose entre 1744 à 1748.

Les négociations menées à Aix-la-Chapelle en 1748 permettront d'arriver à un traité de paix le 18 octobre 1748. Les alliances du début n'ont cessé d'évoluer, particulièrement en raison du « pragmatisme » prussien. La Prusse s'est considérablement accrue, mais l'Autriche, si elle perd quelques territoires, obtient un accord de paix qui ne la diminue guère et, la reconnaissance de la Pragmatique Sanction qui confirme le trône à Marie-Thérèse d'Autriche comme successeur de l'empereur Charles VI, est une victoire d'autant plus que Marie-Thérèse a fait élire empereur son mari, François-Étienne de Lorraine à la mort de Charles VII.

La France, au début surtout et sur mer, n'a pas toujours été à la hauteur sur le plan militaire, et, malgré Fontenoy et les victoires de Maurice de Saxe, ses aspirations n'ont pas abouti. Elle a favorisé l'expansion prussienne à ses dépens sur le plan européen, car si Versailles n'a rien gagné ni perdu territorialement, le royaume souffrira sur le plan économique de ces guerres coûteuses. Sur le plan politique, la situation n'est pas meilleure. Les relations avec la Grande-Bretagne sont tendues (la guerre est officielle à partir de 1744), tout comme avec la Prusse et l'Autriche. Tout cela annonce de futurs conflits comme la guerre de Sept Ans (1756 – 1763).

En pleine guerre de succession s'est créée une Union de Francfort, au nom étrangement semblable à celui de la loge.

Le 22 mai 1744, la Prusse, le Hesse-Cassel, le Palatinat électoral et l'empereur Charles VII (avec le soutien de Versailles et de son envoyé Chavigny) s'engagent à se soutenir et à faire front contre l'Autriche. La mort de l'empereur en janvier 1745 et la paix de Füssen au printemps de la même année rendront cette union caduque. Un petit livre intéressant est alors publié à La Haye (peut-être Francfort) qui résume toute l'affaire : *Le tombeau de l'Union de Francfort*.

*Le doute est levé à l'égard du parti qu'admet le jeune Electeur de Bavière. Il fe départit du système de fon Auguste Père, & s'accommode avec la Cour *** de Vienne. Le renversement de l'Union de Francfort, de cette Confœderation fi fameuse, est incontestable. Ce superbe édifice, construit par des Architectes puiffans, s'écroule avec un fracas, qui fait trembler la France & fes Alliés. Quelle reconnoissance, & quelles actions de grâce ne doit pas l'Electeur l'Empire & l'Europe entière à la Toute Puiffante Providence, qui vient de les délivrer en partie du joug insupportable de leur Ennemi commun ! Tout le monde sait, quels mouvemens cette Ligue a excité de tous côtés & dans l'Empire, & dans le reste de l'Europe. Quatre Puiffances de l'Empire s'uniffoient pour foutenir la France, & venir à fon fecours, fous prétexte de prendre à cœur les intérêts de l'Empereur, à qui la Reine de Hongrie ne faisoit plus la guerre, qu'autant qu'il étoit allié de la France, qui a déclaré la guerre à cette Princeffe, l'un des principaux Membres de l'Empire Allemand. Les Princes & Electeurs Ecclésiastiques de l'Empire, & les Princes Proteftans prennoient parti contre la Ligue, qui paroiffoit n'être faite que pour leur imposer la Loi. Les Anglois frémissaient, les Polonois, les Ruffiens, les Danois s'agitoient déjà & tous les Alliés de la Reine paroiffoient refulus de faire les plus grands efforts, pour s'y oppofer. Mais une auffi mauvaise*

cause qu'est la guerre, qu'on a fait à la Reine de Hongrie depuis la mort de Charles VI, pouvoit - elle avoir d'autres fuites que de très funestes ? Combien de maux l'ambitieux Système de la Cour de Versailles n'a-t-il pas causé, combien de familles ruinées, combien de terres, de villages, de villes faccagées, combien de sang répandu, Combien de threfors épuisés ? La France & l'Espagne, qui pensoient écriaser la Maison d'Autriche, n'en peuvent plus. La Providence protège visiblement la bonne cause, en déconcertant les desseins des Ennemis de la Reine, & en fournissant les moyens de les découvrir & prévenir. Ces Armées nombreuses, qui devoient mettre l'Empire en fers, se dissipent insensiblement ; une partie périt par l'épée, & l'autre quitte le service de Mars, pour recouvrer sa liberté. L'Action de Pfaffenhofen, dirigée par la main toute-puissante, a mis une fin à l'injustice, & donné le coup mortel au Traité de l'Union. La valeur & la sage conduite des Généraux Autrichiens ont fini les désordres que commettoient dans l'Electorat de Bavière des Troupes étrangères, qui à la faveur du titre d'auxiliaires se croioient tout permis. Ils ont réappris à ces fiers François à se fauver vers le Rhin, pour y chercher un asyle, comme on le leur apprit, il y a deux ans, & ce qui échappe au fabre de ces terribles Pandoures, fuit tremblant vers cette rivière. L'Electeur de Bavière a exaucé les vœux de toute l'Europe, en se reconciliant avec la Maison d'Autriche. Ce Prince magnanime voyoit toute la profondeur de l'abime sur le bord duquel on le conduisoit, après y avoir précipité son Père ; Il chasse les Ministres, auteurs de tous les maux de la guerre cruelle, qui dévore les plus belles Provinces de l'Europe, & n'oublie aucun moyen, pour ferrer étroitement les nœuds, qui réunissent les Maisons de Bavière & d'Autriche, & pour cimenter cette réunion par des Traités fondés sur la bonne Foi, & sur l'intérêt public de leurs Etats, & de l'Empire, dont il a l'honneur d'être un des Membres les plus distingués. De quatre Contractans du Traité de Francfort trois y ont renoncé en embrassant la Neutralité ; il ne reste qu'un seul, assez courageux pour vouloir foutenir & pouffer les entreprises malgré les rigueurs du destin. C'est à cette heure au Prince Charles, héritier de la sagesse & du bonheur d'Eugène, à frapper le grand coup, qui mettra l'Union de Francfort au tombeau. [...]

Nous voyons que la main de Dieu s'est étendue au dessus de nous, & nous a pas ravi toute consolation. Nous regardons le triste événement de la mort de Charles VII. comme une fuite de la volonté divine. L'Allemagne reprend courage & devient indifférente envers ceux qui la veulent troubler. Nous admirons par tout la Providence, & fouhaitons, que l'Election unanime du Collège Electoral, nous procure un Chef, qui soit l'ornement & la base de l'Empire. Nous voyons l'avantage certain que nous en aurons, savoir que l'honneur, de nos Ancêtres & la liberté de l'Empire feront bien fondés. Enfin nous effuyons nos larmes pour Charles VII, & nous hâtons avec des transports de joye, pour nous approcher du Thrône de son heureux Successeur, que le Ciel nous aura réservé, & pour faire voir, combien nous estimons les Oints du Seigneur, qui combattent pour les Droits de notre chère Patrie.

Cette situation complexe et évolutive se vit évidemment à Francfort et les édiles de la ville, soucieuses de préserver leur relative indépendance ont fort à faire pour empêcher que les envoyés ne soient froissés : la censure exerce sa pression sur les journalistes de la ville.

James de la Cour est ainsi amené à louvoyer. Il veut d'abord servir de médiateur par le biais de la langue française et des journaux anglais, mais il est amené à s'intéresser à d'autres sources françaises, autrichiennes ou prussiennes et doit faire en sorte qu'il ne s'attire pas trop les foudres des autorités de la ville qui cherchent avant tout à ne pas fâcher les représentants des puissances belligérantes ou près de l'être.

Étranger, il n'est pas citoyen de la cité, ne peut acquérir le titre de bourgeois. Il a ainsi souvent à faire à la censure : ses journaux sont successivement interdits et sa seule ressource est de les poursuivre sous un autre titre et sous apparemment une ligne différente⁵⁵. Il a tout de même un atout : son appartenance maçonnique quand de nombreuses édiles de la cité le sont aussi.

Un exemple de ses difficultés est un événement aujourd'hui oublié mais qui défraya la chronique : lorsqu'en Angleterre le prétendant Stuart (qui eut à Rome pour percepteur le célèbre franc – maçon, le chevalier de Ramsay⁵⁶) mena un soulèvement pour tenter de restituer le trône à son père.

L'intérêt de la France et de l'Espagne à soutenir une révolution jacobite avait été ravivé par les incertitudes du temps et, en 1743-1744, le gouvernement français s'allia secrètement au roi James et à certains conservateurs anglais en plein conflit avec les Whigs⁵⁷. On songea à lancer une invasion de l'Angleterre qui affaiblirait l'économie britannique et amoindrirait l'aide donnée aux alliés continentaux alors en guerre contre la France. On prévint de mettre sur le trône le prétendant jacobite Jacques III, qui vivait en exil à Paris. Celui-ci sortirait son pays des affrontements continentaux et laisserait le champ libre aux armées françaises ; l'alliance austro-anglaise prendrait fin, tout comme l'alliance avec les Provinces-Unies. L'abbé de la Ville (1702-1774)⁵⁸ fut chargé de ce dossier avec Joseph Pellerin de Plainville (1684-1782), l'intendant-général des armées navales, mais il le fit sans conviction, sachant que Versailles était réticent. L'époque était propice pour tenter un tel coup. L'Europe était en guerre. Les troupes anglaises victorieuses à Dettingen⁵⁹ se préparaient à une retraite ; la France renforçait sa flotte. Les armées françaises commandées par Maurice de Saxe (un autre « Prétendant ») se préparèrent à Dunkerque devant débarquer dans l'Essex. Une escadre, composée de vingt-quatre vaisseaux ou frégates, destinée à vérifier que les voies étaient libres puis à

⁵⁵ Voir Alfred Estermann, op. cit., p. 100.

⁵⁶ F. Labbé, *Le message maçonnique au XVIIIe siècle*, Dervy, Paris, 204 (2^e éd.).

⁵⁷ Les Tories ont été, à l'origine, les partisans des Stuarts et de l'Église épiscopale anglicane, les Whigs les défenseurs des libertés parlementaires et des dissidents protestants. À l'époque considérée cette division n'a plus la même évidence.

⁵⁸ John Shovlin, *Trading with the Enemy, Britain, France, and the 18th-Century Quest for a Peaceful World Order*, Yale University Press, 2021 (voir dans cet ouvrage l'Extrait concernant une Invasion en Angleterre).

⁵⁹ Dans *L'Ordre des Francs-maçons (1745/1752)* lu et traduit partout en Europe, l'abbé Pérau, son auteur, rappelle que : « A l'affaire de Dettingen, un garde du roi eut son cheval tué sous lui, & se trouva lui-même tellement engagé dessous, qu'il lui fut impossible de se débarrasser. Un cavalier anglais vint à lui le sabre levé, et lui aurait fait un mauvais parti, si le garde, qui était Franc-Maçon, n'eût fait à tout hasard les signes de l'ordre. Heureusement pour lui, le cavalier anglais se trouva être de la même société. Il descendit de cheval, aida le Français à se débarrasser de dessous le sien, et en lui sauvant la vie comme confrère, il le fit pourtant son prisonnier, parce qu'un Franc-Maçon ne perd jamais de vue le service de son prince, »

accompagner Saxe et ses barges d'invasion, sortit de Brest le 6 février 1745, mais fut surprise par une tempête qui la fit souffrir jusqu'à son arrivée près du Pas-de-Calais avec seulement 13 vaisseaux. Jacques Aymar de Roquefeuil (1665-1744), son commandant, apprit qu'entre Douvres et Tamise, vingt-cinq vaisseaux de guerre venus de Portsmouth, commandés par l'amiral Norris s'étaient massés : les espions britanniques avaient fait leur travail, d'ailleurs des troupes anglaises avaient été acheminées du continent pour pallier l'invasion.

Roquefeuil et sa flottille mal en point décida d'éviter Norris et, le 27, il battit en retraite conscient de son infériorité. Maurice de Saxe fut prévenu : l'expédition qui avait tout de même commencé de son côté fut interrompue à cause de la tempête et des mesures prises par l'escadre de Brest. On retourna à Dunkerque comptabilisant de nombreuses pertes. Les vaisseaux de Roquefeuil rentrèrent à Brest du 10 au 19 mars, éprouvés par les éléments, ramenant le corps de leur chef qui, âgé de 79 ans, n'avait pas supporté cette semi-défaite.

Le gouvernement britannique soulagé relâcha les dirigeants conservateurs victimes d'une vague d'arrestations lorsque la nouvelle du plan français avait été connue. Les troupes amenées pour combattre toute invasion furent alors renvoyées sur le continent pour participer à la guerre en Flandre. Le jeune Prétendant, qui devait rejoindre la flotte française en fut pour ses frais et comprit qu'il devait choisir une autre voie s'il voulait tenter de s'imposer au Royaume Uni.

Conseillé par le cardinal de Tencin, peu après, il se décida à passer en Grande-Bretagne par ses propres moyens pour y lancer sa « reconquête ».

En 1745, de nombreuses sociétés marchandes françaises étaient impliquées dans le financement d'entreprises corsaires destinées à attaquer les navires britanniques. Il ne confia son projet qu'à sept officiers, Irlandais et Écossais, qui voulurent le soutenir. L'un d'eux s'adressa à un négociant de Nantes nommé Walsh, un Irlandais d'origine, attachée aux Stuart. Ce négociant prépara une frégate de dix-huit canons sur laquelle le prince s'embarqua le 12 juin 1745, avec sept officiers, environ dix-huit cents sabres, douze cents fusils, et quarante-huit mille francs. Le roi, qui hésitait toujours, lui accorda une aide marginale : un vaisseau de soixante-quatre canons, *l'Élisabeth*, qu'un armateur de Dunkerque avait armé en course, comme c'était l'usage⁶⁰. Quelques troupes irlandaises au service de la France *Royal Ecossais and Irish Piquets* étaient de l'expédition. Il fut tout de même accompagné par le duc d'Eguilles, le frère du marquis d'Argens, représentant le cabinet de Louis XV.

Le 20 juin, *l'Élisabeth* et la frégate *Du Teillay*, rencontrèrent trois vaisseaux de guerre anglais qui escortaient une flotte marchande et qui concentrèrent leur puissance de feu sur *l'Élisabeth*, ce qui permit à la frégate de Charles Édouard de s'échapper et de continuer vers l'Écosse, vers Eriskay.

Charles Édouard réussit à gagner du soutien en Écosse, assurant que les Français viendraient à leur aide et que les Jacobites anglais se lèveraient

⁶⁰ C'était alors l'usage que le ministère de la marine louât des vaisseaux de guerre aux armateurs et aux négociants qui entretenaient l'équipage à leurs dépens pendant le temps de la course.

quand il envahirait l'Angleterre avec son armée. De nombreux Jacobites écossais furent convaincus et le suivirent.

Il battit l'armée anglaise à la bataille de Prestonpans, le 21 septembre 1745, et se retrouva à la tête de six mille hommes décidés à marcher sur Londres après avoir pris Manchester le 20 novembre. Cependant, mal conseillé, arrivé à Derby, devant la semi-débandade de ses highlanders désireux de regagner leurs montagnes alors que les murs de Londres annonçaient son triomphe et que le gouvernement crut un moment tout perdu, il dut se résoudre à reprendre la direction des Highlands pour s'y retrancher en attendant d'éventuels renforts⁶¹. Poursuivi par le duc de Cumberland, fils du roi George II, il fut défait à la bataille de Culloden, le 16 avril 1746. La tête de « Bonnie Prince Charlie » fut mise à prix 30 000 livres et il dut se cacher et fuir. Il échappa à ses poursuivants et réussit à réembarquer le 13 septembre sur le vaisseau français l'Heureux qui le ramena en France.

Dans un de ses journaux, les *Nouvelles amusantes ou histoire de l'Europe* (1745-1746), James de la Cour fait paraître en août 1745 (numéro 2), juste après Prestonpans, un *Extrait du Manifeste du Prétendant Stuart*, une brochure de trois pages que celui-ci venait tout juste de faire paraître. Un de ses collaborateurs de Hollande la lui a envoyée en lui précisant qu'il croit ce texte imprimé à Berlin, ce qui serait une sensation puisque la Prusse et l'Angleterre sont (encore) alliées et que ce texte est violemment dirigé contre le roi George. Cet abrégé en fait ne mentionne pas de lieu d'édition, mais fait référence au texte complet du *Manifeste* publié à Dublin⁶².

Bien entendu, ce *Manifeste* écrit par Bonnie Prince Charlie présente avec feu ses idées. Ce court texte donne une idée du Prétendant plutôt favorable. Il s'y dépeint comme courageux, vertueux, victime noble, un chevalier des temps modernes, tandis que le roi George y est décrit comme un usurpateur sans foi ni loi, même si Charles Édouard reconnaît les progrès fait par l'Angleterre sous le règne des Hanovre.

James de la Cour donne comme titre à l'article qu'il fait paraître : *Extrait du Manifeste de Charles Édouard d'Angleterre fils aîné de Jacques Stuart III, le dit Manifeste Imprimé et publié à Berlin le 22 août 1745* alors que le texte original porte : [...] *le dit Manifeste Imprimé et publié à Dublin le 12/22 août 1745*.

Dans un numéro qui précède, il a eu la prudence de rappeler sa façon de travailler et les particularités de la presse anglaise, habituée à des libertés inconnues sur le continent, libertés dont il doit bien tenir compte, lui, le « passeur » objectif d'idées et d'opinions anglaises, une objectivité qu'on ne peut lui reprocher :

Traduction de l'Anglois d'une Lettre d'un Gentilhomme de Londres à l'Editeur des Nouvelles Amufantes, ou Craftsman.

MONSIEUR, la Traduction que vous avés fait Imprimer du Craftsman, & des autres Nouvelles que vous recevés d'Angleterre, qui, quoique

⁶¹ Voir la célèbre estampe de Hogarth « The march to Finchly » pour avoir une idée de ses troupes.

⁶² Dublin, août 1745. Cet *Extrait du manifeste de Charles Édouard d'Angleterre, fils aîné de Jacques Stuart III* est distribué un peu partout en Europe.

favorablement reçûë, ne laiffe cependant pas d'être susceptible de cette objection, en ce que vous n'avés pas donné au Lecteur un petit détail, par manière d'Introduction, des Constitutions d'Angleterre, du moins sur ce qui regarde la liberté des Imprimeries. Je suis persuadé qu'il y en a qui doutent que ce soit une traduction : Car, disent- ils, & cela avec quelque raison, comment se peut-il faire, que dans un Gouvernement bien réglé, on puisse permettre l'Impression de semblables papiers, qui semblent ne tendre qu'à former une Sédition ? Mais comme j'ai vû moi-même vos originaux, je suis Convaincu du contraire ; néanmoins, si je puis vous donner un avis, ce seroit de détromper ceux, qui ne sachant pas nos Loix d'Angleterre, pensent autrement. Il vous suffiroit de leur dire que les Rois d'Angleterre, avant le Règne du Roi Jean, étoient autant arbitraires qu'aucuns qui aient jamais régnés en Europe. Aufitot que Jean monta sur le Trône, il tacha de priver son peuple, en lui imposant des chatimens, et cette petite liberté qui leur restait encore & qui confiftoit plutôt en idée qu'en réalité : Ce qui obligea les Barons, & les Nobles à s'opposer unanimement à ce Roi, étant résolu de sacrifier leurs biens & leurs vies pour maintenir ce petit Privilège. Le Roi les voyant fi résolu, & n'ayant ni le pouvoir ni la Capacité de leur résister, il fut obligé d'en venir à un accommodement, auquel ils consentirent, quoique sous des Conditions fort dures pour lui, car il fut obligé de leur accorder tout ce qu'ils demandoient. Les Articles furent tels : Que les Loix, qui autrefois avoient été établies volontairement, en faveur du peuple pendant les Règnes précédens seroient confirmées : On en fit même des nouvelles qui furent encore plus favorables ; & c'est ce que nous appellons Magna Charta, en ce qu'elle contient le Sommaire de toutes les Loix d'Angleterre depuis ce tems-là. Les Anglois prirent le commencement de leur Franchise ou Liberté : Le Pouvoir qui auparavant dépendoit seulement de la Couronne, fut par ce moyen converti en Roi, Seigneurs, & en Chambre des Communes, & fut la Cause principale, qui rendit l'Angleterre l'Isle la plus heureuse du monde, & son Gouvernement le mieux établi qui ait encore paru. C'est de là que vient cette liberté d'imprimer, que les Anglois regardent comme leur principale Fortereffe, au moyen de laquelle ils ont droit de publier leurs sentimens, soit de bouche, soit par écrit ; comme aussi d'attaquer les Ministres qui agissent d'une manière opposée aux intérêts de la Patrie. Je fais bien que les Imprimeurs & ceux qui s'en fervent vont quelque fois trop loin, & même jusqu'à censurer Sa Majesté même ; c'est pourquoi plusieurs en ont été fèvèrement punis ; & je souhaiterois qu'ils le fussent toujours, fondé sur ce principe que le Roi & ses Ministres ne nous fissent jamais aucun tort & qu'en conséquence de cela, en cas d'une mauvaise conduite, le blâme retombât sur ceux qui sont chargés du soin de la nôtre. Après tout, le Damage qui en résulte est plus que contrebalancé, par le profit & les autres avantages que la Nation en retire en ce que cela tient en bride ceux qui ont le pouvoir en main ; Sachans que s'ils venoient à faire un mauvais pas ce grand nombre d'Argus ne manqueroient pas de les en faire reffouvenir. Je pourrois vous en dire d'avantage, mais craignant de rendre ma Lettre trop longue, & en vous laissant la liberté d'en faire l'usage qu'il vous plaira, je reste Monsieur : P. S. Comme vous êtes un Traducteur impartial, je vous conseille de favoriser vos Lecteurs des nouvelles de part & d'autres, & je ne doute que vous ne le ferés pour leur en laisser à eux-mêmes le jugement.

Cette Lettre a été envoyée à l'Editeur de ces feuilles le 31. du mois de Janvier de l'Année dernière & elle se trouve déjà imprimée à la page 57. du premier volume de la Traduction du Craftsman de 1744. en ayant été alors prié par plusieurs personnes distinguées, qui avoient souscrit pour avoir son ouvrage & les Souscrivans de cette présente Année l'ont prié de la leur donner aussi, c'est à quoi il s'est porté très volontiers, non seulement pour le respect qu'il a pour eux, mais encore pour leur témoigner que cette Lettre lui avoit causé un plaisir d'autant plus sensible qu'il avoit manqué de faire imprimer dans la première feuille les choses nécessaires contenues dans la susdite Lettre [...] Votre très humble ferviteur & c. & c. & c.

Malgré ces précautions, les envoyés de Prusse et d'Angleterre protestent bien entendu : le premier n'accepte pas que la Prusse soit présentée comme favorable à l'entreprise du Prétendant en arguant d'une fausse acceptation de publier son livre (alors que la Prusse et l'Angleterre se rapprochent) et le second ne peut admettre de voir imprimé à Francfort, non loin du Hanovre, ce manifeste qui va contre les intérêts de son roi. Tous deux font en sorte que les autorités de la ville agissent contre lui⁶³.

⁶³ Archives historiques de Francfort : Nr. 537 : 5.11.-9.12.1745: « A la demande des envoyés prussiens et anglais une enquête a été diligentée contre le gazetier James de la Cour pour plusieurs nouvelles ayant insulté leurs monarques dans ses *Nouvelles amusantes*. [en marge :] Dans le dossier : *Nouvelles amusantes* Nr. 2 (9 oct., 1745) et 4 (23 oct., 1745), *Le Demosthenes Moderne* Nr. 18. » Cette dernière remarque indiquerait que De la Cour pourrait s'être chargé de la distribution à Francfort du *Démosthène Moderne* de Rousset de Missy, ce qui prouverait la réconciliation des deux hommes après l'affaire du *Babillard*. Et dans un autre protocole du Conseil (ISG FFM Best. H.02.25 (Schöffensratsprotokolle) Nr. 51 (1745), p. 655 f. : 10.11.1745 (Mi)) : „Lorsque M. le Syndic Lucius und M. Scab (inus) von Lersner Jun (ior) wegen desjenigen so sie bey dem Königl (ich) großbritannischen, an die vorgelegene Reichs-Crayße abgeschickten Minister Herrn von Burisch zu verrichten auffgehabt, umständtl (ich) e relation gethan, und gemeldet, wie d (er) H (err) Gesandte den, ehemahlig-Königl (ich) Preußischen Residenten im Haag H (err) n (Abraham Georg) Luiscius, so unter dem nahmen Maslang hier im gasthauß Zum Röm (ischen) Kayßer logire, auch noch sonst jemand im Verdacht habe, alß ob er der autor der anstößigen passage so in die nouvelles amusantes gegen I (hr) e Königl (lich) e Majestätt und wegen der rebellion in Schottland eingefloßen seyen und solches dem Le court suppeditirt hätten, es verlange daher ersagter Herr Gesandter, den arrestatum nachrücklicher zu constituiren wo er solches her habe und wie derjenige heiße, so ihme solche sträfliche dinge suppeditirt habe, dahin stellend, was hierbey zu thun seye ? : Solle man den Le court vor L (öblicher) jüngerer Burgermeisterl (iche) r audientz noch ferner und nachrucklicher hierüber constituiren, so dann das Protocoll unter denen Herren Syndicis circuliren laßen, und den arrestatum immittelst in engere und beßere Verwahrung setzen «.

Dans d'autres protocoles (ISG FFM Best. H.02.25 (Schöffensratsprotokolle) Nr. 51 (1745), p. 658 f.), on peut lire : „12.11.1745 (Fr) : Alß der jüngere Herr Bürgermeister vorgebracht, er habe in conformitaet letzteren Decreti den Le court wieder vorgehebt, welcher sich ziemlich rechtfertige, und vorgebe, daß er die quaestionirte pieçen von der post empfangen habe, auch sehr bitte, ihme die fortdruckung seiner Wochen Blätter zu erlauben : Solle man ihme, mit der Verwarnung daß er nichts anstößiges hiennein setze, willfahren, im übrigen aber, entweder ein attestatum vom Postamt begehren, oder jemand hinschicken und fragen laßen, ob es gegründet seye, und die ausfallende resolution ad Protocollum notiren, im übrigen aber nach Letzterem Concluso verfahren, und denen Herren gesandten dz Protocoll communiciren «. (ISG FFM Best. H.02.25 (Schöffensratsprotokolle) Nr. 51 (1745), p. 704 : 1.12.1745 (Mi)) : „Alß ein schreiben von dem inhafftirten La cour, seine entlaßung bt. verlaßen word (en) : Solle man die acta zusammenmachen, die Protocolla bey L (öblicher) jüngerer Bürgermeisterlicher audientz

Cependant, les édiles de la cité impériale traînent à l'évidence les pieds. L'échevinage est chargé de trancher. Le numéro du journal est certes suspendu, mais les échevins hésitent à incarcérer le rédacteur comme le demandent les représentants anglais et prussien. On penche plutôt pour une assignation à résidence *en attendant que lumière soit faite*, car De la Cour proteste de son innocence et invoque la fameuse lettre : il souhaite donner des nouvelles d'Angleterre et en journaliste impartial, il publie les différentes opinions, comme on est habitué en Angleterre. D'autre part, il aurait été la victime de son informateur hollandais pour l'indication de la provenance du texte et n'aurait publié le résumé du manifeste que comme il le fait toujours, sans donner d'avis personnel et en fournissant aux lecteurs des nouvelles aussi exactes qu'il les reçoit et exprimant souvent plusieurs points de vue différents.

Pourtant, sous la pression prusso-anglaise, De la Cour est enfermé quelques jours dans la prison de la Mehlwaage, puis assigné à son domicile jusqu'à ce qu'il publie une véritable rétractation, ce qu'il fait le 23 novembre dans les numéros IV puis VII⁶⁴.

Dans le numéro IV, on trouve d'abord des nouvelles diverses sur l'attitude ambiguë de la Prusse puis sur la volonté de paix du roi d'Angleterre, sur la prolongation de la campagne de Flandre par la volonté de la France, etc., enfin une « harangue faite par Charles-Édouard à son armée » après sa victoire d'Archite. Cette harangue a été traduite, ajoute le journaliste, par M. Chalon, avocat au Parlement de Paris.

Dans celle-ci, le Prétendant affirme :

extrahiren laßen und d (em) H (err) n Syndico Seyfriedt zuschicken «. (3 ISG FFM Best. H.02.01 (Bürgermeisterbücher) Nr. 308 (1745), fol. 447v : 16.12.1745 (Do) : „Alß ein rechtliches Bedencken der Herrn Syndicorum den auff requisition des königlichgroßbritannischen gesandten, Herrn von Burisch, auff der meelwaag in arrest sitzenden, gazetier de La Cour betfd. verlaßen word (en) : Solle man ihn gegen leistung Juratorischer caution, vor ausgemachter sache nicht von hier, noch aus seiner wohnung zu gehen, mit haußarrest belegen, und im übrigen nach H (err) n Syndici Franck von Lichtenstein Bedencken cum monito H (err) n Syndici Lucius verfahren «. (ISG FFM Best. H.02.25 (Schöffensratsprotokolle) Nr. 52 (1746), p. 48 : 19.1.1746 (Mi) : „Alß Herr Syndicus Lucius referiret was gestallten der Königl. Groß brittanische abgesandte Herr von Burisch bey ihme angefahren und um die communication des wegen des arrestirten La Court ihme versprochenen Protocoll instantz gethan, und des Letzteren an heute eingereichte deprecation und erklärung in frantzösischer sprache verlaßen worden : Solle man solche so fort ad protocollum nehmen und I (hr) er Exc (ellenz) durch den Cantzlisten Mauß überbringen laßen, auch auff Verlangen das Protocoll noch communiciren, auch vor den La Court intercediren. Pro nota : alß dießes erstere vollzogen worden, haben I (hr) e Excell (enz) den La Court freygegeben «.

Les protocoles complets n'étaient, à l'époque de ce travail, pas disponibles pour des raisons techniques.

⁶⁴ Dans le n° 4, il avait, du bout des lèvres, admis que ses correspondants hollandais lui avaient fourni un texte dans doute mal traduit par un avocat parisien. Son arrestation le conduira à donner en première page un *Avertissement* qui fait du texte publié une duperie typiquement française. Il se perd ensuite en hommages à la cour de Berlin, rappelle qu'il veut seulement être un traducteur impartial et un « serviteur de Sa Majesté britannique, et de la Maison d'Autriche ». Alfred Estermann, *Zeitungsstadt Frankfurt am Main*, p. 100, 1994. Le VP. 28 et suivantes. *Veilingcatalogus, Boeken Heinrich Wilhelm von Ochsenstein*, vol. 1, Frankfurt, 1752. indique une édition particulière de ce texte probablement remanié dans le sens des exigences des représentants : « le véritable *Portrait d'un Prétendant papiste*, 1745 », p. 113.

Tandem bona Caufa triumphat. Si je n'avois eû que le deffein de régner comme le Duc d'Hanovre, je n'aurois point passé les mers sous le prétexte de vous secourir ; mais né de la Race de vos légitimes Rois, mon amour pour vous a toujours augmenté avec mes conoissances ; éclairé dans ces sentimens, par un fidelle Patriote, j'ai méprisé la mort & les menaces du cruel Tiran, Usurpateur, qui a mis ma tête à prix pour venir vous délivrer de sa domination, réclamer les droits anciens de mes Pères & faire tête à l'orage qu'il prépare contre moi, je mourrois libre, les Armes à la main, plutôt que de souffrir plus longtems Hanovre régner en Angleterre & violer les loix de votre Gouvernement, vous enlever vos richesses & vous faire perdre la Gloire de vos Armes, Je ne fuis point venu accompagné d'une Armée étrangère pour vous forcer à accepter une paix avantageuse, dont j'ai arrêté les articles préliminaires. Je fuis venu armé d'oliviers en main, vous protéger & me fier à vous. Je ne veux rien obtenir, que de vous-mêmes, en vous persuadant par ma conduite, & par mes intentions. Je lis dans vos Cœurs que ma démarche vous est agréable & que loin de repousser les ofres que je viens vous faire, au péril de ma vie vous les acceptés. L'avantage que nous venons de remporter n'amolira point cette fermeté que l'adversité m'a fait éprouver depuis longtems ; le bonheur de régner avec vous ne fera aucun changement fur mon Cœur, je préfère toujours les avantages de la sincérité & de l'amitié à tout autre intérêt : Les respects, la flaterie ne trouveront point entrée chés moi, je saurai distinguer le Cœur de l'Esprit ; je suivrai vos loix & vos Conseils, comme un second Valentini, je Corrigerai mes défauts & mes maximes fur vos usages ; enfin je ferai régner l'abondance & la liberté. Réunissons-nous mes chers Patriotes. Je fuis Anglois & Ecoffois comme vous ; quoi que né chés l'Etranger, mon Cœur a toujours été parmi vous, défendés moi des assassins & je vous défendrai du Tiran, qui viole vos loix & abuse de votre Confiance ; loin d'employer les moyens de ce Prince des Assassins, qui vient disputer fes droits contre les miens, & ceux que je réclame ont une source plus pure & plus ancienne, je les défendrai seul sans le secours d'autrui, s'il est généreux & qu'il vous aime, il doit vous en donner cette marque ; pour moi, fi je suis vaincu je ferais satisfait de vous avoir prouvé mon droit au Trône & le Zele qui m'anime. Vous n'ignorés plus que le Duc d'Hanovre a trompé votre confiance, en s'apropriant les subsides que vous lui avés donés pour faire de nouvelles alliances, &, que pour détourner votre attention, il vous a conduit par une politique raffinée à embrasser des intérêts qui ne vous regardent point, les reproches que lui en ont fait les Etats Généraux, vos bons & fidels alliés, le prouvent bien sensiblement. Il a violé les loix de vo tre gouvernement, en préférant une cause étrangère à celle de la nation : il a négligé votre intérêt, pour celui d'autrui, fon But étant de vous humilier, en vous dépouillant il nous a sacrifiés, en Flandre, fait mépriser, vos Armées & rendre votre valeur inutile. L'on prétend qu'il y a à Hanovre 2. à 3. 3 cent millions en or... Le Duc d'Hanovre vous doit tout ce qu'il a en Allemagne, & vous ne lui devés rien, fes vols & fes rapines vous ont dégagés à son égard ; la protection que le Dieu des Armées vient de nous accorder en est un témoignage certain, il vange fon peuple oprimé quand il est sous un mauvais règne, allons dans vos Temples lui en rendre nos actions de Graces, afin que continuant de nous protéger nous ayons la paix & la liberté.

James de la Cour ajoute exceptionnellement à ce discours son opinion :

Comme ce discours, aussi bien que le manifeste répandu en Ecoffe ont été Traduits en François par un Avocat au Parlement de Paris, il est à présumer que c'est le traducteur, qui s'est fervi des expressions indécentes dont ce discours est rempli, & que c'est le vernis François qui rend cette pièce si peu vraisemblable, & si peu assortie à la qualité & à la capacité du Prince qui doit l'avoir prononcé. Il faut croire que Mr. l'Advocat s'est imaginé, que le Chef d'Armée s'exprime comme font les héros de la Chicane, & que les grands Princes plaident sur la cause, comme font les suppôts du Barreau. Enfin ce libelle est trop groffier, pour être regardé autrement par les honnêtes gens, que comme un mauvais & sôt playdoyer tourné en discours & en harangue Royale, mais ce ne fera pas sans doute la dernière sottise, que le Public fera obligé d'excuser à l'occasion de ce qui se passe actuellement en Ecoffe. S'il étoit question de semblables Pièces, on en seroit sans doute informé par les Gazettes d'Angleterre ou de la Hollande ; mais comme ni l'un ni l'autre n'en font pas la moindre mention, on ne peut s'empêcher de regarder cette Pièce, que comme une production faite à plaisir & très digne de l'audacieuse plume, dont elle est écoulée. Voici des nouvelles sorties de la même boutique & par conséquent du même Aloy ; elles sont dattées du 4 d'Octobre. [...]

Vient enfin la rétractation (attendue et qui se fait attendre), il affirme publiquement avoir été la dupe de son correspondant (lui-même trompé par un informateur) qui lui aurait fourni des renseignements inexacts. En particulier, celui-ci aurait confondu, les lieux d'impression Berlin et Dublin. Il ajoute des excuses en forme de proclamation d'allégeance aux souverains de Grande-Bretagne et d'Autriche comme de respect de la Prusse ; c'est aussi un appel à la sagacité des lecteurs et à ses devoirs de publiciste intègre, « impartial » :

Ayant été plus amplement informé de la fourberie de celui qui a trompé mon Correspondant de Hollande, en lui envoyant la Traduction d'un prétendu manifeste, & d'un Harangue fuppofée, l'un & l'autre publiés par le Chef des Rebelles en Ecosse : Je me crois obligé d'avertir le public, que je n'avois agi qu'avec la confiance du monde la plus bénigne, en laissant paroître ces deux morceaux infâmes dans mes feuilles du 9. & 23. Octobre dernier. Et que je ne l'ai fait que pour faire voir à toute la Terre jusqu'où va la malignité des ennemis de sa Majesté Britannique, sans soupçonner, que cela pût porter coup. Et c'a été avec le même sentiment, que j'ai laissé croire, que la Harangue avoit été imprimée à Berlin, étant très éloigné d'y avoir pû lâcher une telle invention, dans le dessein qu'elle fit l'effet qu'en attendoient les sectateurs du Prétendant qui l'ont fabriquée & répandue en manuscrit à Paris, où on sait qu'il a une infinité d'Adhérens zélés : Et certainement il étoit assés simple d'imaginer qu'une production aussi fanatique n'auroit jamais trouvé lieu d'être imprimée, même illicitement, dans une Cour aussi sage & aussi discrète, que l'est celle de Berlin, qui est indubitablement très éloignée d'avoir des sentimens favorables pour le séditieux dont il s'agit. C'étoit une réflexion que tout le monde devoit faire naturellement, aussi n'y avois-je pas manqué, & si je ne l'ai pas insinuée, c'est qu'il ne pouvoit me tomber dans l'imagination, que l'on pût

être la duppe, & prendre le change fur cela : C'est aussi ce qui m'avoit engagé à ne dire à ce sujet que le peu de mots, en manière de Réfutation, qui se trouvent dans ma feuille numéro IV. pag. 56. ne croyant pas qu'il en falût d'avantage, ni s'étendre fur une chose aussi claire. Ce n'est qu'une supercherie, qui a pû faire changer le nom de Dublin en celui de Berlin, comme on peut s'en assurer dans la Gazette de Leide Nro. 89. de ce mois, à la fin de l'article de Rome Première page, dans la féconde Colonne, qui dit Imprimé en François à Dublin Capitale d'Irlande. De plus mon intention n'a jamais été dans les feuilles que je donne au public, de causer aucun déplaisir à qui que ce soit, mais feulement de traduire de l'Anglois, & copier fidèlement & sans partialité, cependant avec cette précaution de retrancher les termes qui s'y trouvent quelque fois trop forts, ainsi que je puis le faire voir par les originaux. J'espère que mes Lecteurs, à qui cela aura pû, mal à propos, imprimer le moindre soupçon, me feront la grâce de se rapeller les sentimens avec lesquels je me suis toujours montré à découvert pour un des plus attachés & fidelles serviteurs de Sa Majesté Britannique, & de la maison d'Autriche. James de la Cour

James de la Cour ne pouvait être plus clair.

Pour prouver davantage ce qu'il dit, il propose alors à ses clients de se procurer chez lui deux pièces dirigées contre le Prétendant :

On trouve chès l'Editeur une Traduction qu'il vient de faire d'un Eloquent sermon, in 4to. que le Lord Archevêque d' York a fait & prononcé le 1er, d'Octobre passé au sujet de la Rebellion en Ecoffe, Prix 3. Batz. On trouve auffi chés l'Editeur une pièce, in 4to.en vers, Intitulée le Patriote Anglois, contre le Prétendant. (IX, 4 novembre 1745)⁶⁵.

Malheureusement les dossiers sur cette affaire ont disparu sous les bombardements et on ne peut plus consulter que les Inventaires qui renseignent tout de même sur les réticences à condamner des autorités de la ville. Certainement parce que Francfort est d'abord une ville impériale où le nouvel empereur François de Lorraine, l'époux de Marie-Thérèse d'Autriche, vient d'être couronné le 13 septembre 1745 à Francfort), et que l'Autriche ne reproche rien à ce publiciste, mais aussi parce que James de la Cour est assez considéré dans la ville (ses relations le prouvent) et surtout parce qu'il est franc-maçon comme de nombreux patriciens de la ville !

En effet, bien que d'abord favorable à la Prusse et à son roi, bien que présentant à ses lecteurs la presse anglaise dans sa diversité en raison de ce qu'il pense devoir être sa déontologie, il est lié à Johann Karl Philipp Graf Cobenzl (1712-1770), le futur ministre autrichien, qui influencera les décisions lors de l'élection de Mayence en 1748, ce qui lui vaudra dès 1749 le titre de conseiller secret et envoyé impérial auprès du cercle impérial du Haut-Rhin, de Souabe, de Franconie et de Westphalie. De la Cour aura avec lui une correspondance assez suivie (plusieurs courriers et

⁶⁵ Il corrige son erreur précédente quand il a attribué à John Sharp ce nouveau sermon, qui est de Herring. Nous avons eu la chance de retrouver le poème *Le patriote Anglais* à la bibliothèque universitaire de Bonn (voir Annexe 2)

dossiers aux Archives Nationales d'Autriche ainsi que sur le site *Kallioppe*)⁶⁶. Il le renseigne ainsi sur les ennuis de Voltaire à Francfort. Le 23 juin 1753, il lui écrit :

Pour répondre à celle dont il a plu à Votre Excellence de m'honorer le 14 du courant, elle saura que Mr. de Voltaire a mis deux fois à Berlin aux pieds de SM prussienne tous ses bienfaits. Il est parti après avoir soupé avec SM, et comblé de ses graces. Il est arrivé à Francfort le 1^{er} juin presque à la mort et continuant sa route pour les Bains de Plombières. SM lui a fait demander par M. Freytag, son résident ici, un volume imprimé de poésies dont elle avait daigné le gratifier. Mr. De Voltaire toujours soumis aux ordres de ce Monarque a sur le champ écrit à Hambourg et à plusieurs autres villes pour faire revenir la caisse, où est le livre, afin de le remettre au Sr. Freytag même. Mr. De Voltaire est arrêté ici prisonnier jusques à ce que ce volume revienne. Une partie de sa famille est venue le secourir dans sa maladie. Il m'a protesté qu'il mourrait aussi attaché, et aussi attaché au Roi de Prusse qu'il l'a toujours été. Voilà la simple vérité que j'atteste. Au reste, le bruit ayant couru dans les gazettes que v. Excellence devait partir de Vienne le 15. du courant pour Bruxelles en prenant la route par ici, Mr. L'ancien Bourguemaitre a envoyé ma demande le jour à peu près de son arrivée ici pour vous rendre, Monseigneur, les honneurs qui sont dus à Votre Excellence, sur quoi j'ai répondu que je n'en savais rien. Le paquet marqué d'une + sur l'adresse contient toutes les premières feuilles dont le Titre et le Style sont changés depuis mon dernier chagrin auquel votre Excellence a daigné prendre part.

Mr. Le Résident de Mayence vous assure de ses respects, ainsi que Mr. De Voltaire et Mr. Le commissaire Schmidt. En attendant vos ordres, j'ai l'honneur d'être, Avec un très profond respect, Monseigneur, de votre Excellence, le très-humble et très obéissant serviteur James De la Cour. Francfort, ce 23 juin 1753.

PS. Pour mieux comprendre la lettre de Mr. De Voltaire, il faut lire le n^o 3 des Amusemens historiques.

Par Cobenzl, il entre aussi en relations avec Maximilian Ulysses von Browne (1705-1757), d'origine irlandaise, membre depuis 1739 du conseil de guerre autrichien, puis commandant en chef des forces engagées en Silésie. Blessé à Mollwitz, bras droit de Charles de Lorraine, après des faits d'armes en Bohême et en Italie, en Provence, il sera nommé maréchal de l'armée impériale. Ce personnage séjourne plusieurs fois entre Mayence et Francfort⁶⁷. Par son intermédiaire et celui de Cobenzl (initié en 1741 dans la loge de Ratisbonne), sans doute a-t-il eu des activités sinon de renseignement au moins de propagande⁶⁸. Ainsi, en 1746, immédiatement

⁶⁶ *Alba Amicorum*, Stammbuch 233 (Handschriftenabteilungen der beiden Berliner Staatsbibliotheken in der Potsdamer Straße) l'indique même comme : « 21. James de la Cour, Sekretär von Johann Karl Philipp Graf Cobenzl (französ.), Frankfurt, 13.1.1751, S. 27). Il est aussi en relation avec le Comte Pergen et très ami avec Reinelt le représentant de l'électorat de Mayence.

⁶⁷ Duffy, Christopher, *Feldmarschall Browne*, Herold Verlag, 1966.

⁶⁸ Il est possible qu'il ait d'ailleurs été recruté lors de son passage dans les Pays-Bas autrichiens.

après l'affaire de l'*Extrait du Manifeste*, il commence à imprimer son ouvrage au titre très clair : *La France D'Après Nature. Ouvrage Très Utile Pour Bien Se Mettre Au Fait des intrigues des ministres de la Cour de Versailles contre l'Auguste maison d'Autriche* (dont un projet se trouve aux archives de Vienne). La raison de cet écrit est claire : sans ambiguïté, il y désigne le fauteur de troubles en Europe : Versailles. Le sous-titre est particulièrement explicite.

Les autorités de la ville stoppent cette impression d'un livre qui fait la part belle à l'Autriche alors que l'appartenance de la Silésie à la Prusse est réaffirmée par le traité de Dresde (fin 1745) et que le roi de Prusse reconnaît l'époux de Marie-Thérèse, François de Lorraine, élu le 13 septembre 1745, comme empereur.

Qu'à cela ne tienne, James de la Cour fera paraître son essai à Cologne, chez Pierre Marteau en 1747, et il n'a pu le faire sans appuis ni accords tacites. Ce livre est une charge fort bien écrite et documentée (même si l'acrimonie du huguenot se fait sentir) contre la France selon lui obsédée par la concurrence autrichienne et prête à tout, même à favoriser les entreprises turques pour porter préjudice au concurrent autrichien. Une étude très fine de ce qui devait mener à la Révocation de l'Édit de Nantes en constitue également la matière. On y découvre un auteur érudit, bon écrivain qui partage les valeurs des Lumières et s'oppose avec vigueur aux tendances hégémoniques – sur tous les plans – et belliqueuses de Versailles, accordant même quelques pages favorables à l'*Anti-Machiavel* de Frédéric.

Le premier chapitre donne le ton et la manière de cette étude historique qui va jusqu'à la Succession d'Espagne.

Aussitot, que la France se fut débarrassée de ses ennemis du dehors, que les troubles qu'on avoit excités dans son Empire furent terminés, que la tranquillité intérieure y fut rétablie, & que le despotisme y fut introduit ; elle n'a pas discontinué depuis de vouloir tenir ses voisins en bride, & de tâcher de se rendre formidable par la force, par la violence, & par les Intrigues, & d'agrandir ses Etats, en usurpant ceux de ses voisins, par des voyes illicites, & par des conquêtes injustes, en répandant par tout la semence de la discorde, en portant sur tout une envie & une haine implacable contre l'auguste maison d'Autriche, que la divine Providence a élevée au-dessus de tant d'autres illustres maisons en Europe, comme pour servir d'appui & de consolation à la chrétienté, en augmentant ses forces, sa Renommée & sa gloire. Cette envie, & cette haine, comme enracinées contre la maison d'Autriche, & le dessein de la France, pour l'opprimer, sont presque aussi anciens que le voisinage des François. Il ne feroit pas difficile de prouver ceci par des Traits incontestables, par des Ecrits particuliers & publics, par des preuves authentiques, & même par le témoignage des Ecrivains François, si je ne craignois une trop longue digression ; vû la grande quantité de mauvaises matières. Mais tout le monde (a) en est sans cela très convaincu. On peut facilement le faire par l'Histoire de près de trois siècles, qui en est presque toute remplie, & qui les démontre évidemment. Mon but à présent est seulement de déduire ce dernier point dans la partie que voici, en exposant de quel moyen la France s'est ferve jusques à présent pour affoiblir l'Etat fleurissant de la

maison d'Autriche, afin de retreindre fes droits, de diminuer fes Etats, pour ternir fa gloire, & amoindrir fon autorité, & fes prérogatives, & par l'atâcher de fe frayer un chemin à la monarchie universelle, foit par l'abaissement, foit par la destruction & de cette auguste maison, en subjuguant, & enchainant toute l'Europe (b) en renversant fon Equilibre.

Note (a) On fait jusques à quel point le peuple pouffe fa curiosité, c'est un animal, qui voit tout, qui écoute tout, qui entend tout, & qui divulgue tout ce qu'il a vû, & entendu, fi la curiosité de ce Public, examine la conduite des particuliers, c'est pour divertir fon oisiveté ; mais lors qu'il juge du caractère des Princes, c'est pour fon propre intérêt, aussi les Princes font ils exposés plus que tous les autres hommes aux raisonnemens, & aux jugemens du monde ; ils font comme les astres, contre lesquels un peuple d'aftronomes braque fes Lunettes, & fes aftrolabes : en un mot aussi peu le foleil peut-il couvrir fes taches, aussi peu les Grands Princes peuvent-ils cacher leurs vices & le fond de leur caractère aux yeux de tant d'observateurs ; quand bien même le masque de la dissimulation couvreroit pour un tems la difformité d'un Prince, il ne se pouroit pourtant pas faire qu'il gardât ce masque continuellement, & qu'il ne le levât quelque fois ; ne fusse que pour respirer, & une occafion feule peut suffire pour pour contenter les curieux. On lit ce paffage admirable dans l'incomparable Anti-Machiavel, Tome II. chap. 18. 19. & 22. Le mémoire présent rendra témoignage d'une infinité de rufes, d'Intrigues & de chicanes dans lesquelles la cour de France excelle plus que toutes les autres ensembles.

Note (b) Lorsque la monarchie des affiriens fut en vogue, on parloit l'affirien, dès que celle des Perfes vint à éclore on donna la préférence à leur Idiome ; Pendant la monarchie Greque, la Langue Greque fut en grande eftime, comme la Latine du tems des Romains, & fi on devoit juger fuivant cette anecdote la monarchie Françoisife feroit à présent introduite. Leur Langage, leur argent, & leurs inventions font à la mode presque dans tout le monde, & par tout on danfe à la Françoisife, & la France peut fe glorifier que presque toutes les nations se règlent avec docilité fur fes manières, au lieu que fi ces mêmes Nations vouloient connoitre leurs propres forces, & examiner la foiblefle de la France. Cette fuperbe dépériroit par le Mal Ethique, & la racine de l'arbre monarchique Gaulois, fècheroit, & les François feroient obligés de parler toutes les Langues, comme ceux qui batiffoient la Tour de Babel.

La conclusion est sans appel :

Par cette narration en racourci on peut reconnoitre que la France ne peut en aucune façon s'approprier les louanges que tout le monde doit à l'Auguste maison d'Autriche, savoir qu'Elle n'a possédé parmi tous fes vastes Etats la moindre Province à force de meurtres de rapines, d'assassinats & de larmes des gens innocens, ou en chassant les légitimes Possesseurs, pour annexer le tout à ses Etats (f). Je passe sous silence les Païs que les François ont usurpés par ci par là du tems passé jusqu'à l'ère où nous sommes, & je ne ferai pas mention sous quelle apparence de droit ils y ont frustré les justes Maitres directement, ou indirectement. Les

preuves en font claires, au reste fans fonger aux Provinces que la France a détachées & séparées de l'Empire, on pourroit faire un long Catalogue des Royaumes, Duchés, Principautés, Villes & seigneuries qu'Elle a ôté de tems en tems à l'Autriche. Le Duché de Bourgogne, la Comté d'Artois furent pris par Louis XI. avec l'injustice la plus atroce, & François I. y renonça par ferment, promettant folemnellement la Restitution, & l'Evacuation dans la paix de Madrid : la maison d'Autriche n'en put pourtant rien recouvrer. La Bretagne étoit la dot de la promise, & même déjà Mariée Epouse de l'Empereur Maximilien, & Archi Duc, alors Roi des Romains, mais Charles VII. lui enleva, & l'Epouse & le Duché d'une manière inouïe en présence des Personnes d'un Rang distingué. Avec combien d'avidité François I. n'at il pas aspiré après les Etats d'Italie échoués à l'Autriche, & auxquels il avoit tant de fois renoncé ? Avec quelle Injustice Henry III. ne prit il pas à l'Empereur Metz, Toul & Verdun ? Quels tours Henry III. n'a-t-il pas joué à l'Empereur en Pologne, & au Roi d'Espagne dans les Pais Bas ? & combien d'ennemis n'a-t-il pas suscité à la maison d'Autriche dans tout l'Europe ? Quelles Peines Louis XIII. ne s'est-il pas donné par son Premier-Ministre Richelieu pour l'abatre ? Enfin qu'est-ce que n'a pas entrepris Louis XIV. pour dépouiller cette Auguste maison de ses Etats & pour lui causer une playe mortelle, & pour enchaîner l'Empire Romain ? Par ces Intrigues injustes la France a arraché de l'Autriche toute l'Alsace, la Comté de Bourgogne, une bonne partie des Pais-Bas & nombre d'autres Places, & Seigneuries, Forçant l'Empereur Charles VI. à abandonner presque toute la monarchie d'Espagne à un Prince de Bourbon, qui nonobstant cela chercha à lui disputer encore ce que la France même lui avoit adjudgé à la paix de Bâle, & l'Espagne à celle de Vienne homologué depuis par tant des Traités & Conventions, par une nouvelle guerre qu'on entama en 1733. après la mort d'Auguste Roi de Pologne. Des Politiques clairvoyants jugèrent déjà dans ce tems-là, que la France n'avoit pas tant à cœur la Pologne, que l'anéantissement de la Succession réglée par l'Empereur Charles VI. mais puisqu'on ne voyoit à l'instant d'autre occasion favorable pour renverser la Sanction Pragmatique, & que les motifs manquèrent à la Cour de France fertile en expédients, on eut recours au Fard. Il peut être que le Roi de France & fon Ministère ont plutôt songé à la guerre, qu'a des raisons solides pour l'entamer, selon l'usage usité, plutôt, dis-je, aux Préparatifs de la guerre, aux Intrigues, & machinations en Pologne, à des Alliances, à l'apprêt de la Milice nécessaire, à la promotion des Officiers, à l'Etappe, & à la marche des Troupes, qu'à de se mettre en peine de la Justice de la cause, peu digne selon eux d'attention. C'étoit assez que la France s'ennuyoit du repos, & qu'Elle vouloit inquiéter l'Empire, en affoiblissant fon Chef. A cette fin, on résolut de concert avec l'Espagne, & la Sardaigne d'attaquer l'Empereur Charles au Rhin, & en Italie (g) se servant des prétextes les plus légers pour pallier cette Rupture. Cet accident & le dommage qui en revint à l'Auguste maison d' Autriche, le démembrement de deux opulents Royaumes en Italie, le sacrifice de la Lorraine & de Bar, deux Duchés anciens & souverains, l'engagement dans la dernière malheureuse guerre avec le Turc, suivant le conseil des Partisans François ; les Campagnes équivoques qui se firent en Hongrie, la paix paradoxale, où l'on céda sans besoin la considérable Province de Servie, la barière Belgrades, & autres

places aux Turcs, enfin la mort de l'Empereur Charles VI. de glorieuse mémoire & l'extinction de l'Auguste maison d'Autriche, projetée par la Cour de France, tout ceci est assez manifeste, & de mémoire récente, pour que je puis couper court, ou réserver le reste pour une seconde Partie : je finis donc & souhaite seulement qu'on puisse dire Tandembona caufa triumphat !

Note (f) La Force de la France n'est que trop connue, & la fuite démontrera, si l'on n'y contrevient, que messieurs les François se couvriront un jour des Dépouilles des Allemands & des Anglois. Ceux qui ont quelque teinture de l'Histoire sauront, que l'Autriche n'a possédé un Païs de la largeur d'un pouce à mauvaise enseigne, & qu'Elle n'est montée, à ce haut point de 285 lence les Païs que les François ont ufurpés par ci par là du tems passé jusqu'à PEre où nous fommes, & je ne ferai pas mention sous qu'elle apparence de droit ils y ont fruftré les justes Maitres direct, ou indirectement. Les preuves en font claires, au refte fans fonger aux Provinces que la France a détachées & feparées de l'Empire, on pourroit faire un long Catalogue des Royaumes, Duchés, Principautés, Villes & feigneuries qu'Elle a oté de tems en tems à l'Autriche. Le Duché de Bourgogne, la Comté d'Artois furent pris par Louis XI. avec l'injustice la plus atroce, & François I. y renonça par ferment, promettant folemnellement la Reftitution, & l'Evacuation dans la paix de Madrid : la maifon d'Autriche n'en put pourtant rien de Grandeur que par des Illuftres Mariages, & par des Traités. Procédé qui ne peut manquer d'être béni, au lieu que tous les Ufurpateurs n'ont jamais jouï à perpétuité de leurs Conquêtes iniques.

Note (g) La France n'auroit pû s'émanciper d'attaquer l'Empereur en alléguant une raifon si peu valable, si Elle n'eut été foutenuë premierement par l'Alliance avec l'Espagne, & de Sardaigne, & affurée de l'autre côté, du peu de f cours qu'on prêteroit à l'Autriche, si l'amitié inalterable avec la Porte Ottomane ne l'eut rendu téméraire, & si Elle n'eut connu le fort & le foible de la maison d'Autriche. Quel Transport de Joye la Cour de France ne reffentit-Elle pas lorsqu'on tira plusieurs Cours d'Allemagne dans fes Interêts ? On joua même les Cartes si bien que quelques Courtifans qui avoient de l'afcendant fur l'Empereur, & auxquels l'argent François, les mets, & les Vins avoient corrompu les fens, induifirent l'Empereur à donner fon consentement, au Projet enfanté, touchant la Reduction de plus de 40000. hommes, ces gens furent contraints par la dernière mifère d'entrer aux Services François & devinrent les ennemis jurés de l'Autriche, & depuis ce tems-là cette illuftre maifon a eu peu de bonheur & de profférité. Que n'a-t-on pas plutôt fuivi les maximes de l'incomparable Prince Eugène, ce héros des héros, en levant des Troupes au lieu de les cafer, pour lesquels les fonds auroient été faciles à trouver, fans être les fangfues des Peuples, si l'on eut voulu fuivre le projet de deux véritables Patriotes, favoir du Sieur Guillaume de Horneckel & de Frédéric Guillaume Baron de Schröter.

Il est étonnant que ce livre n'ait donné lieu à aucune recension ; sans doute que, dans les milieux journalistiques, on ne peut manquer de savoir qu'il serait dangereux d'en rendre compte et de lui accorder ainsi trop de publicité.

James de la Cour est amené à une prudence semblable quand il s'agit des hommes et des idées. Il est assez connu dans la République des lettres, fréquente ou correspond avec les philosophes et ceux que l'histoire littéraire qualifie d'antiphilosophes, sans choisir tel ou tel camp. S'il rend service à La Beaumelle quand il est à Francfort (tout en critiquant parfois ses ouvrages dans ses journaux⁶⁹), il reçoit un temps les correspondances intimes de Voltaire quand ce dernier est à Berlin⁷⁰. Il l'aide lors de la fameuse affaire de Francfort. Il est encore en rapport avec le célèbre chevalier de Mainvillers (voir ce nom) dont il publie une lettre, comme il publie l'apologie de la maçonnerie de Fréron. Sa position vis-à-vis de l'abbé de Prades est également ambiguë : il condamne la Sorbonne, mais s'il prend le parti de l'exilé, il n'est pas très favorable au philosophe.

En juillet 1754, il abandonne ses fonctions de secrétaire de l'Union et se concentre un temps sur celles de frère visiteur. Il est ainsi chargé entre autres, l'année suivante, de répondre (voire de se rendre) à la demande de Bienne souhaitant que l'Union de Francfort patronne la loge qui se crée. Fin 1755, il rompt apparemment avec ses activités maçonniques.

C'est alors le début de la guerre de Sept Ans, catastrophique aux yeux des maçons irénistes auxquels il a pu être lié. Sa réaction est celle d'autres maçons enthousiastes des années 40 : La Tierce se retire à Braunfels⁷¹, le vénérable de Francfort Jakob von Stockhum cesse de maçonner et l'Union, qui est entrée en sommeil peu après la mort de Charles-Albert, se reconstituera sous d'autres formes. Charles de Labeylie, Vincent La Chapelle, Jean Coustos prennent ou ont pris aussi leurs distances. Les hauts grades, les systèmes et le maquis des obédiences s'imposent aux préoccupations philosophiques ; Frédéric II se révèle être le contraire de l'auteur de l'*Anti-Machiavel*, la France ne veut céder en rien, l'Angleterre et la Russie sont des puissances belligérantes...

À ce niveau, on ne sait plus rien de lui. Il continue à passer des annonces dans l'*Intelligenz-Blatt* et dans d'autres feuilles comme les *Franckfurter Frag-und Anzeigungs-Nachrichten* pour y proposer ses livres, ses médicaments et d'autres services. La dernière annonce date d'avril 1756.

James de la Cour, maçon et philosophe sans doute déçu, désabusé par le monde comme il va, malade, cesse toute activité et meurt en mai 1757

⁶⁹ Dans le *Nouveau Magazin de Londres* (septembre 1752, il donne une recension positive des *Pensées* de La Beaumelle, qui viennent d'être republiées à Berlin et conclut ainsi : « En voilà assez pour donner une idée de ces Pensées qui font presque toutes également vraies & folides, & qui nous annoncent dans leur Auteur un Philosophe aussi judicieux & aussi profond, qu'un Politique éclairé sur les véritables intérêts des Etats, dont il parle. » En revanche, dans ses *Amusemens Historiques*, il est plus sévère avec lui (1753, no 17). Voir aussi à propos de ses *Lettres de Mme de Maintenon*.

⁷⁰ L'adresse qu'il donne est : « A Francfort - sur - le - Mein, sous l'enveloppe de M. James de la Cour, ou, si vous voulez, à Moi chétif, au Lion d'Or. ». cf. Desnoiresterres, *Voltaire et la société française*, Paris, 1870.

⁷¹ En janvier 1741, il fait paraître dans le *Perroquet* de Varrentrapp une *Épître à Frédéric II* dans laquelle il se proclame maçon et certain que le jeune roi de Prusse ne se lancera jamais dans des guerres de conquêtes.

dans l'obscurité et le dénuement. L'*Intelligenz-Blatt* de Francfort, les *Franckfurter Frag-und Anzeigungs-Nachrichten*, fournit la date non de sa mort mais bien de son enterrement, le mercredi 25 mai 1757, « à 47 ans » et, le 5 août suivant, on signale que *ses effets* seront vendus aux enchères⁷². Un an avant sa disparition, il sollicitera ses appuis autrichiens de lui permettre une porte de sortie en lui procurant un poste pour survivre, avec pour arguments son dénuement et son désir de se faire catholique (voir p. 123).

*

L'éventail de ses productions connues est aussi large qu'étonnant par sa diversité.

En plus ou en complément des ouvrages déjà indiqués, notons :

À côté d'un discours maçonnique anglais sur la nécessité de faire le bien et d'être joyeux, qu'il traduit en allemand et publie en 1744, il imprime, à la demande, comme l'a indiqué l'avertissement de l'édition de 1744 de William de Britaine, de nombreuses brochures à sujet religieux ou proches de la religion.

Dans ses *Nouvelles amusantes ou histoire de l'Europe* (XII, 18 décembre 1745), il publie un

Plan de Souscriptions [Que propose James de La Cour] pour une Traduction qu'il a fait de l'Anglois en François d'une Collection choisie de douze sermons du Docteur Scharp, Archevêque d'York. Et D'un Traité de la vanité du monde, par le Docteur, Ezekiel Hopkins, cy devant Evêque de London-Derry, Chacun sait que les Anglais le distinguent dans la République des Belles Lettres autant qu'on le peut par la netteté des Idées, par la solidité du raisonnement, & par la force de leurs expressions, de forte que ce qui vient de leur part est ordinairement ce qu'on a de plus excellent. Voilà l'idée que tous les Sçavans nous donnent des Ouvrages du Docteur Sharp, & en particulier des sermons qu'on propose, pour lesquels il n'y avoit plus rien à désirer, fi non que plus de personnes fussent en état d'en profiter ; mais comme il n'y qu'un petit nombre de Sçavans, qui se foient fait une Etude particulière de la Langue Angloise, & un grand nombre de personnes se trouvant privées par là des grands avantages qu'on peut tirer de la Lecture de ces admirables sermons : C'est ce qui a donné lieu à la Traduction, qu'on présente au Public ; On a taché de la rendre aussi claire & aussi exacte qu'il a été possible, sans s'exposer au

⁷² « Herr Johann de la Cour, aus Engelland, alt. 47 Jahr » et, le vendredi 5 août : « Bevor stehenden Donnerstagsvormittags sollen des verstorbenen James de la Cour Effecten gegen baare Zahlung an den meist bietenden überlassen werden. » Cependant, dans les actes de mariage Nr. 15-17 (1736-1764) comme dans les registres de décès Nr. 25-27 (1751-1760) aucune mention n'est faite de lui (renseignements fournis par M. Michael Matthäus, responsable des Archives historiques de Francfort). Sur ces journaux, voir Holger Böning, „Pressewesen und Aufklärung - Intelligenzblätter und Volksaufklärer«, in: *Pressewesen und Aufklärung - Intelligenzblätter und Volksaufklärer* (goethezeitportal.de)

risque d'en affoiblir le sens & la force par des tours d'expressions, qui pour paroître plus recherchés & plus éloquens, n'en font ordinairement que moins justes & moins conformes à la pensée d'un Auteur. On a trouvé convenable de joindre icy une Liste des Textes de ces sermons, afin que ceux qui voudront se les procurer, puissent en avoir une idée par avance, & juger du prix. La Collection de ces discours composera un gros Volume in 8°, en beau papier, & Caractères. On donnera tous ces sermons ensemble, & ceux qui voudront les avoir l'un après l'autre, aussitôt après qu'ils feront imprimés, on les leur délivrera très volontiers. Le prix fera d'un florin & demi, argent d'Empire, dont on payera un florin d'avance, & l'autre demi florin en retirant l'ouvrage. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront deux florins. Liste des Textes. Les trois premiers sermons roulent sur la mélancolie spirituelle [...]

Il a plusieurs fois annoncé ces traductions de John Sharp⁷³, d'abord comme brochures imprimées à la commande, et cette fois comme volume en souscription. Il ne semble pas que le projet ait abouti.

En revanche, un autre titre qu'il propose pose problème : le *Sermon Du Docteur Sharp, cy-devant Archevêque d'Yorck, prononcé le jour de la Fête de cette Province. Dans l'église cathédrale d'York Le premier d'Octobre N. S. 1745*⁷⁴. Il ne semble plus exister. C'était probablement un sermon dirigé contre Le Prétendant. Ce qui est remarquable, c'est que ce sermon ne pouvait évidemment être de Sharp, mort depuis longtemps.

En 1745, la ville d'York est menacée par les troupes du Prétendant et le nouvel archevêque (nommé le 21 avril 1743) Thomas Henning prépare la résistance, rédige des sermons pour galvaniser la population. Soit De la Cour fait une erreur, ce qui semble impossible, soit il fait passer ce texte sous le nom de ce théologien pour ne pas citer celui du véritable auteur : Thomas Herring à un moment où les autorités francfortoises lui font des difficultés pour la publicité accordée au manifeste du Prétendant ? Le 23 septembre 1745 (ancien style), lors du soulèvement jacobite, Henning prononça effectivement un sermon vigoureux qui, comme le note Paul Langford, « [il] imprégna l'imaginaire patriotique comme rien auparavant. Il devait rester longtemps dans l'esprit collectif du protestantisme patriotique ». Il s'agit probablement de ce texte qui est invoqué en particulier quand il se défend d'avoir fait de la propagande pour le Prétendant⁷⁵.

Dans un discours au château d'York le 24 septembre, Herring déclara : « [...] ces émeutes dans le nord ne sont qu'une partie d'un grand projet visant à notre disparition. Elles ont commencé sous le masque et sont aidées par les forces armées de la France et de l'Espagne, [...] nos

⁷³ Tirées de *The Works of John Sharp*, London, 1734.

⁷⁴ « A Francfort, « Chés Ruckman, Chirurgien ». Après avoir présenté le manuscrit à l'Académie de Lausanne en 1741 (Archives Cantonales Vaudoises, SB 85/47). En réalité, John Sharp, l'archevêque d'York est décédé en 1714. Voir *The life of John Sharp DD, Publié par Thomas Sharp*, London, 1826.

Sharp, John, *Eighteen sermons : preached on several occasions*. Œuvres, Vol.IV, London, 1738.

⁷⁵ Voir la note 24. Paul Langford, *A Polite and Commercial People : England 1727-1783*, Oxford, 1989. [https:// www.fairfaxhouse.co.uk/articles/york-jacobite-rebellions/](https://www.fairfaxhouse.co.uk/articles/york-jacobite-rebellions/)

ennemis féroces et sanguinaires. Une circonstance qui devrait soulever l'indignation de tout honnête Anglais. Si ces plans réussissaient, et que la papauté et le pouvoir arbitraire s'abattaient sur nous sous l'influence et la direction de ces deux cours tyranniques et corrompues, je vous laisse méditer sur ce que deviendrait tout ce qui a de la valeur pour nous ! Nous sommes maintenant bénis sous le gouvernement doux d'un roi juste et protestant, observant si strictement les lois de notre pays que tout au long de son règne on ne peut signaler un cas dans lequel il ait fait la moindre atteinte à la liberté, à la propriété ou à la religion d'une seule personne. Mais si l'ambition et l'orgueil de la France et de l'Espagne doivent s'imposer à nous, nous devons nous soumettre à un homme qui nous gouverne sous leur influence haïe et maudite, apportant sa religion de Rome, et les règles et maximes de son gouvernement de Paris et de Madrid. »

James de la Cour fera passer ce « Plan de souscription » dans plusieurs feuilles comme dans son *Patriote anglais* (1748) où il redonne tous les titres des sermons de Sharp disponibles.

Il continue par ailleurs à produire des ouvrages pédagogiques comme sa *Méthode pour apprendre aux dames à bien babiller, et sçavement sur toutes sortes de matières historiques, politiques et galantes*, Francfort-sur-le Meyn, 1744, s'ouvrant à une clientèle féminine.

*

Parallèlement, il ne néglige pas la littérature en apparence plus futile et sans doute susceptible de se vendre. Il reprend ainsi *L'Eloge Des Tétos : Ouvrage Curieux, Galant Et Badin ; Composé pour le divertissement d'une Dame de qualité*, de Jean-Pierre-Nicolas Du Commun-dit-Verron⁷⁶, (1746, plusieurs éditions), un livre alors très connu.

Il traduit également deux ouvrages anglais capables d'attirer le lecteur.

Le premier, *Les Dialogues et débats entre les maris et les femmes ou le but utile qu'on doit se proposer dans le mariage* [...], Francfort-sur-le Meyn, 1748 [1748], est une traduction annoncée dans *Le Patriote anglais* du 20 août 1748, saluée en 1749 par les *Compendium historiae litterariae novissimae* tout comme par Johann Jakob Bodmer dans ses *Freymüthige Nachrichten von neuen Büchern* (1749) :

James de la Cour vend la traduction française d'un ouvrage anglais, très rare, étonnant et utile : Dialogue [...] Tous les dialogues donnés contiennent une quantité d'exemples d'amour, d'intelligence, de respect de la divinité, de justice et tous ces excellentes vertus qui mènent à des unions vraiment heureuses. [...] On trouve enfin dans ce livre une collection de tout ce qui peut édifier les sexes de toutes les catégories sociales, et surtout la manière dont ils peuvent approcher le bonheur dans le mariage.

⁷⁶ (1688-1745) Originaire de Montbéliard, il a étudié à Tübingen et séjourné à Berne puis Leipzig. Ce pasteur protestant choisit l'enseignement et l'écriture. Il vécut un temps à Halle. Le texte original est de 1720.

Cet ouvrage forme un fort volume, proprement imprimé sur un beau papier.

Il s'agit de la traduction du livre du satiriste Edward Ward (1667-1731), *Nuptial dialog and debates* (1706)⁷⁷.

La table des matières nous renseigne sur ce livre féministe avant l'heure tout en sachant faire la part des choses :

I. Dialogue entre un Mari fier et arrogant, et sa Femme douce & complaisante.

II. Entre un Mari extravagant, & une Femme prudente.

III. Entre une Femme mourante, & un Mari scélérat.

IV. Entre une Dame impertinente, et un libertin mal-adroit.

V. Entre un riche avare, & une Femme libérale et courageuse.

VI. Entre une Femme impertinente, et son Mari touchant la supériorité dans le Mariage.

VII. Entre un Officier sur le point de partir, & sa Femme tendre et affectionnée.

VIII. Entre une Femme obligeante, et riche, et son Mari d'une fortune inférieure, mais gaillard.

IX. Entre un vieux Gentilhomme gay, avec son nez rouge, & son Epouse joyeuse, ayant le visage de la couleur de suie.

X. Entre un Mari généreux, et une Femme avare.

XI. Entre une Dame de Cour, courageuse, & son Mari, sur un Etablissement qu'ils veulent faire à la Campagne.

XII. Entre un Courtisan dépendant, qui a fait tous ses efforts pour sacrifier l'honneur de son Epouse auprès d'un certain grand Seigneur, espérant d'avancer dans les Emplois, ce à quoi elle n'a jamais voulu consentir.

XIII. Entre un Homme de métier, délicat, & la Femme mal propre, dans la Cuisine.

XIV. Entre un pieux Ministre du St. Evangile, et sa Femme vertueuse.

XV. Entre un Mari tendre & pieux, & sa Femme stérile, & mélancolique.

XVI. Entre un Mari passionné, & sa femme sérieuse.

XVII. Entre un Mari prudent, & sa Femme obligeante, sur ce qu'elle fréquente une certaine Dame d'une vertu médiocre.

XVIII. Entre un Mari grondeur, de Sa Femme yvrognesse. XIX. Entre un Mari honnête, quoique brusque, & sa Femme capricieuse.

XX. Entre une Femme courageuse et son Mari Homme de métier.

XXI. Entre un Mari, qui fait bien ses affaires dans la petite boutique de merceries, & sa Femme sur l'Education de leur fille.

XXII. Dialogue pastoral entre le Berger Choridon, & Philis sa Femme sur les plaisirs innocents de la vie champêtre.

XXIII. Entre un Nouvelliste étourdi, & sa prudente Femme.

XXIV. Entre une couple heureuse, sur les contentemens, fidélité mutuelle, & sur les plaisirs innocents de la vie retirée.

⁷⁷ Qui fut aussi patron de café comme du British Coffee House in Fullwood's Rents. Ses ouvrages furent condamnés par les puritains américains.

XXV. *Entre un mécanicien généreux, & la Femme avaricieuse, qui retranche les vivres à ses Apprentifs.*

XXVI. *Entre un Gentilhomme délicat, affecté, & son Epouse maussade, et négligeante.*

XXVII. *Entre un Mari de la Haute Eglise, & son Epouse de la Basse Eglise, sur la différence de leurs opinions.*

XXVIII. *Entre un jeune Libertin, & une vieille riche veuve, qu'il a seulement épousée pour son bien.*

XXIX. *Entre un vieux Commissaire du Quartier prodigue, & revêche, & sa jeune femme mal faisante et babillarde, sur son pouvoir et autorité.*

XXX. *Entre un Mari qui pardonne sa femme, qui se repent de son adultère.*

XXXI. *Entre un riche Capitaine de Marine, & sa jeune, belle & gaillarde Epouse, après 6 mois de Mariage.*

XXXII. *Enfin le dernier Dialogue entre une vieille couple campagnarde, dans l'hiver de leurs ans, sur la désobéissance de leurs Enfants, & sur la vanité de ce monde.*

Chaque dialogue insiste d'abord sur l'égoïsme masculin, sans dissimuler les torts féminins dans la deuxième partie de l'ouvrage. Une réflexion morale vient à chaque fois tirer la leçon de ces dialogues, qui sont d'une écriture vive, crue et parfois humoristique. En bref, les défauts des uns et des autres trouvent leur origine moins dans des caractères propres à l'homme ou à la femme mais dans une situation sociale et une éducation vicieuse qui ne permettent pas aux individus d'être vertueux.

Le second ouvrage allie une volonté morale (faire réagir contre la prostitution) et une dénonciation de la condition imposée aux femmes dont la seule échappatoire quand elles sont dans le malheur est justement de se vendre :

La Récolte ou Moisson Que Satan a faite chés lui en 1748. Ou Critique Sur L'Etat Présent du concubinage, de l'adultère & d'autres vices qui sont présentement si communs sur la terre, Traduit de l'anglais par James de La Cour. Le tout orné d'une histoire agréable et authentique des œuvres de Satan, tirée des mémoires de son intime ami et camarade Jack S.-N.-R. , intéressé avec lui dans un très-grand nombre de ses aventures diaboliques, Francfort, 1749.

Le 17 mai 1749, dans *Le patriote anglois dans l'Empire ou histoire de l'Europe*, il avait publié la « réclame » suivante :

AVERTISSEMENT

On travaille présentement à l'impression en François de la Traduction de l'Anglois d'un Livre intitulé : La Récolte, ou moisson que Satan a faite chés lui en 1748 ou l'état présent du concubinage, de l'adultère, de maqueriaux, des maquerelles, & de quelqu'autres vices, qui règnent, non seulement parmi les hommes mais encore parmi les femmes de qualité en Angleterre, & ailleurs, ou critique des mœurs corrompues de ce siècle.

Avec une Histoire critique, agréable, & authentique d'autres œuvres de Satan. Le tout tiré des Mémoires de Jack, S-n-r, intime ami, & camarade de Lucifer, intéressé dans un très grand nombre de ses aventures diaboliques.

A la fin on trouve une critique d'une Dame de distinction sur les façons d'agir des Petits-Maitres d'aujourd'hui.

Imprimé en Anglois dans les Païs Infernaux, avec la Permission, & le Privilège du Prince des démons, en 1749. Le prix est d'un florin d'Allemagne. Table des matières contenues dans la Recolte, ou moisson que Satan a faite chès lui en 1748.

L'état présent de la Fornication, du concubinage, des maqueriaux, des maquerelles & de certains vices qui règnent non feulement entre les hommes ; mais encore entre les femmes de qualité, en Angleterre, & ailleurs. Epitaphe du plus grand débauché, que le siècle présent ait pu produire.

Le mépris des Sciences & des beaux-arts parmi les débauchés, & les abus indignes, qui règnent à présent dans l'Education de la jeunesse, d'où provient la source de sa corruption.

L'air éféminé des hommes d'aujourd'hui dans leurs babilemens, dans leurs autres manières d'agir, & particulièrement dans celle de se baiser l'un l'autre.

La corruption de l'Opéra Italien, du Théâtre Anglois, & des autres divertissemens publics.

La persécution des femmes orgueilleuses, & Prudes, & leur cruauté contre celles qui ne sont pas de leur parti.

Certains vices secrets qui font très en vogue, surtout parmi les Dames de qualité, tant en Angleterre, qu'ailleurs.

Les Petits-Maitres critiqués, joliment, & avec esprit, par une Dame de distinction.

NB. Il n'y a rien de sale dans cet ouvrage, qu'on vend publiquement à Londres, ni qui puisse choquer personne, que ceux qui sont coupables des vices qui y font mentionnés, Ce qui leur doit paroître le plus surprenant, c'est que les diables s'en moquent. On peut regarder cette pièce, comme une suite de l'Almanach du diable⁷⁸, qui a fait tant de bruit à Paris & ailleurs, il y a quelques années : Ceux qui voudront l'avoir payeront d'avance un florin d'Allemagne, qu'ils pourront envoyer franco dans des Lettres, ou autrement à James de la Cour, Editeur du Patriote Anglois, à Francfort sur le Meyn, & ceux qui n'auront pas souscript, payeront le double. L'Impression de cet Ouvrage paroitra dans 5 ou 6 semaines.

Jules Gay a donné un long résumé de cet ouvrage rare et qui est en définitive une critique acérée de la situation sociale de l'Angleterre⁷⁹.

⁷⁸ *L'Almanach du Diable* contenait des prophéties pour 1737 et 1738 et affirmait provenir de l'enfer.

Satire contre les jansénistes, elle a été supprimée en raison de certaines prédictions trop audacieuses. On l'a attribuée à Quesnel, un quincaillier de Dijon. Les jansénistes répliquèrent par un *Almanac de Dieu* dédié à Carré de Montgeron, en 1738 affirmant avoir été imprimé en Paradis.

⁷⁹ Voir Jules Gay, *Analectes du bibliophile : recueil trimestriel*, 1876, p. 74 – 110. Un seul exemplaire existant à la bibliothèque d'Augsbourg (mais incomplet et en mauvais état).

Notons que James de la Cour, dans cette traduction, ne donne pas la meilleure idée de la qualité de son officine.

Le livre commence ainsi :

L'état présent de la fornication, de l'adultère, du concubinage et d'autres vices en Angleterre et ailleurs. Lorsque quelqu'un qui ne connaît pas la ville, passe pendant la nuit dans les rues, il ne peut manquer d'être étonné d'où peut provenir ce grand nombre de courtisanes qui se présentent, pour un prix modique, afin d'obéir aux lois de la nature, et contenter l'infâme cupidité d'un prostitué dans son ivresse. D'où diable viennent toutes ces putains ? C'est là la demande ordinaire dans Fleet-street et qui se trouve dans la bouche de chaque étranger, lorsque tous les soirs elles sortent pour se promener depuis White Chapelle, jusqu'à Charing Cross, en aussi grand nombre que les maquereaux après le tonnerre dans les temps chauds. Il est vrai que les galants de ce siècle ne sont pas si corpulents, ni si robustes que cet Empereur Romain, qui a ravi l'honneur de dix vierges Samaritaines. Il n'est pas encore moins vrai qu'ils détruisent un grand nombre de beautés, en se repaissant seulement de rejetons, et en badinant je n'ose dire comment avec elles. Quel spectacle déplorable, n'est-ce pas, de voir une si grande quantité de petites créatures entassées comme des monceaux, dormantes dans les rues publiques, pendant les plus rigoureuses saisons, et parmi lesquelles il s'en trouve dont la tête pourrait à peine atteindre la ceinture des culottes d'un homme, qui sont déjà enceintes et devenues à charge aux paroisses dont les chefs charitables leur donnent un asile ? J'ai souvent pensé que si on abolissait ces sales refuges de lubricité hors des portes d'une grande ville protestante, ce ne serait pas un ouvrage tout à fait indigne de notre manière de réformer ceux qui sont chargés du soin de faire nettoyer les impuretés des rues. « Il est vrai que nous lisons souvent les hauts faits d'un certain chevalier, et les excursions et injustices des gardes de nuit, leur rencontre des dragons dans les boutiques à brandevin, les orages qu'ils font tomber sur les caves enchantées de nuit et leur manière de

De la Cour a modifié le titre et sa traduction « continentalise » le sujet. Le titre anglais est : *Pretty doings in a protestant Nation, being A View of the Present State of Fornication, Whorecraft, and Adultery, in Great-Britain, and the Territories and Dependencies thereunto belonging. Inscib'd To the Bona-Roba's in the several Hundred Chaces, Parks, and Warrens, North, Eaft, West, and South of Covent-Garden 5 and to the Band of Retticoat Renfioner Sj Written Originally in French by Father Poussin, Pried Regular of the Order of S. Dominick-, who refided fix and thirty Years in Great Wild-Street, near Drury-Lane. Then, O ! be warn'd ye Husbands of the Great Who Wed for Interefi, and keep Whores for State 9 For often there the poor mijlahen Dame, Is Wed to nothing but her Husband's Name ; While thus ye rove, and feek abroad Delight, Tour Valets may at Home your Ladies right, London, 1734.* L'auteur original indiqué, le Père Poussin, ne semble jamais avoir existé, pas plus que le texte original qui aurait été écrit en français selon la page de titre. En 1749 paraît une version avec un titre plus proche de celui de De la Cour : *Satan's Harvest Home : or the Present State of Whorecraft, Adultery, Fornication, , Procuring, Pimping, Sodomy And the game of flates (Illustrated [...]) and Others satanics Works daily propagated in this good Protestant Kingdom, Collected from the Memoirs of an Intimate Comerad of the Hon. Jack S**n**r, and concerned with him in many of his Adventures. To which is added The Petit Maître, a poem, By a Lady of Distinction. London, 1749.*

Sur la prostitution en Angleterre au XVIII^e siècle, voir : Robert P. Maccubbin, *'Tis Nature's Fault : Unauthorized Sexuality*, 1987 et Iwan Bloch, *Die Prostitution*, 1925.

conduire les dames en captivité. On a raison de dire que la contrainte, bien loin de dissiper et d'éteindre les passions, ne fait que les exciter encore davantage, ainsi que nous le trouvons dans le cas de la plupart des hommes mariés, comme les renards de Samson, qui faisaient encore plus de mal qu'auparavant, seulement parce qu'on leur avait lié leurs queues. Le dernier colonel C... croyait que, lorsque nous trouvons une jolie fille dans les rues après neuf heures du soir, soit avec une robe courte, ou avec une ceinture, il était permis de l'enfermer dans un carrosse de louage, et de la conduire dans le premier bain, comme étant une marchandise publique à laquelle un chacun a droit ; mais je dois laisser juger aux savans jusqu'où nos lois maintiendraient les sentiments de ce gentilhomme. Si la ville est surchargée de filles de mauvaise vie, on doit entièrement l'attribuer au grand nombre de servantes qui y viennent chercher condition de tous les coins de l'univers, et aux débauches qui se font avec elles dans presque toutes les grandes familles où elles sont entretenues. Les maîtres, les laquais, les apprentis, etc., tâchent toujours de les corrompre, et aujourd'hui il y a peu de ces jeunes créatures qui soient assez douées de vertu pour pouvoir résister à toutes leurs attaques. On m'a raconté que c'est la coutume dans le West d'Angleterre, lorsqu'une jeune fille prend congé de ses amies, et de ses parents pour aller à Londres y chercher fortune, que, tandis que quelques-uns d'entre eux lui souhaitent du bonheur et une bonne place, le charretier la lève pour la faire monter dans sa voiture et lui donne une grosse claque sur le derrière, en disant : Alerte, sordide garnement, un mois de gage ou un mois d'avis et de précaution pour aller au lit tous les matins avec votre maître. [...] Qu'y a-t-il de plus commun que de trouver les filles des moindres marchands, couchées nonchalamment sur un lit exposé à la chaleur du soleil, à dix heures du matin, en été ? Et quand on les avertit qu'il est temps de se lever, elles veulent être positivement sûres que leur thé est prêt devant leur lit. Alors, à peine daignent-elles commencer à frotter leurs yeux et leur postérieur et à mettre un jupon négligé, une robe de chambre, et des pantouffles, au moyen de quoi, avec l'addition d'un mouchoir sale, d'un livre de comédie et d'une tabatière, mes demoiselles sont équipées, pour approcher de la table sur laquelle est leur déjeuner. C'est ainsi que leurs parents insensés, qui les aiment jusqu'à la folie, n'ayant quelquefois pas la valeur de cinquante pistoles à leur donner en mariage, ont la complaisance de leur laisser prendre des mauvaises habitudes. La moindre plainte d'une maladie imaginaire suffit pour exempter un enfant du travail ou de l'école, pendant des semaines entières. J'ai moi-même vu les filles de mon hôtesse courir quelquefois pendant toutes les matinées. Pourquoi, mes enfants, leur disais-je, n'allez-vous pas à l'école ? - Oh ! Monsieur, c'est que nous ne nous portons pas bien. L'impudence et la paresse gagnent bientôt de l'ascendant sur elles, d'où il arrive qu'une fille de quatorze ans, se croit aussi propre pour contenter l'impudicité d'un homme, et aussi mûre pour cueillir les fruits de cet infâme plaisir, qu'une femme de vingt-cinq ans, et alors nous avons devant nos yeux un étrange paradoxe, qui est de voir qu'une fille toute jeune, qui n'avait jamais pu apprendre à se servir d'une aiguille, devienne si surprenamment savante dans l'art de coudre avec les hommes. C... J'ai souvent été surpris de voir combien peu d'hommes ou de femmes connaissent la vie, et qu'ils soient assez ignorants et imprudens, pour

confier une jeune fille ou nièce dans de certaines voitures propres pour conduire dans des endroits de débauches, avec des jeunes rampans qui ne cherchent qu'à contenter leur lubricité, prêts et capables de leur ravir dans un instant toute la bonne éducation, qu'elles auraient pu acquérir dans leurs maisons paternelles et dans les écoles, et cela pour aller faire une promenade ennuyeuse de 10 à 12 milles à la campagne, lorsque chaque mouvement de ces voitures sur le chemin, produit non seulement une espèce de titillation, mais dont la situation même fournit la plus favorable occasion à ces jeunes débauchés pour dérober à une jeune fille tout ce qu'elle doit avoir de plus cher au monde. [...] Quels effets épouvantables n'ont pas produit les billets de comédie, d'opéra, et des masquerades, surtout lorsqu'ils tombent entre les mains d'habiles ingénieurs. Pour ne pas faire mention des préparatifs ou essais qu'on fait pour danser, et des autres tours de gâté, qui ne sont souvent pas des récréations aussi innocentes que bien des parents crédules se l'imaginent. [...] Lorsqu'on considère le nombre prodigieux de difficultés qu'une orpheline jeune et belle est obligée de surmonter dans ce siècle corrompu, on croirait volontiers, qu'elle est plutôt un objet de compassion que d'adoration, et au lieu de l'appeler divine, on lui donnerait le nom de misérable créature. Elle est non seulement obligée de se défendre contre les importunités des beaux-frères aspirants, des oncles, des cousins, et des autres tuteurs qui sont chargés de sa conduite et de celle de ses biens, mais elle doit encore participer en commun avec le reste de son sexe, en écoutant les insinuations souvent réitérées des petits maîtres, et autres qui s'introduisent dans la plupart des familles, pour trahir les belles jeunes filles. De là vient la juste observation du docteur Anderson qui dit, que de vingt vierges réputées « pour telles, à peine on en pourrait trouver sept qui apportent leur pucelage entre les draps du lit nuptial ». Il est vrai qu'il y a des anciennes Dames, qui, sachant par expérience, combien il est dangereux pour une jeune fille d'engendrer avant d'être mariée, veillent sur la conduite des leurs avec toute la diligence dont elles sont capables ; parce qu'elles se revoient en elles telles qu'elles étaient elles-mêmes à l'âge de quatorze ans. C'est pourquoi, elles ne les laissent jamais sortir pour aller en ville ni à l'église sans avoir un laquais pour les suivre. Il peut aussi arriver que Jean ou Pierre affectera d'abord l'air d'un bon innocent villageois, qui vient justement de se marier, cependant si on ne prenait pas un soin tout particulier de bien garder ladite Demoiselle aussi bien que le passage de ses eaux, il pourrait bien par hasard faire une brèche irréparable à l'honneur de cette jeune créature. C'est ce dont nous n'avons qu'un trop grand nombre d'exemples. C'est une maxime parmi nos maîtres débauchés, lorsqu'ils sont à la poursuite d'une jolie fille, d'examiner de près les endroits inférieurs de ses habillemens, etc. Une propreté plus qu'ordinaire sur leurs talons, jointe à une passion violente pour des jupons fins et propres, leur donnent une espérance probablement sûre de leur jeu, tandis qu'une fille ordinaire, avec une paire de bas et de souliers mal propres, est très souvent inflexible, et leur fait généralement perdre patience. De judicieuses matrones, Mlles D... , H... , etc., ont eu souvent compassion de l'état pitoyable d'un grand nombre de petites jeunes filles malpropres qui restaient à ne rien faire dans la place du marché, presque mourantes de faim, et moitié nuës, et qu'une couple de corsets et une robe de chambre de soie de la seconde main, ou de la

friperie pouvaient rendre utiles à leur patrie. D'autres femmes, peu scrupuleuses sur le point de l'honneur, et étant outre cela d'un tempérament amoureux, leur vertu est très-facile à succomber, et aussitôt qu'un homme a éloigné cette modestie timorée, ou apparente, naturelle aux jeunes femmes dans les premiers essais, il peut s'assurer de pouvoir entrer par leurs brèches ; car quelle que soit la résistance qu'il pourrait rencontrer, elle ne ferait qu'augmenter son plaisir. Il est certain que les femmes, quelque résolues qu'elles soient à consentir, ne manquent que très-rarement de faire une apparence de résistance et aussi longtemps qu'elles peuvent la contrefaire. C'est là précisément ce que certaines femmes voudraient faire valoir dans le monde, et faire passer comme leur modestie naturelle. Pour ne pas parler du plaisir qu'une femme ressent en faisant semblant de se défendre et en affectant un air qui semble la justifier aux yeux d'un homme, c'est une espèce de sûreté pour son honneur et pour sa conscience, en ce que, selon elle, elle n'a jamais entièrement consenti ; mais qu'au contraire elle a été en quelque manière forcée. [...] Voilà la principale raison, pour laquelle la plupart des femmes refusent de se soumettre à un traité, et qu'elles aiment tant à se laisser tourmenter. Hudibras a plaisamment placé l'honneur masculin dans les postérieurs, afin qu'il se trouve en sûreté contre les attaques de front ; mais l'honneur des femmes, malgré la sûreté apparente de la situation, est semblable à la maison d'un débiteur, assise sur la frontière de deux comtés. Il est exposé à être attaqué des deux côtés, a parte ante, et a parte post. Il se trouve souvent des pécheurs riches et généreux, qui dans l'hiver de leur concubinage, gardent seulement une débauchée pour obliger de temps en temps un compagnon de bouteille. Une dame me montra ces jours passés un billet que son ami, ainsi qu'elle affectait de l'appeler, venait de tirer sur elle, et en ayant obtenu une copie, j'ai cru que je ne devais pas manquer d'obliger mes lecteurs bienveillants en la leur communiquant. La voici :

« Chère Molly,

A vue, permettez au porteur de ce billet d'entrer immédiatement avec vous entre une paire de draps de lit de toile de Hollande ; et, aussi souvent qu'il le jugera à propos, permettez-lui d'avoir l'entrée, la sortie et la rentrée dans votre chère personne, seulement pendant l'espace de vingt-quatre heures, et pas davantage, et placez cette note sur le compte de votre obligé et confiant gardien, EDMUND AISÉ. De la Taverne des Armes du Roi, à 4 heures après midi. P.S. Faites tous vos exercices et évolutions aussi bien pour mon crédit et honneur, que pour les vôtres propres. »

Nous avons eu l'autre jour un cruel exemple d'un joli petit garçon vif et vigoureux, qu'une dame séduisait et empêchait d'aller à l'école toutes les semaines ; cependant cette dame était d'un âge et avait une éducation et du bien assez pour agir d'une façon plus honnête, sans être la cause de la perte d'un pauvre jeune innocent. Car voici ce qui en arriva. Elle n'eut pas plutôt contenté son appétit brutal, et lui acquis quelque réputation dans le service qu'il rendait à cette dame, qu'il perdit son pain pour s'être trouvé plus petit d'un pouce et trois quarts, que son rival. [...]

On raconte une histoire mais à Dieu ne plaise qu'elle soit vraie d'un certain riche mercier dans la grande et opulente ville de Londres, dont l'épouse amoureuse et volage a contracté l'habitude de laisser tomber son mouchoir, lorsqu'il lui prend envie de faire ce que je n'ose dire avec un

des beaux commis de son mari. Je suis obligé d'avouer qu'en fait de concupiscence, nous devons nous soumettre aux Dames, et à notre honte leur accorder la prééminence. C'est ce qui a pu seul rendre Sapho spirituelle ; Héloïse éloquente ; c'est ce qui a pu humilier l'orgueil de Messaline ; attendrir Hippias, et l'engager à souffrir les fatigues d'un voyage par mer ; engager la Reine de Saba à entreprendre un long voyage pour voir Salomon ; Thalestris à chercher Alexandre-le Grand. Je ne puis m'appesantir sur les aventures de Sémiramis, qui faisait coucher avec elle tous les plus beaux hommes de l'armée, s'offrait elle-même à son propre fils pour en tirer la dernière faveur ; ni sur l'Impératrice Messaline se prostituant dans les endroits publics ; ni sur la reine Jeanne de Naples, qui avait ordonné de faire un bain sous ses fenêtres, d'où elle pouvait voir les jeunes hommes les plus robustes tout nus, pour choisir parmi eux celui qui lui plaisait le plus. Parlons un peu de celle qu'on vante le plus. Y-a-t-il, par exemple, une action plus louée que celle que Judith a faite en massacrant Holopherne, après qu'il l'eût traitée avec toute la politesse et le respect possibles dans sa tente ? Pour moi, j'avoue franchement que ma vertu n'est pas élevée à un aussi haut point, et qu'elle aurait plutôt souffert que ma ville eût été ruinée, que d'avoir été coupable d'une action qui me paraît si barbare. Et je suis d'avis que celle de Jael, est encore pire, en invitant un homme à venir dans sa tente, lui promettant de le protéger, lui qui avait confié sa vie entre ses mains, de le massacrer aussi pendant qu'il dormait. Que dirons-nous de Pénélope qu'on nous représente comme modèle de chasteté, et d'amour conjugal ? Je ne veux pas, avec Ovide et Virgile, rechercher si le Priapeia est son ouvrage, ni faire des réflexions malicieuses sur la conduite qu'elle tenait, en mettant à l'épreuve la force de ses amants dans un berceau de jardin ; mais prendre son histoire telle qu'elle est dans l'Odyssée. Elle aurait bien de la peine à passer pour à une sainte aujourd'hui, une Dame qui aurait eu sa maison remplie d'amans pendant vingt ans d'absence de son mari, et si ce mari était obligé ou forcé de combattre ceux- cy, avant de pouvoir ravoir sa femme. Lycophron même, parmi les Grecs, parle d'elle comme de la femme la plus débauchée ; et Duris Samius assure qu'elle était si commune, qu'elle accordait ses faveurs à tous les allants et venants pendant l'absence de son mari, et que de ces mélanges de copulations est né Pan, qui en grec signifie tous. A Londres, une fille galante, toute seule, sert de consolation et de rafraîchissement à une multitude d'hommes, se dévouant elle-même à tous les aimables sujets de la Grande- Bretagne. Ces gaies volontaires font voir à un jeune et nouveau débarqué tout ce qu'il y a d'agréable dans la ville en le conduisant dans tous les endroits enchantés, et l'accablant de tant de plaisirs, que quand il sort de leurs griffes, il est devenu fort apprivoisé et préparé pour la triste cérémonie du mariage. Il y a environ un an, une femme d'un certain âge tenait, près de Westminster une maison d'hospitalité franche, mais elle faisait payer aux gens extrêmement cher ce qu'ils prenaient chez elle. Ses chalands payaient le plus grand prix, avec le plus grand plaisir. Elle avait toujours la Bible entre ses mains chez elle ; et constamment une Demoiselle, à ruiner au-dehors. Tous les matins, elle allait faire sa ronde dans toutes les hôtelleries, pour voir quelles jeunesses, et quelles beautés la campagne avait envoyées à Londres, pour faire leur fortune, et quand elle voyait une jolie paysanne sortant d'une voiture, elle l'attirait par son doux langage dans une chambre à part, où

elle disait à cette jeune innocente : « Que c'était pitié, qu'un corps et des bras si bien faits fussent destinés à manier un balai, que des joues si blanches et vermeilles fussent salies par les cendres et le charbon ; qu'un esprit aussi pénétrant devint sujet aux irraisonnables clameurs d'une maîtresse grondeuse ». Cette antique capitaine et enrôleuse du régiment de Satan, offrait à cette pauvre créature un appartement et toutes les commodités gratis dans sa maison, jusqu'à ce qu'elle put voir, si elle s'accommoderait de la ville ; car la bonne hypocrite ajoutait, que c'était à un endroit bien dangereux pour la jeunesse, rempli de tentations pour les jeunes filles ; mais que Dieu Tout Puissant délivrait ses bons enfants. Une autre fois elle allait dans les hôpitaux, et dans les autres endroits où on enferme les jeunes débauchées, là elle choisissait, et elle en faisait sortir les plus belles et les mieux faites, auxquelles elle mettait du fard et des mouches, et les louait à un prix exorbitant. Elle les appelait marchandes de rubans ou filles de ministres, ou de pasteurs. [...] Un homme qui n'a pas de copulations fréquentes, prend feu d'abord, et les vaisseaux spermatiques n'étant pas exténués par des évacuations multipliées, sont dans leur pleine vigueur, et donnent aux nerfs la plus exquise sensation ; de sorte que, au moindre badinage avec une fille amusante, les vaisseaux sanguins se mettent en mouvement et, pour me servir des termes d'Othello, tous les sens ne respirent qu'après elle. Alors que fera un tel homme, lorsqu'il a une fois pris la résolution de se satisfaire ? Ou il faut qu'il se hasarde avec les filles publiques où il courra de grands risques, qui épuiseront sa bourse, et le rendront peut-être malade ; ou autrement il doit employer son temps et sa rhétorique, et peut-être aussi son argent pour séduire une fille modeste ; ce qui, outre la perte de temps, en continuant une telle intrigue, est capable de faire augmenter son amour, à un tel point qu'il négligera ses affaires, ce qui le pourra conduire à d'autres dépenses auxquelles il n'avait jamais songé auparavant. Examinons présentement l'état du mariage. Puisque le monde n'est plus aujourd'hui dans un état naturel, mais qu'il est formé de différentes sociétés indépendantes l'une de l'autre, et que ces sociétés sont divisées en différents rangs, et degrés parmi les hommes distingués par leurs titres et professions, qui descendent du père au fils ; il est très certain que le mariage est absolument nécessaire, non seulement pour la propagation régulière de notre espèce, et pour lui donner une éducation parfaite, mais aussi pour maintenir cette distinction de rang parmi les hommes, qui autrement se perdrait entièrement et se confondrait par des successions ou issues douteuses. [...] Mais, ce qui premièrement refroidit l'affection d'un homme après le mariage, c'est la disparité qui se trouve entre lui et sa femme. Lorsqu'un homme s'est marié par amour, et au détriment de ses propres affaires, aussitôt que le premier feu est passé, il ne peut s'empêcher de réfléchir et de croire que sa femme est en quelque façon la source de ses malheurs ; cecy engendre naturellement la froideur, et l'indifférence, qui par degrés tournent en dégoût. Les hommes chastes se marient rarement pour autre chose que pour l'amour ; aussi se forment-ils des notions ou idées si hautes, si extravagantes des plaisirs enchantés auxquels ils s'attendent, qu'ils sont choqués lorsqu'ils sont frustrés de leurs espérances. Un homme chaste sans expérience, est étrangement surpris que ces charmes séduisants ne font plus sur lui qu'une faible impression quand il les a tous éprouvés. A peine peut-il croire que sa femme possède encore les mêmes

charmes qui l'avaient transporté comme hors de lui-même. Il s'imagine qu'il a découvert en elle nombre d'imperfections et attribue à cette découverte ce dégoût qui s'augmente, ne pouvant se figurer que cette altération n'est qu'au-dedans de lui-même, et non pas dans l'objet de ses désirs, où ces charmes sont toujours les mêmes. Il porte généralement son affection sur quelqu'autre femelle, qu'il s'imagine être exempte de ces vices : alors adieu au mariage heureux ! Au contraire, l'homme qui a de l'expérience, quand il a dans sa jeunesse éprouvé un certain nombre de femmes, reconnaît qu'elles s'accordent toutes dans cette particularité que, après une tempête d'amour, le calme succède toujours. Quand il entre dans le mariage, il est préparé contre ce qui lui doit arriver pouvant le frustrer de ses espérances, et est prêt à faire face aux imperfections qui sont inséparables du genre humain. Ceci est si vrai que les femmes ont entre - elles une maxime reçue : que les plus grands débauchés deviennent les meilleurs maris ; car, elles sentent très - bien combien il est difficile de monopoliser l'affection d'un homme, et qu'il est naturel qu'il veuille satisfaire sa curiosité. Cette expérience est utile avant le mariage, mais elle devient très-dangereuse après. [...] Il y a une histoire de Simonides qui, lorsqu'on le questionna touchant la femme, répondit qu'elle était le naufrage de l'homme, la tempête de la maison, la perturbatrice du repos, la prison de la vie, un châtement journalier, un conflit ou combat continu, une bête en compagnie, et un mal nécessaire. Saint Jean Chrysostome, outre l'Homélie sur la décapitation de Saint Jean Baptiste, qui est presque entièrement une invective contre les femmes, dit dans un autre endroit : Qu'est-ce qu'une femme ? L'ennemi de l'amour, une peine inévitable, un mal nécessaire, une tentation naturelle, une calamité désirable, un péril domestique, et un dommage qui plaît.

La Récolte de Satan est terminée par un travail intitulé : Les raisons de l'accroissement de la Sodomie et des autres vices. Voici les titres des chapitres : I. Du mépris général des sciences et des beaux-arts, et de l'abus dans l'éducation de la jeunesse. II. De la mollesse et de l'air efféminé des hommes dans leur habillement et dans leurs façons d'agir, et particulièrement dans celle de se baiser l'un l'autre. L'auteur dit que la mode de s'embrasser les uns les autres est venue d'Italie. Cela est vraisemblable, car cette habitude y règne encore aujourd'hui d'une manière ridicule. III. De l'opéra italien, de la corruption du théâtre anglais et des autres divertissements publics. IV. La persécution des prudes et la cruauté de quelques femmes l'une à l'égard de l'autre. V. Du jeu de flatts en vogue parmi certaines dames. Ce jeu de flatts est le tribadisme ou, si vous préférez, le vice lesbien. Le volume finit enfin par quelques anecdotes dont peu sont assez piquantes pour être dignes d'être conservées. Nous n'en trouvons qu'une à pouvoir reproduire. La voici : Je vous parlerai d'une dame qui était véritablement charmante, ni trop grasse, ni trop maigre ; elle avait de beaux yeux et une belle peau, et elle était si parfaite dans toutes ses autres parties, que l'art ni la nature n'auraient pu la surpasser. L'homme heureux qui la possédait, soit par le mariage, soit autrement, sachant que la vie est passagère, et que la mort est toujours prête à nous la ravir, de peur que quelqu'accident ne le privât de sa chérie, résolut de conserver du moins ses beaux traits. Après avoir obtenu son consentement, il envoya chercher un fameux peintre qu'il

exhorta à employer tout son talent pour la représenter dans toutes ses parties et peindre ses beautés toutes nues. Monsieur, lui dit le peintre, pour l'amour de Madame, et pour celui de sa réputation, il faut prendre toutes les précautions possibles, et la représenter modestement et dans une bonne attitude. Monsieur, répliqua l'esquire, comme cela doit se faire pour mon bon plaisir, je me moque des règles communes, et de l'opinion des sages ou des fous. Ma volonté sera mon guide, sans suivre le goût, ni le génie de qui que ce soit, je veux l'avoir représentée toute nue, et se reposant sur un riche canapé, afin que lorsqu'elle sera absente de moi, je puisse admirer attentivement celle dont les charmes m'ont causé tant de plaisir, et m'imaginer qu'elle est encore présente. C'est ce que vous pouvez faire, Monsieur, répondit le peintre ; et cependant l'avoir représentée modestement, ses membres bien faits aussi bien que ses cheveux, ses traits et son sein, mais ajoutez une feuille de vigne pour cacher le reste. — Une feuille, dit l'esquire, pour dérober aux yeux la représentation d'un endroit si charmant ! Une feuille de vigne ? dit le laquais de la dame, qui avait entendu leur conversation et qui avait souvent examiné l'endroit en question. Si vous voulez vous servir de feuilles de vigne, il vous en faudra plus de deux, car à peine une feuille de choux pourrait-elle suffire ! Aussitôt notre gaillard se sauva. Oh ! oh ! s'écria l'esquire, s'il est vrai que tu connaissez si bien cet endroit, que le diable la fasse peindre s'il veut, et il peut l'emporter aussi. Il est juste qu'il prenne ce qui lui appartient.

*

Les livres qu'il propose en sa qualité de libraire sont aussi très divers ainsi que nous l'avons vu : en 1750, il annonce vendre un nouvel ouvrage particulièrement intéressant, l'opuscule ironique de John Hill (Abraham Johnson) (juste traduit par le franc-maçon J.-P. Moet), *Lucina sine Concubitu : Lucine affranchie des loix du concours* (satire contre la Société Royale de Londres et contre la *Théorie de la Génération* de Buffon⁸⁰).

⁸⁰ Selon un avis publié dans les *Goettingen Anzeigen* (1751, St. 31, p. 256) et une lettre d'Albert de Haller à Johann Gesner datée du 30 novembre 1750, la traduction française de ce pamphlet attribué à John Hill aurait été réimprimée à Lausanne la même année que la publication originale. Moet était alors à Londres.

Le journaliste

Comme évoqué plus haut, il s'est parallèlement vite lancé dans le journalisme, seul moyen de s'assurer quelques revenus stables et il a mis en place une structure journalistique solide et importante, s'appuyant sur des collaborateurs directs (bureau de presse de Cologne/correspondants comme à Lausanne : M. D..., en Angleterre : M. B---r, à Hambourg, en Italie) ou indirects (courriers d'Angleterre, de France et d'Italie), sur un large panel de nouvelles à la main, de feuilles et de journaux européens. Son entreprise se maintient quinze ans.

1. Traduction Du Craftsman (1744 puis 1747)⁸¹.

À partir de fin 1743, il loge chez un M. Herford dans la Ziegelgasse et propose, selon ses propres paroles, au public des « Grands seigneurs de l'Empire », deux fois par semaine, une traduction française des feuilles anglaises sous une belle impression : *Traduction Du Craftsman*⁸², *Du Sens Commun, Du Magazin Des Gentilshommes Et de Celui de Londres* (*The Craftsman, Common Sense*⁸³ – tous deux opposés à la politique de Walpole alors en plein déclin - *The Gentleman's Magazine, The London Magazine* – deux journaux généralistes et en partie d'opinion différente). C'est bien là la manière dont il rendra compte aux édiles lors des ennuis dus à sa publication de l'*Extrait du Manifeste* présenté plus haut : donner plusieurs opinions même opposées, dans la meilleure tradition anglaise, même si cela étonne le public continental : « [...], je n'y ajoute ni ne diminue rien de mon chef ».

À l'origine, avec le *Craftsman*, les opposants à Robert Walpole (jusqu'au 13 février 1742) et à sa politique de paix portent le débat sur la place publique. Robert Walpole répliquant avec le *Free Briton* et le *London Journal*, entre autres. Cependant, la politique anglaise est d'une extrême complication et évolue très vite. Les Whigs comme les Tories sont des formations qui n'empêchent pas leurs membres de souvent prendre une opinion différente de la majorité. Dans les deux « partis », on trouve des bellicistes et des partisans de la paix, des Jacobites et des « Hanovriens » et ceux-ci peuvent changer d'opinion suivant les événements. Après Walpole, Carteret revient à la vieille politique whig anti-bourbonnienne fondée sur une union avec l'Autriche contre la France et l'Espagne, ce qui correspond bien, les premières années au moins à la pensée politique de De la Cour. Le 24 novembre 1744, Carteret avait dû démissionner, sa politique belliciste paraissant dangereuse, d'autant plus que Frédéric II, d'abord allié de Louis XV, avait bousculé toutes les prévisions et bousculé l'Europe, alors que la France venait de déclarer la guerre à l'Angleterre en finissant ainsi avec un état de belligérance de fait conséquence des traités avec des alliés différents et opposés les uns aux autres.

Vers 1741, Thomas Cooke (traducteur d'Hésiode en 1728) succède à Amhurst (qui décède en 1742) en tant que rédacteur en chef, et les contributeurs de cette dernière période ne suivent plus la même ligne. Pulteney et Bolingbroke ne sont d'ailleurs plus associés au périodique : Bolingbroke étant parti pour la France en 1735, et, plus tard, en 1742, le cercle de Pulteney sera accueilli au gouvernement. Le journal a donc continué (sous le même nom, sinon le même ordre du jour, Robert Walpole ayant été chassé de ses fonctions en 1742) tout au long des années 1740 et au début des années 1750.

⁸¹ Dans l'Avertissement du *Patriote anglais*, il se présente comme proposant les journaux anglais depuis 8 ans ! (t. IV, 2e série, n° 7). Si La Cour, qui se chargeait par ailleurs « depuis huit ans » de fournir deux fois par semaine aux « grands seigneurs de l'Empire » la traduction des papiers anglais (Avertissement, t. IV, 2e série, n° 7)

⁸² *Le Crafts-man, traduit de l'anglois* parut à Amsterdam de juin à décembre 1737.

⁸³ *Common Sense* paraît à partir de février 1737, marqué par une opposition violente à Walpole qui se maintient jusqu'à son départ en 1742. Voir : Thomas Lockwood, « The life and death of Common sense », in : *Prose Studies*: Vol 16, no 1 (tandfonline.com). <https://doi.org/10.1080/01440359308586488>

La traduction de James de la Cour se continue sur trois parties du 18 janvier au 14 août 1744 et s'interrompt p. 96 de la 3^e partie sans explication.

Dans la dédicace de cet ouvrage au lecteur, il assure que sa traduction est exacte et que « les termes libres » qu'on peut y trouver ne sont pas de son fait, mais de l'original anglais « que je pourrais montrer en toutes occasions ». Il reproduit d'ailleurs dans un des premiers numéros « une lettre qui m'a été envoyée par un de [mes] amis Gentilhomme de Londres » et qui reconnaît l'exactitude des traductions⁸⁴. Il se défend en outre de l'imputation qu'on lui fait d'avoir été l'auteur du *Persan de l'Empire* (1743, de Dominique de Béthune⁸⁵) et certifie son respect absolu de toutes les autorités.

Quelques bibliothèques privées en conservent un recueil, ce qui tend à corroborer son affirmation : ses lecteurs n'ont pu être que peu nombreux et surtout appartenant à l'aristocratie ou à la haute bourgeoisie (susceptibles de s'intéresser à l'Angleterre et de maîtriser parfaitement le français).

Les textes proposés proviennent donc en majorité du *Craftsman*, journal certes lancé par Lord Bolingbroke et William Pulteney, édité par Nicholas Amhurst, souvent présent dans le *Craftsman* de Francfort par ses lettres de *Caleb D'Anvers*⁸⁶. *Le Sens commun* vient en seconde position. La situation politique de l'Angleterre est au centre de ces extraits, mais des articles traitent (souvent avec l'ironie et la distance anglaise) des mœurs, de l'histoire, des religions du Royaume Uni. Viennent ensuite La vieille Angleterre, le Magazine de Londres, le Journal de Westminster, la Gazette de Londres (avec la déclaration de guerre à la France en mars 1744 (II, p. 44), etc.

L'origine des textes est en général indiquée.

Le choix des extraits exprime un assez fort ressentiment contre la politique (et la culture) française qui ne serait guidée que par le désir d'une hégémonie universelle.

En bref, De la Cour propose au public de Francfort et des alentours (voire plus loin) une vision (souvent critique et diverse) de la politique anglaise en ces temps troublés et une évaluation évidemment négative de la politique française.

Rappelons que Marie-Thérèse est devenue reine d'Autriche et de Hongrie en 1740 (Pragmatique Sanction) et la guerre dite de Succession d'Autriche se déroule alors jusqu'à sa conclusion en 1748 par le traité d'Aix-la-Chapelle. Cette guerre oppose deux coalitions dont les principaux

⁸⁴ Lettre qu'il réimprime plus tard dans les *Amusemens*, comme nous l'avons vu.

⁸⁵ Publié à La Haye, 1743-1745, très favorable à l'Autriche.

⁸⁶ Arthur Murphy reprend le journal à la fin de la publication du *Craftsman* original en 1752, lui donnant le sous-titre *Gray's-Inn Journal*. Il reprend la figure éditoriale de Caleb d'Anvers, appréciée des lecteurs, sous le nom de "Joseph D'Anvers, Esq." (Le changement est annoncé dans le numéro du 21 octobre 1752, qui informe le public du décès de "Caleb D'Anvers" et de son désir que le journal soit continué par son neveu, "Joseph D'Anvers"). Murphy a fait du *Craftsman*, organe politique, un forum de discussion sur la littérature et les mœurs dans la tradition des *Tatler* et *Spectator* de Steele et Addison ou du *Covent-Garden Journal* de Fielding.

protagonistes sont : la Prusse, la Bavière et la France, d'une part ; l'Autriche, la Grande-Bretagne, les Provinces-Unies et la Russie, d'autre part.

Elle se passe sur plusieurs théâtres d'opérations : en Silésie (1740-1742), la Prusse s'impose facilement et signe avec l'Autriche une paix séparée dès 1742 ; en Bohême, les Bavarois et leurs alliés français s'emparent de Prague, mais doivent battre en retraite à la fin de 1742, une situation qui ne s'améliore pas immédiatement puisqu'en 1743, leur retraite par les pays allemands est marquée de défaites.

La guerre russo-suédoise se déroule en 1741-1742 quand Élisabeth I est devenue tsarine.

À Francfort, le nouvel empereur, un Wittelsbach, conformément aux vœux de Versailles, est élu puis couronné dans la ville impériale en 1742. La France, dont les armées ne remportent pas les succès voulus en pays allemands, décide ensuite de frapper les Pays-Bas autrichiens avec plus de succès pendant les campagnes menées de 1744 à 1748 alors que la deuxième guerre de Silésie oppose la Prusse à l'Autriche (1740-1742 et 1744-1745). Le 15 mars 1744, la France déclare officiellement la guerre à la Grande-Bretagne, qui répond le 29.

De 1740 jusqu'en 1748, la Grande-Bretagne et l'Espagne s'opposent dans les Caraïbes.

Dupleix, entre 1741 et 1754, réalise la volonté de Versailles de développer la présence française en Inde, ce qui ne va pas sans éveiller une tension : première (1746-1748) et deuxième (1749 – 1754) guerres carnatiques) avec l'Angleterre qui, en outre, depuis 1744, est entrée dans une troisième guerre (King George's War) entre les colonies britanniques et françaises d'Amérique du Nord.

La seconde rébellion jacobite en Écosse menée par le jeune Prétendant⁸⁷, mollement soutenue par la France, est écrasée à la bataille de Culloden par le duc de Cumberland en 1746.

On peut comprendre que, dans une telle période marquée par les alliances et les retournements d'alliance, les changements de ministère à Londres, il n'est pas aisé à un Anglais vivant dans une ville impériale très surveillée par la Prusse et l'Angleterre de transmettre en français les nouvelles venant du Royaume Uni.

Dans ces conditions, son impartialité, son objectivité est la caution de sa survie journalistique et il s'abstient de tout jugement personnel. À plusieurs reprises, il est obligé de souligner ce choix déontologique (et vital). Le lecteur découvre ainsi la lettre d'un correspondant anglais de James de la Cour (Vol. I, p. 49, février 1744), cette lettre qu'il réimprimera à plusieurs reprises, authentifiant l'impartialité du traducteur (lettre citée plus haut) et la réponse qu'il y fait :

Nota Bene, que cette lettre que je viens de revoir de mon ami, me caufe un plaisir d'autant plus fenfible, que j'ai manqué dans ma premiere feuille imprimée du Craftsman, d'avertir mes Lecteurs des chofes neceffaires, que cette même lettre contient : Mais je voulois m'en fervir comme d'une

⁸⁷ Rappelons ce jugement de François-René de Chateaubriand sur Charles Édouard Stuart, « Bonnie, prince Charlie » : « Il avait l'intelligence, le courage et la séduction ; que lui a-t-il manqué ? La main de Dieu », *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1848.

Préface ou avertiffement au commencement du premier vo lume, cependant je n'aurois jamais pû croire, que ma fincerité, comme Traducteur, eut été expofée en queftion, & qu'on en eut douté. Je me flatte, que par ce moien, on recerra la même Satisfaction, que j'aurois dû donner. Et je l'ai traduite verbatim. James de la Cour.

Parfois cependant, il introduit personnellement les articles traduits, comme lorsqu'il va évoquer « la campagne de 1743 et ses historiens » (I, p.62, 1744) :

Sur le bord du Mayn, la Campagne à commencé. Heureusement, dit Jean à son ami ; dis moy, Jean, si tu le fçais, aussi loin que tu iras, tu y feras toujours une fin heureuse. On a vû & lû fouvent dans les nouvelles que le Héros qu'on nomme Charles, a passé le Rhin ; que Noailles & son Hôte, sentiront bientôt ce que leur coutera la colère du Prince de... Le Gazetier fait semblant, & fe tourmente la tête, pour nous rendre plus fages par ses bonnes nouvelles : Mais quand on fçaura la Longitude, les Politiques avoüeront le crédit de chaque Adv. ... rt-fr.

Dès mars 1744, il décide d'étoffer son journal avec des textes qu'il se procure auprès d'un collecteur de nouvelles qui, lui-même, utilise les services d'une équipe spécialisée dans la recherche de textes susceptibles d'être reproduits, traduits, diffusés (un « marchand de nouvelles », sorte d'agence de presse avant l'heure) ainsi que de tous textes, même littéraires, courant les rues et les cafés. Il ajoute des extraits de *L'Ancienne Angleterre* (Old England), des *Affaires publiques ou Histoire de l'Europe* et du *Spectateur Universel* (The Universal spectator and weekly journal), journaux qui possèdent une ligne politique différente du *Craftsman*⁸⁸. Au début du printemps, il propose à ses lecteurs un « supplément » (I, p. 160). Cet avertissement est intéressant car il met en lumière la façon dont les journaux se procurent les nouvelles :

Avertissement

Je viens de recevoir une lettre par laquelle, on me marque qu'on m'envoyera régulièrement tous les 15. jours une feuille de 16. pages, qui contiendra les nouvelles raisonnées de toute l'Europe. L'Auteur déclare, qu'il n'y aura rien du fien, dans cette feuille, qu'il ne fera qu'un Raporteur impartial, qu'il prendra Les nouvelles des avis publiques, Des Raifonnemens d'une fociété de nouveliftes, & de la Politique des Caffés, dont il fait fon Etude particulière : qu'il ramassera des Porte-feuilles des curieux les vers, les chansons, les Vaudevilles & autres pièces qu'il y trouvera. Il déclare qu'il pillera, à l'avenir, des Mercurès & autres feuilles politiques, ce qu'il y trouvera de meilleur pour orner fon ouvrage, qui deviendra par ce moyen, une espèce de Recueil, que les gens de bon goût fe forment, & qu'ils trouveront tout dreffé à peu de frais. Que faute de nouvelles pièces, il pourroit renouveler les anciennes ; Surtout en Poéfie, qui vallent très fouvent le mieux, & qu'on néglige ; mais que pour continuer il lui faut le fecours des curieux, qui voudront avoir ces feuilles. Ainfi ceux qui en fouhaiteront, pourront m'en donner avis, & ceux qui font

⁸⁸ Encore que celle-ci varie.

au dehors font priés d'affranchir leurs lettres. Je joindrai ces feuilles tous les 15. jours avec le Craftsman & autres pièces traduits de l'Anglois : Elles paroîtront le mois prochain ; à commencer du mois de Janvier dernier, on payera par quartier, ou tous les trois mois pour ces feuilles & le Craftsman (qui feront au nombre de 18.) seulement deux florins d'Allemagne. Ceux qui ont eu les premières feuilles du Craftsman, font priés de payer maintenant, s'ils veulent avoir le reste du premier quartier & en cas qu'on veuille souscrire pour le second quartier, on payera d'abord deux florins d'Allemagne pour avoir les dits 18. feuilles mentionnées cy dessus ; ce qui est certainement un prix très modique, considérant les frais des ports de lettres, du papier, de l'Imprimerie, & c. qu'il faut tous les jours avancer. Je prie ceux qui voudront souscrire pour le second quartier de m'en donner avis, afin de pouvoir me régler sur le nombre que je dois faire imprimer.

Pour la première partie (18 janvier/5 avril) de publication, les sujets traités sont les suivants :

*Débats concernant les Troupes Hanovriennes.
Conduite des Hanovriens avec les Anglois,
Lettre touchant les Moraviens,
Lettre de Philadelphie.
Réflexions sur ce qui s'est passé l'Eté dernier.
Vaine Espérance, fonge critique.
Réflexions du Craftsman sur la campagne de 1743.
Comparaison de la Bataille de Dettingen avec celle d'Azincourt.
Extrait d'une lettre de Hanovre.
Examen des actions des hommes.
Lettre d'un Gentilhomme Anglois au Traducteur, touchant la liberté de l'Imprimerie en Angleterre.
Réflexions sur la campagne de 1743. & sur ses Historiens.
Remarques sur une Brochure, intitulée : Factions découvertes.
L'esprit Anglois.
Réflexions sur Guillaume le Conquérant.
Discours sur les Loix d'Angleterre.
Réflexions sur le Ministère.
Examen des Loix d'Angleterre.
Lettre de Mr. Rousseau à Mr. l'Evêque de Langres très curieuse.
Remarques sur les Princes d'Angleterre, qui ont taché de gagner une autorité despotique, résistance des Barons.
De l'établissement des Monarchies.
Sens commun. Lettre de reproche à Mr. Hanno.
Réponse.
Lettre de Mylady Barbara,
Réponse.
Discours du Craftsman sur la partialité d'un père de famille à l'égard de ses Enfants.
Réflexions du Craftsman sur le Prétendant.
Réflexions sur la conduite d'un certain Ministre d'Angleterre.
Dialogue critique entre Mrs. Staple & Briton.
Avertissement du Traducteur.*

*Réflexions fur la conduite du jeune Prétendant.
Du danger de la Batterie des Courtisans
Langage dont les anciens se servoient autrefois à l'égard des
Souverains en Angleterre.*

Journal de Westminster sur les monosyllabes oui & non.

*Discours du Craftsman sur la Conduite de la Cour de France à l'égard
du jeune Prétendant, de son voyage incognito à cette Cour, & autres
Réflexions sur une prétenduë Invasion de la part de François en
Angleterre.*

*Réflexions du Sens commun, fur les conséquences qui procèdent de la
conduite des hommes, & sur la bonne opinion que certaines personnes
d'Angleterre ont des François.*

L'ancienne Angleterre.

Dans la 3^e partie, le 14 juillet 1744, il propose une version allemande, car le lectorat potentiel qu'il vise en plus des « grands seigneurs » n'est pas toujours francophone :

*Avertissement. Comme il y a un grand nombre de personnes, qui ne
sçachant pas la Langue françoise, ont témoigné un grand empressement
pour avoir le Craftsman traduit & imprimé en Allemand ; l'Editeur s'y
déterminera volontiers, lorsqu'il aura un nombre suffisant de
souscriptions pour payer les frais qu'il sera obligé de faire pour les
publier de la Manière qui suit. La feuille Allemande, paroitra tous les
Mercredis, & la feuille françoise tous les Samedis. On payera deux florins
par avance, pour les avoir pendant trois mois : c'est à dire 2 florins pour
les feuilles allemandes & 2 autres florins pour les feuilles françoises.
L'Editeur se charge de les envoyer franco, & à ses dépens par tout
l'Empire. Ceux qui les prendront chés lui ne payeront qu'un florin & demi
pour 3 mois. Et se vend à Francfort sur le Mein, au grand Bureau [...]*

Il ne semble pas que les souscripteurs aient été suffisants.

Attentif aux réactions de ses lecteurs, peu après, en août 1744, il renonce à distribuer la feuille qu'on lui a proposée :

*« AVERTISSEMENT. L'Editeur du présent ouvrage, ayant entendu dire
que certaines personnes le taxoient d'être l'Auteur des nouvelles
raisonnées, qu'il ne distribuoit que pour obliger celui qui les lui envoyoit,
donne avis que ne voulant rien entreprendre qui pourroit lui attirer
quelque reproche, il discontinue de s'en charger plus longtemps.⁸⁹*

⁸⁹ Il s'agit des *Nouvelles raisonnées avec un Recueil de tout ce qui paroît d'intéressant sur les Affaires du Tems, Vaudevilles, Chansons, Epigrammes et autres Pièces tant vieilles [sic] que nouvelles*. 1743-1745, Francfort. L'avis à la fin du premier numéro fait penser en effet aux publicités habituelles de James de la Cour : « On peut souscrire dans les bureaux de poste, mais surtout à Francfort. 2 florins l'année pour 24 feuilles ».

La préface en donne la genèse : « Plusieurs personnes de bon goût se font un plaisir de ramasser toutes les pièces tant en prose qu'en vers qui paraissent journellement sur les Affaires du tems. L'on vient par ce recueil à peu de frais leur en épargner la peine. Ces pièces fugitives, qui sont dans leur nouveauté la matière de bien des conversations seront par ce moyen tirées de l'oubli & il se trouvera bien des occasions que l'on sera aise de

D'autres ennuis (censure ?) l'obligent après ce quatorze août à interrompre la publication (à moins que les exemplaires postérieurs aient disparu). Ces ennuis sont peut-être dus à la situation internationale. Frédéric II, inquiet des succès autrichiens (et du soutien anglais) rejoint (le 5 juin 1744), la coalition entre la Bavière, la France et l'Espagne, ainsi que la Saxe, la Suède, le royaume de Naples, l'électorat de Cologne et le Palatinat du Rhin. Il déclare la guerre à l'Autriche le 10 août 1744 et commence ainsi la deuxième guerre de Silésie. Son armée qu'il présente comme des « troupes de renfort impériales » envahit le 12 août la Bohême.

Le *Craftsman* cesse alors de paraître, c'est peut-être pour cela qu'il tente de lancer en catastrophe en cette fin d'année 1744 *Le Babillard anglais ou Raisonnements politiques, galants et critiques*, une contrefaçon du *Magazin des événements* (2^e édition de *l'Épilogueur*) contrefaçon que fera condamner son propriétaire, le franc-maçon Rousset de Missy. Dans le numéro du 21 décembre 1744, celui-ci signale ainsi avec vivacité cette contrefaçon :

Quiconque voudra perdre fon Argent, peut foufcrire à Francfort, chez je ne fai, quel Libraire ; (car fon nom n'est pas au bas de fa Feuille) pour avoir par demie année ou par année entière le BABILLARD ANGLOIS, c'est-à- dire, une contrefaction de L'ÉPILOGUEUR, exactement remplie de fautes ; qui ne font pas dans L'Original, comme dans le No. III. qui est potre ÉPILOGUEUR du 16. Novembre No. II. du Tom. XII. Là on trouve dans le Prétendu BABILLARD ANGLOIS pag 17. en passant à Maira, au lieu de en passant la Mai qui est une rivière ; [suit l'énumération de nombreuses fautes] De plus c'est que ce malhonnête homme de Contrefacteur trompe le Public, en ce que n'ayant aparenment qu'un mauvais Defcendiane, qui est beaucoup plus gros que le Garamont de L'ÉPILOGUEUR, il chatre indignement celui-ci, ne raportant dans fon BABILLARD aucune des citations ou notes de l'Épilogueur & retranchant ce qui est de trop dans celui-ci, comme il paroît dans ce No. II. où il manque une page & demie du Texte, où je fais l'aplication du passage d'Hippolitus à Lapide, que j'ai cité & par lequel finit le BABILLARD [...]. Si ce contrefacteur contrefait auffi fidèlement le Craftsman, on peut être affûré qu'on est doublement vilainement trompé. Il faut avoir un front d'Airain pour propofer de telles foufcriptions au Public, & vouloir lui faire accroire que c'est une Traduction de l'Anglois, comme il l'avance dans un avertiflement, où il fe plaint que fes Soufcripteurs ne le paient pas, ont-ils fi grand tort, fi fallentem fallere non est fallacia. AVERTISSEZ en

savoir où les trouver. Il paroîtra chaque foire de Francfort un tome de ce recueil. Qui souhaitera avoir les feuilles à mesure qu'elles paroissent qui sont deux par mois n'a qu'à s'adresser à l'auteur ». Henri Duranton (Dictionnaire des Journaux) considère que ce n'est « pas l'œuvre d'un Français, vaut par sa présentation des matières du temps. C'est au fond une revue de l'actualité, politique pour une bonne part, sans parti pris trop marqué. L'auteur sait au besoin traiter d'autres sujets et s'en vante, par exemple à propos de l'affaire Girard-La Cadière, où il ne craint pas la gaillardise un peu forte. Il donne aussi, selon le programme du recueil, des poésies, des épigrammes, etc., par exemple de nombreux extraits de pièces en vers récentes de Voltaire ».

Le sous-titre porte parfois : « pasées [sic] par la coupelle » (dûment vérifiées).

tout le Monde & de bouche & par Lettres car il ne contrefera pas cet Avertiffement (t. XII, p. 63)⁹⁰.

La feuille sera interdite par les échevins de Francfort le 11 février 1745⁹¹.

Il est probable que cet avertissement poussera De la Cour à prendre contact avec Missy car, plus tard, il utilisera massivement *L'Épilogueur* (comme *Le Vrai Patriote Hollandais*) sans plus jamais provoquer de protestation de la part de ce dernier. Il est vrai que tous deux sont huguenots, francs-maçons et proches de l'Autriche et de l'envoyé Cobenzl.

Toujours est-il qu'il ne reprend son *Craftsman* que plus de deux années plus tard en en modifiant le titre, qui devient *Le Craftsman en Empire ou Histoire de l'Europe* en 1747 et qui se poursuivra environ jusqu'au 30 décembre 1747 (voire au début de 1748). En même temps, ce titre souligne sa foi en cet empire que détient désormais François de Lorraine, un autre franc-maçon, mais aussi l'époux de Marie-Thérèse.

Cette suite ressemble à la première version : articles traduits de la presse anglaise (dont cette fois en plus la *Gazette diabolique* (ou infernale – *The Diabolical courant published by Infernal Authority*⁹²) et d'autres textes venant de journaux divers imprimés en France ou en Hollande, de lettres. S'y ajoutent des synthèses sur les événements marquants (*Affaires Publiques et Histoire de l'Europe*) dans lesquels le rédacteur (ou ses collaborateurs) ont fait la synthèse de ce qui leur semble essentiel : de

⁹⁰ Archives historiques de Francfort, Nr. 529 : le 30.12.1744 est saisi *Le Babillard anglois ou le raisonneur politique galant et critique* de James de la Cour (mais rien dans les délibérations du Conseil Judiciaire : ISG FFM Best. H.02.25, Nr. 50 (1744).

Jean Sgard (dictionnaire des Journaliste) signale l'article de Christiane Berkvens-Stevelinck dans *Gazette et information politique sous l'Ancien Régime* (1999), qui fait le bilan de l'œuvre de journaliste de Rousset et de ses sources. « Jusqu'en 1745, il transmet à des feuilles bi-hebdomadaires des nouvelles politiques qu'il puise dans les nouvelles à la main ou dans les gazettes, et notamment dans le *Mercure historique et politique*. Il n'est pas rare que l'on trouve dans sa correspondance avec Douxfils une ébauche des analyses politiques qu'il publie par la suite. Cette correspondance prouve en outre qu'il sert à la fois le stathouder de Hollande et la cour de Bruxelles, et que ses activités de journaliste sont à la limite de l'espionnage. »

⁹¹ Strauss B., *La Culture française à Francfort au XVIII^e siècle*, Bibliothèque de littérature comparée, 1914, p. 155-156, 201-202.

Aux Archives Historiques de Francfort, grâce à l'amabilité de M. Michael Matthäus, j'ai appris que dans le recueil H.10.02 (Buchdruck und Zensur/ Imprimerie et Censure, dont la majorité des dossiers ont été détruits en 1944), se trouvaient deux dossiers se rapportant à James de la Cour qui sont ainsi sommairement décrits dans l'Inventaire Nr. 142 : Nr. 529 : 30.12.1744: « Saisie de l'écrit *Le Babillard anglois ou le raisonneur politique galant et critique* de James de la Cour. À propos du dossier disparu 529, les *Comptes rendus du Conseil judiciaire* (Schöfferrat) (ISG FFM Best. H.02.25 Nr. 51 (1745), p. 2 : 2.1.1745 (Sa)) indiquent : « [...] le Conseil, Après avoir lu l'ordre de confiscation du *Babillard Anglois*, les membres du Conseil ont conclu qu'il fallait s'en tenir à cette mesure en attendant d'autres réactions ». En ce qui concerne le Nr. 537 (ISG FFM Best. H.02.25 Nr. 51 (1745), S. 649 : 8.11.1745 (Mo)), on peut lire : « Lorsque le *Pro Memoria* de l'envoyé anglais von Burisch a été lu devant le Conseil, il fut décidé qu'il convenait de laisser l'affaire sous *statu quo* quelque temps. » (voir note 63)

⁹² Sur ce titre voir le *London Magazine* de janvier 1747.

cours paragraphes résument tel ou tel événement européen et ces paragraphes se suivent sans séparation particulière.

À partir d'avril, une aide à la lecture est fournie : chaque numéro s'ouvre sur un court résumé de ou des articles traduits. Le sommaire des numéros à venir est également annoncé pour attiser la curiosité du public. De la Cour sait qu'il faut sans cesse relancer l'attention.

Cependant cet avatar de sa *Traduction du Craftsman* ne touche sans doute pas le public qu'il espérait et, peu avant d'en finir la production, il propose à ses lecteurs un « Plan de souscription » sur trois pages concernant un nouveau projet, la traduction du *Gentleman Magazin* (« Magazine des Gentilshommes »), ce mensuel, affirme-t-il, est non seulement ouvert aux « savans » mais donne des extraits des meilleurs articles de presque toute la presse anglaise dont il fournit les titres. Il annonce le premier numéro pour le 1^{er} janvier 1748 et propose la table des matières de ce numéro, ainsi que les rubriques qu'il prévoit pour les numéros suivants. Il prévoit également des remarques « critiques et badines » sur les événements dont il sera parlé. Ce mensuel, ajoute-t-il, sera destiné aux jeunes gens qui étudient et à tous ceux qui souhaitent se cultiver. Des ouvrages littéraires en feront aussi la matière : « que du beau et du rare ». La souscription (3 florins d'empire) se fera pour six mois, à l'avance. « *Au moyen de ces feuilles, le public sera instruit à un prix bien modique de tout ce qui s'est passé et se passera de remarquable dans presque toutes les parties du monde sans être obligé à faire d'autres grosses dépenses, qui deviendraient fort à charge à beaucoup de personnes qui manquent des fonds nécessaires pour contenter leur curiosité dans ce genre.* »

Cet encart qu'il fait reparaître peu après ne convaincra pas et son projet en restera au stade d'une tentative avortée.

Comme il le fera toujours, James de la Cour profite de ses journaux (comme de ses livres pour sa publicité (II, 64), ainsi :

Avertissement. 1) On trouve chés l'Editeur de cette feuille, un Livre Intitulé, Prudence humaine, ou moyens, par lesquels on peut avancer fa fortune & s'élever foi même à la Grandeur & c. 14e Edition, prix 12. baz. 1744. 2) Un abrégé fur les fciences & les arts par demandes & par réponses ; 8vo. Ouvrage très utile pour les Dames & pour les Jeunes gens qui aiment l'Etude prix 8. baz. 1744. 3) Un Recueil de secrets & remèdes, tant pour guérir les Maladies du corps humain, que pour guérir aussi celle des Bestiaux, ouvrage très utile dans toutes les Familles. 8 vo prix 12. baz. 1743. 3. Sermons de Milord Sharp, cy devant Archevêque d'Yorck. 4te prix 4. baz. 1743. Le tout traduit de l'Anglois par l'Editeur du Craftsman, & qui les a fait imprimer à ses dépens. On trouve encore chés lui une nouvelle Grammaire Angloife & François de sa Compositon, où il se trouve 3. Colomnes, la 1ere françoife, la 2de Angloife, & la troisieme fert à apprendre aux François à prononcer les mots Anglois, ce qui ne s'est pas encore vû jusques à présent, le volume est au prix de 15. baz. Se vend à Francfort sur le Mein, au Bureau des Gazettes de la Poste Imperiale & chés l'Editeur, demeurant chés Mr. Herford, dans la Ziegelgas.

2. *Nouvelles amusantes ou histoire de l'Europe* (1^{er} janvier 1745-1746 – avec interruption apparemment de fin janvier 1745 à fin mars 1745 – le numéro du 3 avril est un nouveau numéro 1).

Il imprime sur le même modèle que sa *Traduction du Craftsman* (textes anglais traduits) ses *Nouvelles amusantes ou histoire de l'Europe* (1745-1746), mais il les agrémenté de nouvelles françaises et européennes ainsi que de quelques textes littéraires. Il vise un public plus large que celui qui désirerait avant tout lire les journaux anglais. Ces *Nouvelles* manifestent en effet plus de variété, sont sans doute moins austères.

Il ajoute au titre un sous-titre accrocheur pour attirer des lecteurs : « Ouvrage très-utile pour se mettre bien au fait des Affaires secrètes dans les Conjonctures critiques d'a-présent ». Ce journal est disponible « Au grand bureau des gazettes de la Poste Impériale, et aux autres bureaux des Postes de Mayence, de Cassel, de Zurich, d'Heidelberg, de Hanau et à Bâle en Suisse. »

Cependant, la place accordée aux nouvelles politiques demeure très importante, et ceci suivant deux modèles : de longs extraits de journaux ou de documents anglais et une foule de nouvelles courtes annoncées par des formules qui reviennent comme : « On nous mande de Vienne... », « Une lettre particulière de Paris... », « Suivant les lettres de La Haye... », « Les lettres de Dresde marquent... », « Nous avons vu l'écrit qu'on a publié à Londres... », « On a lu dans les Nouvelles publiées... », « Selon les derniers avis de Munic », « Copie d'un Mémoire qui nous a été envoyé... ». Ce style habituel aux gazettes (brièveté, neutralité de l'émetteur qui ne fait que répercuter des nouvelles) sera désormais adopté dans tous ses futurs journaux (voir Annexe 3).

L'année 1745 est en effet riche en pourparlers de coalitions (la Prusse inquiète), en batailles (Tournay, Fontenoy, Hohenfriedberg, Kesselsdorf...), en événements marquants (mort de Charles VII – la collection existante n'a malheureusement plus les numéros s'y référant –, le duc de Toscane (Habsbourg-Lorraine) reçoit la couronne impériale, paix de Dresde...). Des personnalités sont évoquées : la figure du « rusé Maréchal de Belle-Isle qui jouit en Angleterre de tant de liberté, qu'on a jamais accordée à un Prisonnier N'y passera pas son tems à ne rien faire, et emploiera bien les charmes de son éloquence insinuante pour tramer quelque intrigue », les exploits de Maurice de Saxe ou du maréchal de Maillebois, le « brave prince de Waldeck », le Grand Vizir intervenant pour la paix, la mort de Walpole, le comte de Chesterfield, Lord Carteret, et bien entendu les rois de Prusse et de Pologne, la reine de Hongrie...

Si nous ne disposons plus (ou pas) de ses réactions à la mort de l'empereur Charles VII, le 3 avril 1745, il annonce interrompre les nouvelles politiques anglaises pour évoquer longuement, d'un point de vue historique, l'élection du Roi des Romains et le contexte historique, la Bulle d'Or.

Ces nouvelles qu'il diffuse lui valent également quelques difficultés : nous avons par exemple déjà évoqué l'affaire d'août 1745 (numéro 2) avec *l'Extrait du Manifeste du Prétendant Stuart* soi-disant publié à Berlin⁹³.

⁹³ Dans le n° 4, il avait, du bout des lèvres, admis que ses correspondants hollandais lui avaient fourni un texte dans doute mal traduit par un avocat parisien. Son arrestation le conduira à donner en première page un *Avertissement* qui fait du texte publié une duperie typiquement française. Il se perd ensuite en hommages à la cour de Berlin, rappelle qu'il

Comme à son habitude, il rappelle régulièrement à ses lecteurs qu'ils ne doivent pas oublier de régler leur abonnement et ne manque pas de faire de la publicité pour les ouvrages dont il dispose ou qu'il propose comme sa traduction « faite de l'Anglais de tout ce qui s'est passé de plus remarquable tant en Angleterre que dans toutes les autres parties de l'Europe, depuis la bataille de Dettingen, et où on peut remarquer les vrais sentimens des Anglais, dans les conjonctures critiques d'a-présent. », un ouvrage en 4 parties à qu'il imprime et vend à la commande et dont il n'existe plus d'exemplaire (numéro 3, 1745).

veut seulement être un traducteur impartial et un « serviteur de Sa Majesté britannique, et de la Maison d'Autriche ». Alfred Estermann, *Zeitungsstadt Frankfurt am Main*, p. 100, 1994. Le VP. 28 et suivantes. *Veilingcatalogus, Boeken Heinrich Wilhelm von Ochsenstein*, vol. 1, Frankfurt, 1752. indique une édition particulière de ce texte probablement remanié dans le sens des exigences des représentants : « le véritable *Portrait d'un Prétendant papiste, 1745* », p. 113. Il s'empresse dans les numéros suivants de proposer au public la traduction d'un sermon de l'évêque d'York le 1er octobre 1745 contre le Prétendant et « une pièce, *Le Patriote anglais*, contre le Prétendant ».

3. *Le Patriote Anglais* (1748-1752)

Le Craftsman en Empire ne réunissant probablement plus assez de lecteurs, le projet du *Magasin des gentilshommes* n'ayant pas fait recette auprès d'éventuels souscripteurs, il lance, le 2 janvier 1748, un nouveau journal, *Le Patriote Anglais*, avec un avertissement : « Une feuille semblable à celle-ci pour servir de Supplément ou de Continuation au *Craftsman* paraîtra tous les Mardis et Samedis, et au même prix et on tâchera de la rendre très intéressante par des remarques critiques, historiques, politiques des savans Anglais et d'autres Nations. » En 1749-1751, il ajoutera en sous-titre pour confirmer cette orientation : « [remarques] tirées des auteurs anglais et autres les plus célèbres ».

Il est possible que la formule d'une feuille présentant presque exclusivement des articles tirés de la presse britannique n'ait pas attiré une clientèle suffisante. Sa proposition d'offrir une édition en allemand n'a pas eu plus de succès. Il essaye donc d'élargir, de diversifier son journal. La tentative paraît couronnée de succès puisque *Le Patriote* se maintiendra quatre années. Cependant, régulièrement, il se sent obligé d'« appâter » ses lecteurs potentiels en annonçant les avantages du numéro suivant : ainsi, le 13 janvier, « L'ordinaire prochain nous donnerons un Excellent avis au Beau Sexe » (I, 4) ou « NB. Nous donnerons l'ordinaire prochain le détail d'une invention très rare, qu'une personne de distinction en Suisse a envoyé à un marchand italien » (II, 9).

Le Patriote est bien une version plus ouverte que le *Craftsman*. On approche de la formule des gazettes littéraires qui sont alors goûtées partout, en Allemagne comme en France. François Moureau en donne l'image contrastée dans le *Dictionnaire des journaux* (notice 1109)⁹⁴ : « Contenu : nouvelles politiques, extraits des papiers et des gazettes anglais, informations scientifiques et techniques, articles sur les médailles, galanteries et anecdotes, réflexions morales, vers de Voltaire, Bernis, Desmahis ».

Notons que De la Cour publia un peu avant le *Patriote*, puis en même temps une contrefaçon du *Vrai Patriote hollandais*, imprimé à Amsterdam par Rousset de Missy. Il le fit sans indication d'éditeur ni de lieu (1747/1748-1750, 6 vol.), la réputation de cette feuille devant lui assurer quelques revenus. Cette contrefaçon, exemple parfait de ce que le *Mercur* de mars 1777 qualifiait d'« industrie pernicieuse et criminelle » (à moins que Missy n'ait été d'accord – voir plus haut), suivait l'original d'une semaine, mais lui était en tout point semblable, hormis les quelques « *Avertissements* » publicitaires que le contrefacteur y ajoute. Ainsi, il annonce en 1748 (n° 5) la souscription prochaine de ses *Dialogues*, ainsi qu'un *Traité des amours de Néron* (n° 5). Plus loin, il renouvelle l'offre de souscription et annonce la parution de son *Patriote anglais* en sonnant une part des articles qu'on y trouvera (n° 8 et n° 14 de juin 1748). Nous ne nous arrêterons pas sur cette publication qui n'est qu'un détournement assez mal imprimé du journal de Rousset de Missy.

⁹⁴ *Le Patriote anglais* [1748-1750 : dans l'Empire] ou Histoire de l'Europe Où se trouvent toutes sortes de Remarques et Réflexions Politiques, Historiques, Morales et Critiques [1749-1751 : tirées des Auteurs Anglois, et autres les plus célèbres].

Ce nouveau périodique (bi-hebdomadaire) qui continue à se dire inspiré des papiers anglais dépasse donc largement ces limites. Le journaliste est évidemment attentif aux nouvelles de France et de Berlin, voire d'Europe, tant la politique qui y est traitée – et qui a toujours une place centrale – est internationale. Ses informations viennent de Grande-Bretagne mais aussi d'ailleurs grâce au réseau qu'il s'est constitué. Son journal est plutôt pro-anglais, pro-prussien, très favorable à l'Autriche et assez anti-français, ce qui l'oblige à certaines circonvolutions (parallèle du système des lois : III, 43, 44). Il est davantage que dans ses productions antérieures puisées dans le *Craftsman* surtout marqué par l'esprit de la Réforme : anti-papiste et d'un moralisme proche du puritanisme anglais, mais un puritanisme gai, ouvert aux honnêtes plaisirs de la vie, ce que l'on retrouvera dans les livres qu'il choisit de traduire. On pourrait dire qu'il est évidemment peu éloigné de la morale et de la vertu telles qu'on les entend dans les premières loges anglaises ou telles que les dépeint Joseph Uriot dans sa fameuse *Lettre à un franc-maçon* publiée par la loge l'Union et diffusée dans toute l'Europe, par lui-même parfois en ses fonctions de secrétaire de l'Union. Cautieux de sa survie journalistique, il se garde d'imprimer rien qui puisse choquer les puissants : « Le Prince philosophe encouragera la Religion, qui enseigne toujours une Morale pure et utile aux hommes » (Extrait de « La Voix du Sage et du peuple », III, 2^e série, n° 16). Là encore, son attitude est celle des Maçons respectant la 2^e obligation. Enfin, il croit comme le pasteur Anderson, comme de nombreuses apologies maçonniques, en homme des Lumières (II, 2^e série, n° 1), à une pédagogie de la morale, en un « catéchisme politique », comme il existe des catéchismes maçonniques, (III, 2^e série, n° 7-8), qui sortira le peuple de son indolence, l'aristocratie de sa décadence (IV, n° 31-32), et les gouvernants de leur « épicurisme dangereux à l'Etat » (I, 2^e série, n° 1). Comme le chevalier de Ramsay dans son fameux *Discours*, comme le démontre l'historique des Constitutions (surtout revu par Louis François de la Tierce), il n'y a pas de progrès sans science ni union des individus quel que soit le domaine (II, n° 41). Le *Patriote* enfin ne manque pas de signaler les articles importants consacrés aux sciences dans les feuilles anglaises.

À côté de ce volant politique, moral et philosophique, en conformité avec son affirmation répétée (et maçonnique) de la nécessité de la « joye », *Le Patriote anglais* s'ouvre à des textes et des préoccupations moins sérieuses : des vers résolument légers, des réflexions galantes ou à la mode, des comptes rendus d'ouvrages plus divertissants.

Voltaire est certes le « grand poète » (III, n° 14) mais l'admiration qui lui est vouée n'est pas totale.

L'éloge de Condillac (III, n° 22) montre son ouverture d'esprit.

Les principaux auteurs qu'on y retrouve sont : Lévesque de Pouilly (Théorie, numéro entier : I, n° 27), Soubeiran de Scopon, Oxenstirn, Frédéric II, Mme de Puisieux, Hurtaut, Dr. Berkeley, Coyer, Le Cat, Burlamaqui, Bernis, Missy, Trochereau...

Sont encore mentionnés : le *Journal des savants d'Italie* (t. II, n° 34 ; avec une critique de son catholicisme outrancier) et le *Journal historique* (t. IV, n° 51, 26 juin 1751 ; prospectus).

Le premier volume (2 janvier 1748), s'ouvre sur une réflexion sur ce début d'année : l' « hiver a mis fin aux ravages qui causent les hostilités » (I, 1), mais ce calme dû à la saison ne peut faire oublier les nuages noirs qui planent sur l'avenir. Ce texte sur la nécessité de la paix et sur tout ce qui la menace est peut-être de la plume de James de la Cour.

Les journaux sont ensuite assez régulièrement divisés en deux parties : une probable traduction d'une feuille anglaise ou d'une « lettre » (envoi direct ?), puis un ensemble de nouvelles courtes provenant du monde entier et qui ont été réécrites à partir de la presse internationale. Enfin, mais assez rarement, un texte littéraire.

Le rédacteur indique parfois sa source pour l'article anglais traduit : ce sont les mêmes titres que dans son journal précédent, le *Craftsman*, la *Vieille Angleterre*, le *Bon sens*, le *Journal de Westminster*, etc., avec en plus le *Journal des Jacobites* (*Jacobite's journal*, de Henry Fielding / I, 12). Dans cette catégorie, tous les sujets sont abordés. La politique et les guerres, bien sûr, les réflexions politico-philosophiques (L'épicurisme est-il dangereux pour l'État » (II, 1) mais aussi la science et les techniques : *Manière de faire de la toile incombustible* (I, 2-3), sur les locustes (II, 20-21), les nombreuses découvertes scientifiques du marquis de Worcester sur plusieurs numéros (II, 14, etc.), un extrait des *Mémoires de l'Académie de Suède* sur les effets du chaud et du froid sur divers matériaux.

Les nouvelles politiques peuvent être remplacées par une rubrique qui semble provenir de la plume de James de la Cour, et qui apparaissait dans le *Craftsman* puis dans ses journaux futurs : « *Affaires publiques ou Histoire de l'Europe* (I, 8) ». Ces présentations raisonnées des événements constituent peut-être les chapitres de ce grand ouvrage dont il a parlé dans ses *Nouvelles amusantes*. Il est possible qu'il se soit appuyé pour cela sur une chronique historique monumentale paraissant à Ratisbonne entre 1727 et 1792 : *Kurz gefassetr Historischer Nachrichten zum Behuf der neueren europäischen Begebenheiten*.

Chaque année, il ne manque pas de jeter un regard sur l'année passée avec une « Revue de tout ce qui s'est passé de plus remarquable l'année dernière » (I, 9, 6 février).

Les textes littéraires sont parfois des satires comme les *Lamentations de Louis le-bien-Aimé sur la perte de ses vaisseaux* (traduction de l'anglais (I, 3), l'*Épître d'une jeune dame de Berne à Van Haaren sans doute envoyée de cette ville* (I, 4), le *Memento au Beau Sexe* (I, 5), la *Lettre d'un Français retiré à La Haye*, ou des réflexions philosophiques et morale. Ces dernières sont en général toutes tirées des *Pensées et maximes du comte d'Oxenstirn* (1741) et s'étendent, au cours de la seconde moitié de l'année sur plus de dix numéros : Fortune, Volupté, Vengeance, Amour de la patrie, humilité, orgueil, etc.

Peu de vers en revanche : une fable de Pesselier (II, 33), un sonnet sur la paix d'Aix-la-Chapelle (II, 45), des « Remarques sur les Gazettiers : *Un gazettier est l'âne de la fable* [...] » (31 décembre 1748), *La beauté*, de Desforges-Maillard, un rondeau de Deshoulières (II, 51)

Notons encore une description de la ville de Lima, tirée des voyages de William Betagh, *A Voyage Round the World* (II, 23) et un texte dont l'origine n'a pu être déterminée (de De la Cour ?) *Songes prophétiques* (I,

15). L'auteur exprime ses vœux pour chaque mois à venir : il attend la paix que seule l'Angleterre lui paraît capable d'assurer.

Février, *Ce mois est déjà fort avancé, je ne pretens pas de parvenir à une exacte Chronologie dans mon reve, & je me contenterai feulement de donner les petits Articles qui fuivent.*

La nouvelle est enfin arrivée, que les 37. mille Ruffiens font en pleine marche par la Pologne, & qu'ils font abondamment pourvûs de toutes fortes de provifions ; qu'un grand nombre de la jeune Nobleffe Polonoife fe joignent à eux comme volontaires ; que le Grand Général de la Couronne rendra une vifite très obligeante au Prince Reprin. Le Duc de Cumberland arrivera en Hollande, & après avoir conféré avec le Prince Stadthouder, & les Seigneurs de la Régence, partira immédiatement pour le Brabant. Bientôt après, un Détachement des Alliés prendra poffeffion de tous les poftes entre Bergen- op-Zoom, & Anvers, Sandvliet fe rendra auffi aifément à eux, qu'il l'a fait l'année paffée aux François, & Lillo, avec les autres Forts, ne tiendront que 24 heures. Le Comte de Breton délogera les François de la plus part des Villes de la Riviera Orientale de Genes, & le General Nadafti emportera en même tems la Bochette. Le Baron de Leutrum chaffera les François du Chateau de Vintimille, & étendra fes Quartiers dans le Comté de Nice, & les ennemis fe retireront. Dans ce moment nous vient un avis des Indes Occidentales, que tous les Vaiffeaux Marchands, qui ont échapés à l'Amiral Hawke, ont été menés dans les Isles Angloifes. Vers la fin de ce mois la Princeffe d'Orange accouchera d'un fils, à la joye des Provinces Unies & de tous les veritables Proteftans. [...]

Enfin, plusieurs annonces proposent son nouveau livre les *Dialogues et débats entre les maris et les femmes* ainsi que sa *Récolte ou Moisson* (I, 34).

L'année 1749 est semblable à la précédente. Quasiment tous les numéros commencent par une réflexion tirée d'Oxenstirn (De la peur, De la danse, Du goût, Du hazard, De l'ennui, etc.). S'y ajoutent parfois, en alternance, les *Maximes et réflexions sur la politique du tems*, qui semblent être un montage d'extraits d'ouvrages divers. Ainsi, dans le numéro II, 2, la « réflexion » reprend littéralement une page de l'*Histoire et description générale du Japon* du père Pierre-François-Xavier de Charlevoix (1736) et se poursuit sur plusieurs numéros (1,3,4,5,6) pour faire place à d'autres pensées extraites de *Considérations sur le génie et les mœurs de ce siècle*, de Jean Soubeiran de Scopon (1749, II, 13) sans que ni le titre de l'ouvrage ni le nom de l'auteur ne soient indiqués, pas plus qu'il ne cite Antoine Pecquet quand il se sert de son *Discours sur l'art des négociations*. Michel Le Vassor en revanche est cité.

Parfois, cette rubrique prend le nom de *Réflexions & Pensées diverfes* et on peut y lire des extraits d'auteurs comme André-François Boureau-Deslandes (*Sur les simpathies et les antipathies*, tiré de son *Recueil de différens traitez de physique et d'histoires*, 1748 (II, 14) ou une dissertation sans doute d'origine anglaise, *Les grandes résolutions ont plus sauvé d'Etats qu'elles n'en ont perdus* (II, 18). Le *Mercur*e alimente ces

Réflexions et pensées diverses (II, 7, 8, 9) souvent enchâssées dans des lettres fictives échangées par plusieurs correspondants.

Le journal propose en 1749 davantage de comptes rendus et d'extraits de livres nouveaux qu'en 1748.

Sous le titre de *Caractère*, le lecteur découvre ainsi un nouvel extrait des *Confidérations sur le Génie & les Mœurs de ce Siècle* utilisé anonymement peu avant :

Si les fots qui sont un peu riches, cessoient de disputer le terrain à la noblesse, fous prétexte qu'ils partagent avec elle quelques-uns de ces agrémens qui font à prix d'argent ; s'ils n'affectoient pas de parler du même ton à l'homme de génie, à l'homme à talens, & à leurs affociés s'ils vouloient bien pardonner aux gens de mérite la considération qu'ils s'attirent dans le monde, je leur pardonnerois moil même d'être riches. [...] (II, 20)

Il présente encore une brochure anglaise qui lui semble particulièrement indiquée, car il ne croit pas à la paix d'Aix-la-Chapelle, faisant preuve de véritables prémonitions : *Les Articles Préliminaires d'Aix la Chapelle, capables de produire les Effets les plus dangereux, & les plus détestables qui ont encore parûs ; ou pour mieux dire l'ancienne Angleterre prise dans les filets, & tombée dans une Trape* (I, 9)⁹⁵.

Il donne aussi le compte rendu d'un ouvrage politique anglais :

L'intérêt véritable & réel de la Grande Bretagne, considéré d'un œil impartial, dans le rapport qu'a cet intérêt avec la rupture qui pourroit s'élever entre les Puiffances du Nord, & que l'on examine les motifs, les vuës & les intérêts de chacune des Puissances contendantes en spécifiant les engagemens particuliers qui subsistent entre les Cours de Londres, de Ruffie & deVienne, pour tirer la solution de cette question ; jusqu'à quel point l'Angleterre est obligée d'affifter la Ruffie, au cas qu'il s'élève une guerre dans le Nord ? 1749.

Son commentaire commence ainsi : « Si jamais Auteur a mis à profit la liberté que l'Angleterre tolère dans les Ecrits politiques, on peut dire, que c'est celui-ci. » (I, 33)

⁹⁵ Par ce traité, de manière incompréhensible, Louis XV victorieux ne fait rien de toutes les victoires de Maurice de Saxe et de ses armées. La France et l'Angleterre s'engagent à se rendre réciproquement leurs colonies. Le seul bénéficiaire de ce long conflit est le roi de Prusse. Maurice de Saxe écrira le 15 mai de Maastricht de Flandre : Ce que je crois savoir et vous assurer **est** que les ennemis, en quelque nombre qu'ils viennent, ne peuvent plus pénétrer en ce pays - ci, et qu'il me fâche de le rendre, car c'est en vérité un bon morceau, et nous nous en repentirons. [...] Au demeurant je ne comprends rien à votre diable de politique. Je vois, je sais que le roi de Prusse a pris la Silésie et qu'il l'a gardée, et je voudrais que nous pussions faire de même », in : *Maurice de Saxe : étude historique* par René Gaspard Ernest Taillandier, 1865. On peut penser que Louis XV songe à un rapprochement avec l'Autriche et au futur retournement des alliances, ce qui va dans le sens de ce qu'expriment les journaux de De la Cour.

Sur le plan plus strictement littéraire, assez peu de choses : un extrait de Quinault « savoir si la présence de ce que l'on aime cause plus de joie [...] » (I, 8) ; la réécriture d'une partie d'une satire de Boileau sous le titre *Portrait d'une Femme de mauvaise humeur (Elle est toujours outrée en sa sévérité, Batise son chagrin du nom de piété, Et dans sa charité, où l'amour propre abonde ; Croit que c'est aimer Dieu que de haïr le monde, [...])* (I, 21) ; des *Vers d'une jeune Demoiselle aux Censeurs des Modes* et d'autres *Vers d'un Gentilhomme avancé en âge, à une jeune Demoiselle* (I, 33) /tirés du *Journal Helvétique* (Février 1749), un conte de La Fontaine (I, 42) : *Les Préfens font la clef du cœur* (tiré du conte *Le petit chien*) ; un sonnet pris à Bonafous, *Oui, je fais qu'une femme aime un peu trop à plaire* (II, 15)

Une *Epitre à M. T.* empruntée au *Journal Helvétique* de mars 1749 n'est pas sans intérêt : « Parbleu, Monsieur le Philosophe, Vivés vous encore parmi nous [...] » (I, 40).

Le rédacteur accorde plus de place et d'importance à certaines œuvres comme à une *Ode chagrine aux muses*, de M. Bose ou de Boze, et qui fait presque toute la matière du numéro 16 (empruntée au *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence*, 1747), ou au *Cocu vangé, Hiftoire de M. l'Abbé de P***. Chanoine de L..... & de Madame M.*, long extrait qui introduit une verve libertine nouvelle et satirique du clergé catholique (II, 26). Cette veine se poursuit (II, 26-28) avec des textes empruntés à *La Bigarure* ou (*Le cœur vangé* (II, 26-27), des stances sur *La belle méthode d'aimer* (de Henriette de Coligny de la Suze/ II, 27) voire avec la reproduction de *la Lettre a une jeune dame nouvellement mariée* [Paris, 7 août 1749. Par Gabriel-François Coyer].

Les nouvelles du monde, surtout européennes, sont en 1749 très nombreuses. Elles sont présentées au lecteur suivant le modèle de l'année précédente en paragraphes plus ou moins longs ou par des extraits de la presse britannique. Parfois, une lettre, une traduction anglaise développent tel ou tel événement. Il est vrai que la situation politique est d'une grande complexité et que les appréhensions du premier numéro de cette année se confirment : le journal est pessimiste quant au maintien de la paix.

Notons qu'à de nombreuses reprises, le destin du jeune prétendant à Rome et à Fribourg en Suisse est documenté. Les conditions de son expulsion de France sont également décrites. Le journal contribue à la diffusion en Allemagne de l'image d'un jeune idéaliste exilé.

Il imprime aussi le long discours du bourgmestre de Zurich Fries à la venue de l'ambassadeur d'Argenson, un texte qui lui a été envoyé par un correspondant suisse.

Au point de rencontre de la littérature, des sciences et de la vie mondaine, il y a aussi en cette année 1749 la mort de Madame du Châtelet, sur laquelle il reviendra amplement l'année suivante.

Pour l'instant, De la Cour fait savoir qu'

On avoit bien prévu que la vive douleur de Mr. de Voltaire, ne resteroit pas en silence à la Mort de Madame la Marquise du Chatelet : Voici quelques Vers, avancoueurs sans doute de quelqu'Eloge funèbre plus

étendu, dans lesquels il fait parler les premiers mouvemens de son cœur, & dont il a orné comme en passant le Mausolée de la Minerve de la France, qui a composé, outre les Institutions de Physique, une Traduction Françoisse des Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle ; avec un Commentaire du 3me. Livre de cet Ouvrage : Cette Traduction paroitra un jour d'Hiver prochain. Mr de Voltaire s'exprime en ces termes :

*L'Univers a perdu la sublime Emilie :
Elle aimoit les plaisirs, les arts, la vérité :
Les Dieux en lui donnant leur ame & leur génie,
N'avoient gardé pour eux que l'Immortalité
Quoi verrons-nous toujours une simple mortelle.
Elever jusqu'à nous son vol audacieux ?
Quoi la Nature lui révèle
Tous les secrets qu'à peine ont éclairé nos yeux ?
Ainsi parloient les Habitans des Cieux.
La mort frappe aussi- tôt l'objet qu'ils détestent.
Dans le Deuil & les pleurs les humains sont plongés.
Du Chatetet n'est plus ; mais ses Ecrits nous restent :
Impitoyables Dieux vous n'êtes point vangés. (II, 13)*

Par ailleurs, l'écrivain qu'il est propose ses nouveautés :

Il lance une souscription pour un livre qu'il a sur le métier : *Le moderne raconteur de fables ou le divertissant général* (I, 8) :

Cet Ouvrage est une collection de 70. Fables, ou Recits d'avantures agréables, & d'intrigues, polies, honnêtes, graves, amusantes & utiles. Le tout entièrement nouveau, n'ayant jamais été imprimé en aucune Langue. Il est destiné pour l'usage général, & pour le bien & l'avantage de toutes sortes de personnes de quelque sexe, âge, ou opinion qu'elles aient. Chaque Fable sera ornée d'une devise convenable tirée des Auteurs les plus célèbres, & les plus approuvés, & suivant les occasions on y ajoutera des Satyres, des Lettres, & autres choses amusantes. Il sera de deux Volumes in 8vo d'environ 50 pages chacun. Au commencement de chacun on trouvera un Effay, en maniere de Préface, où il y aura la manière d'apprendre à bien raconter des Histoires, ou Fables, montrant l'avantage qu'on en peut tirer, & l'usage de cet art agréable. Comme cet ouvrage est absolument nouveau dans son espèce, aussi bien que dans la manière avec laquelle il est écrit, l'Auteur pour le rendre encore plus agréable, aussi bien que facile & aisé pour le public, il le distribuera aux Souscrivans, ou à mesure qu'il sortira de la presse, ou tout ensemble. On payera d'abord un Florin Allemagne en souscrivant pour le premier Tome ; & un autre Florin en souscrivant pour le second. Le papier sera beau & les caractères aussi.

Malheureusement, ce livre ne recueillera pas, lui non plus, les suffrages du public⁹⁶.

⁹⁶ Original possible malgré l'affirmation d'ouvrage entièrement nouveau : *The modern story-teller or general entertainer* (1748). Indiqué par la *Bibliothèque annuelle et universelle*, tomes 2-3, pour l'an 1750.

Il annonce aussi son dernier livre :

On travaille présentement à l'Impression de la Traduction de l'Anglois d'un Livre intitulé : La Récolte, ou moisson que le Prince des Ténèbres a fait sur la Terre parmi les humains sur tout pendant l'année 1848. ou histoire critique & agréable des œuvres de Satan, le tout tiré des Mémoires de J --- Intime ami & camarade de Lucifer, intéressé avec lui dans un très grand nombre de ses aventures nocturnes & diaboliques. Prix un florin d'Allemagne. James De La Cour à Francfort⁹⁷.

Le libraire n'est pas en reste sur l'écrivain :

« On peut avoir chés l'Editeur de cette Feuille deux Volumes grand in 4to. intitulé : La magnificence du Royaume de France, où l'on voit ses Villes, Maisons de plaisance, & autres remarquables : Représentées en tailles-douces très exactes, avec une courte description dessous chaque figure, Ouvrage divisé par fait, prix 15 florins d'Allemagne. 2do⁹⁸. Histoire universelle sacrée & profane depuis le commencement du monde jusqu'à présent, par Dom. Calmet, six Tomes grand in 4to. couvert de carton, prix 24 florins d'Allemagne. » (I, 45)

Enfin, il recommande à ses abonnés plusieurs parutions nouvelles susceptibles d'intéresser. Ce qu'il écrit sur la première de ces nouveautés (*Journal des Savans d'Italie*) montre un journaliste qui se tient au courant de tout ce qui se fait sur le plan journalistique en Europe. En outre, il nous renseigne sur sa conception du journalisme :

« On ne fauroit se plaindre avec fondement que nous manquions, de Journaux. Cependant depuis quelques années on en auroit souhaité un en nôtre langue, qui nous fit connoître les bons Livres qui s'impriment en Italie. C'est ce qu'exécutoit fort bien la Bibliothèque Italique qui s'imprimoit il y a 15. ou 20. ans à Genève. Cette Ville paroît heureusement située pour cela, étant sur la frontière d'Italie. Quelques Hommes de Lettres de Genève avoient bien formé le dessein de reprendre ce Journal. L'un d'eux avoit fait le Voïage d'Italie, & y avoit établi de fort bonnes correspondances. Mais la Guerre étant survenue & aïant fort dérangé la Librairie, on attendoit la Paix pour l'exécution de ce Projet. Heureusement quelqu'un s'est chargé de cette tâche en Hollande. Il paroît déjà deux Volumes du Journal des Savans d'Italie, qui s'imprime à Amsterdam aux dépens de la Compagnie. Pour faire un peu connoître cet Ouvrage périodique, la Ire. Remarque que je ferai, c'est que le Journaliste fait un peu trop sentir de quelle Religion il est. Sur toutes les matières de Théologie, on est frappé de trouver un Catholique Romain des plus échaufés. La modération est une qualité essentielle à un Journaliste. Un autre article que l'on exige aussi de lui, c'est qu'il entende la Langue dans laquelle il écrit, & le nôtre est, ou Hollandois, ou Allemand, & écorche terriblement le François. Il avoïe dans sa Préface, que ce n'est point sa langue maternelle, & il demande là dessus quelque indulgence à ses

⁹⁷ Les numéros 28-31 manquent.

⁹⁸ De Pieter van der Aa.

Lecteurs. Malgré ces défauts, on doit lui rendre la justice, que son journal mérite d'être recherché, parce qu'il est unique dans son espèce, & que dans le fond l'Auteur entend assez bien les matières. Il donne des Extraits de fort bons Ouvrages, & en rend bien raison. Dans ce que j'en ai lû, j'ai trouvé des Articles fort curieux. » I, 34.

James de la Cour, s'il considère globalement positivement cette entreprise, lui reprochera un manque d'impartialité et une teinture catholique trop prononcée.

Il annonce plus tard une *Histoire du Parlement d'Angleterre*, qui ne peut être celle de l'abbé Raynal, le directeur du *Mercure*, avec lequel il est certainement en contact, celle-ci étant récente et publiée en 1 ou 2 volumes. Il ne peut s'agir que d'un ouvrage anglais (I, 44) :

Il paroitra le premier de Juillet prochain une Traduction de l'Anglois d'un Livre très intéressant in 8vo. d'environ 400. pages, intitulé : Histoire du Parlement d'Angleterre, 16me Edition, contenant les Epoques les plus remarquables de tout ce qui s'y est passé depuis sa première Institution jufqu'à présent, le prix fera d'un florin d'Allemagne. Il paroitra aussi le premier de Septembre de cette année, une nouvelle Edition de l'admirable Don Quixote de la Manche en 6.Vol. in 8 vo. avec des figures en tailles douces, encore plus belles que les précédentes. Prix 5. florins d'Allemagne. 3tio.

Enfin, les numéros 21-25 reprennent (pénurie de nouvelles ? problèmes de rédaction ?) de larges extraits du *Traité des finances* de Guillaume Bauvais (1740) consacrés aux médailles.

Dans ses communications succinctes avec son lectorat, James de la Cour souligne qu'il subit parfois les aléas de l'information et doit les pallier, comme lorsque au lieu de donner des nouvelles, il propose de parler d'un livre :

Comme les Nouvelles ne sont pas des plus intéressantes cet ordinaire, nous prions, nos Lecteurs de vouloir bien se contenter des nouvelles de Littératures fuivantes, annonce-t-il le mardi 8 avril 1749, Rien n'est plus important, fans doute, que de connoitre les mouvemens de notre ame, les biens & les maux qui nous environnent. Le plaisir, la douleur font à cet égard les maîtres que la nature nous commande de consulter, de façon cependant, que leurs Leçons foient toujours rectifiées par la raison. Le plaisir se fait sentir dans tout ce qui tend à favoriser notre conservation, & à perfectionner nos facultés. La douleur au contraire, nous avertit de ce qui nous manque & de ce qui nous nuit. Le corps, l'esprit & le cœur donnent leurs plaisirs & leurs peines. On peut entrer là-deffus dans un bon détail, en donnant l'analyse d'un petit ouvrage in douze imprimé à Paris, il y a un an sous le Titre de Théorie des sentimens agréables, où après avoir indiqué les règles que la nature suit dans la distribution du plaisir, on

*établit les principes de la Théologie, & ceux de la Philofophie morale*⁹⁹. *Eft-il un ouvrage plus intéreffant pour le cœur & la raifon ? La difpofition qui fe fait à chaque infant de nous mêmes, & les autres befoins font naitre mille défirs, les organes dont nous fommes pourvus nous mettent à portée des objets. Ces organes, l'inaction les engourdit ; un travail violent les affoiblit ; mais tout mouvement qui les exerce fans excéder leurs forces, eft accompagné de fentimens agréables, fi les douleurs, les fons, les faveurs, les odeurs par lefquels nous jouiffons de la nature, ne font pas les mêmes impreffions fur tous les corps, c'est qu'ils ne fe reffemblent guères. La confruction des organes fait tout, L'efprit doit fuppléer au defaut des fens. Les reflexions & l'Etude, quand elles ne font ni triftes, ni outrées, charment & quelquefois, & enlèvent l'ame jufqu'à la rendre infenfible aux befoins du corps. C'est donc encore l'Exercice modéré de l'efprit qui eft la fource de fes plaifirs. Tout ce qui aggrandit fes Idées, tout ce qui peut lui faire faifir aifément les objets & leurs rapports eft de nature à lui plaire. Tous les mouvemens du cœur qui ne font pas empoisonnés par la haine, & les paffions qu'elle nourit font des mouvemens agréables, de là vient que tout homme né tendre, bienfaisant généreux, eft naturellement gai. [...]*

François Moureau concluait son étude par ces paroles qui caractérisent parfaitement ce journal : « En définitive, *Le Patriote anglais* est un périodique curieusement composite, mélangeant agréablement frivole et sérieux, caractéristique qui signe tous les périodiques de James de La Cour (voir les *Amusements historiques* et le *Nouveau Magasin de Londres*) ».

Je ne souscrirais seulement pas entièrement à l'adjectif *frivole* : en franc-maçon accompli, James de la Cour sait qu'il faut aussi accorder dans les débats les plus sérieux un temps de respiration et de plaisir gai.

En 1750, les « nouvelles » politiques sont plus nombreuses que jamais : on parle du tremblement de terre de Londres (I, 28), des affaires de Milan, de la Corse, des États-Généraux de Hollande, des affaires de Suède (particulièrement le numéro 26), d'Autriche, de Russie, de Pologne (surtout 39), de Turquie (particulièrement II, 21)... Le rédacteur est persuadé que les cours du Nord se préparent à la guerre et, dans le no 41 du 26 mai, il écrit :

⁹⁹ Aussi signalé par les *Compendium historiae litterariae novissimae*, 1749, que consulte De la Cour. Après bien d'autres, Louis-Jean Levesque de Pouilly cherche à donner une réponse à la question de savoir si l'on peut être chrétien et honnête homme. Sa *Théorie des sentiments agréables*, dont une première version paraît anonymement dès 1736 dans un recueil constitué par Thémiseul de Saint-Hyacinthe, et dans une édition en propre dès 1747, récapitule toute la réflexion du demi-siècle qui précède sur la conciliation de la vie chrétienne et de la vie mondaine. Ce notable de Reims a puisé chez les penseurs libéraux anglais, dont il a pu rencontrer certains lors de son séjour en Angleterre (Newton, Pope) ou plus tard dans sa ville natale (Hume), la prétention à l'exactitude de sa science des sentiments, et chez Malebranche les principes (causes occasionnelles, analogie monde physique/ monde moral, actualité de la sensation) qui permettent une réhabilitation du plaisir.

Article personnel ou inspiré de celui paru en 1749 dans le *Journal historique et littéraire* (no 455) et *La clef du cabinet des Princes de l'Europe*, avril 1749.

La guerre qui a désolé pendant près de dix ans les plus belles régions du Levant & du midi de l'Europe, est sur le point de s'allumer dans le Nord & d'y causer une incendie capable de réchauffer les cendres d'un feu mal éteint, & de produire un embrasement plus funeste que le premier. (I, 41-42 – voir aussi II, 5)

Il évoque bien entendu d'autres événements importants comme la réforme de la justice en Prusse, avec un texte du baron de Spon (I, 43, 44). Plus notable, le second numéro, II, 2, (voir aussi le I, 11, 3 janvier-30 juin 1750)¹⁰⁰ – est entièrement consacré à Madame du Chatelet avec des vers de Voltaire ou adressés à lui en condoléances, ainsi que des preuves de la malignité qui s'est exercé sur la marquise de son vivant. Pour cet hommage, De la Cour a recours à plusieurs numéros de *La Bigarure*.

Il consacre près de deux numéros au commerce « *ce fils ainé de la Paix* » (II, 13-14 et 24, 33-34), présente une description *Sur la Cour de Bruxelles et la Belgique* (II, 11/ *Mercurie historique et politique*) et s'étend sur un problème du temps, les voleurs de grand chemin (I, 6), aux Jésuites (II, 30/*Bigarure*, 1750).

Tirées du *Magazin de Londres*, 1749, il reprend une série de *Maximes & Réflexions particulières* comme sur la bienséance (I, 35).

Deux contributions, dont il a été impossible de trouver l'origine, se situent en dehors de toute rubrique précise. Un intéressant *Catéchisme politique* (II, 7-8) et l'*Histoire de Menzikoff* (II, 16).

S'il continue à faire de la publicité pour ses médicaments (I, 44, 46, 49 en allemand), il propose un « extrait du *Magazin des Gentils-hommes Anglois* du mois passé, & dont nous donnons ici la Traduction, pour le bien & le grand avantage du Public, étant un remède probable pour guérir les morsures des chiens enragés. (I, 50) ainsi qu'une longue lettre de Neuchatel sur les noyades signée par son correspondant D. C***** (II, 3-6).

Dans le numéro 47 (vol. I), il imprime les cahiers 1 et 2 du *Rambler ou le rodeur* (16 juin 1750) que Samuel Johnson vient de commencer à faire paraître avec sans doute l'intention de sonder ses lecteurs. Il attendra cependant deux années avant de reprendre ce journal.

Comme s'il fallait équilibrer l'abondance de nouvelles menaçantes, James de la Cour continue dans la voie érotico-satirique qu'il avait esquissée plus tôt. Le premier numéro de 1750 est consacré à une nouvelle de Paris en apparence grave : la condamnation d'un récollet auteur d'une brochure intitulée *Traité sur la facilité avec laquelle un honnête homme peut vivre fans Religion, & fans croire en Dieu*. En janvier, les *Erlangischen Gelehrten Anmerkungen* avaient déjà parlé de ce livre. Ce compte rendu en forme de lettre raconte de façon burlesque ce fait divers (De la Cour se moque des incroyants) et conclut par une chanson gaie tirée du *Glaneur Littéraire* ou du *Mercurie* qui prolonge cette veine ébauchée

¹⁰⁰ Dont une lettre de Lunéville sur l'apparition de son fantôme à une sentinelle du roi Stanislas. Ainsi que II, 16 septembre-30 décembre 1749, n°12 et 22, III, n° 2 et 11.

l'année précédente, et qui semble plaire, tout comme le numéro 3 qui narre les aventures de deux moines (tirées de *La Bigarure*, 1749) ou le numéro 15 sur une jolie femme et son mari :

*Toutes les Mères Toujours sévères
A leurs filettes deffendent d'aimer,
Vaine deffense Quand dès l'enfance
D'un feu naissant on se fent enflammer.
On fent déjà malgré fon innocence.
On fent déjà Qu'on n'est fait que pour ça, [...]*

Se rapprochent de cette thématique des extraits des *Contes* de La Fontaine (*La fiancée du roi de Garbe*/ Tiré de Boccace) introduits par ces paroles :

*Souvent les Jeunes filles se laissent ravir ce qu'elles ont de plus cher,
lorsqu'elles croient ne faire que badiner,*

ou un poème de Benserade sur le même thème (I, 17) ainsi qu'un texte anglais : *Exhortation de la Chasteté. Discours prononcé devant le Roi au Palais Roial de St. James par le Docteur Cobden.* (I, 27) et un extrait du *Nouveau parlerre du Parnasse françois*, de Bonafous (1739) ou les malicieuses *Remarques sur le panier des dames* (I, 36).

Assez proches de cette légèreté, on trouve encore une satire : *Les femmes accordent facilement des faveurs aux faux dévots, & pourquoi ? Leur honneur avec eux ne court point de Hazard*, ainsi qu'un autre texte du même acabit tiré de *Le passe-tems agréable, ou Nouveau choix de bons-mots*, 1743 (I, 30). Une lettre humoristique (I, 31) parle longuement d'un livre *Conseils à une amie sur la manière d'élever les filles* (I, 32). Ce livre de Madeleine de Puisieux (1749) est attribué à Toussaint, l'auteur des *Mœurs*.

Le Patriote revient également sur une thématique qui lui tient à cœur, celle du « mal français » : la sottise vanité (I, V) en matière de littérature (*Le singe philosophe* tiré du *Mercur*, 1737, *Le mérite et la fortune*, fable du P. Benoit (I, 19), le jeu (I, 19). On peut y joindre l'*Apologie des Français*, texte particulièrement paradoxal :

Lettre à l'Auteur du Patriote Anglois. MONSIEUR, Je fuis en correspondance avec nombre de mes Compatriotes, que la curiosité, l'oïfiveté, le préjugé, la mode, conduisent en France : Ils m'étourdissent les premiers mois des éloges qu'ils produignent aux personnes de votre nation ; & ils me fatiguent ensuite, par les plaintes qu'ils m'en font sans cesse. Dans le premier cas ils louent votre politesse, votre affabilité, la bonté de votre cœur ; dans le second, ils soupçonnent votre probité, & blament votre inconstance : dans tous les deux je les trouve injustes & trop prompts à juger ; & si l'on remonte jusqu'à l'origine de ce mal, je trouve qu'il a son principe dans l'imperfection des méthodes dont on se sert pour nous enseigner la Langue Française. Cette Langue comme la Chinoise a diverses significations pour un même mot, & souvent la plus littérale est-elle là plus imparfaite. Nous ne connoissons les hommes qu'en deux façons, par leurs paroles, & par leurs actions ; nous nous attendons

toujours à trouver les fecondes conféquentes aux premières, [...] (II, 10-11)

Comme nous l'avons signalé, le libraire qu'il est prône les livres qu'il a en boutique comme le livre de John Hill :

On peut avoir chès l'Editeur du Patriote Anglois à Francfort fur le Mayn un Livre tout nouveau, intitulé : Lucina fine concubitu, c'est à dire, Lucine affranchie des Loix du con Lettre adressée à la Societé Royale de Londres, dans laquelle on prouve, par une évidence incontestable, tirée de la raison, & de la pratique, qu'une femme peut concevoir & accoucher, fans avoir de commerce avec Aucun homme. Traduit de l'Anglois. James De La Cour à Francfort. (II, 23).

Viennent ensuite les livres qui lui semblent dignes d'une mention, mais tous les comptes rendus sont copiés de *La Bigarure* (n° 17, 1749) : les *Mémoires pour fervir à l'hiftoire de Brandenbourg* (I, 13), les *Conseils à une Amie, par Madame de P***...* (Madeleine de Puisieux, I, 14), des ouvrages « consacrés aux grands monuments trop négligés », dont des vers de Voltaire ainsi que le *Recueil de Poëfies d'une Dame de Qualité*.

Le Coup d'œil anglois sur les cérémonies du mariage, de Louis de Gaya et Pierre-Thomas-Nicolas Hurtaut (1750) (I, 20) permet au lecteur de se faire une idée de cet événement dans le Royaume britannique. L'*Epitre à M. le Marquis de... sur la sagesse* (I, 22,23) comme *La Découverte de l'isle frivole* de l'abbé Coyer (II, 14-15) sont extraits de *La Bigarure* (1750).

Voltaire au théâtre (I, 22) n'est pas oublié pas plus son texte *La voix du Sage et du Peuple* (1750) (II, 15-16) ni la philosophie anglaise :

On vient de publier un Syftême de Philofophie qui vous paroitra, Monfieur, auffi fingulier qu'il eft nouveau : Auffi nous vient-il de la nation du monde la plus fingulière dans la façon de penfer. Je parte ici des Anglois, dont les Ouvrages nous font d'un grand fecours dans la difette où le trouve notre Littérature. Il vient d'en paroître dans notre langue un qui fera fans doute beaucoup de bruit parmi nos Sçavants, & fur-tout parmi nos Théologiens. Ce font les Dialogues du Docteur Berkley. Ouvrage écrit avec beaucoup d'efprit & de fubtilité, & dans lequel un des Interlocuteurs amène l'autre à fon fentiment à la manière de Socrates (I, 21/Nouvelle Bigarure, 1749).

La poésie de Bernis, nous l'avons déjà vu, lui semble particulièrement digne d'éloges :

Voici encore une de ces ingénieufes & délicates productions de Mr. l'Abé Bernis peu connu dans nos Provinces, & qui mérite de l'être dans tous les Païs où le bon goût a droit de Bourgeoifie.

Et il imprime le poème *Sur la superstition*. (I, 8) comme il donne des *Vers* (revendicatifs) de Mr. De Missy sur le *Festin des Dieux* (inspiré par l'œuvre du Titien et sans doute emprunté au *Nouveau Magazin français* de Mme Leprince de Beaumont, 1750)

*C'est là-haut le Festin des Dieux,
 Ici bas le festin des hommes ;
 Amis, tenons nous où nous sommes
 Les Dieux là-haut ne font pas mieux.
 Dieux, qui faites semblant de manger & de boire,
 Mais, Qui ne mangez, ni ne buvez jamais,
 Je me nargue de votre gloire ;
 La notre a bien d'autres attraits !
 Ici les bons morceaux font jouer la mâchoire,
 Ici le vrai Nectar coule dans l'avaloire !
 C'est là haut le festin des Dieux,
 Ici bas le festin des hommes :
 Ami, tenons nous où nous sommes,
 Les Dieux là- haut ne font pas mieux,
 Au Jupiter de la terrestre Table.
 Buvons encore un coup ou deux
 De son Nectar comme lui généreux,
 Comme lui toujours agréable.
 Le Jupiter du céleste Banquet,
 Dans la Cave, sur son Buffet.
 N'a rien qui soit si délectable.
 C'est là-haut le festin des Dieux,
 Ici bas le festin des hommes :
 Amis, tenons nous où nous sommes,
 Les Dieux là-haut ne font pas mieux.
 Les Dieux on là-haut leurs Déesse,
 Nous avons les nôtres ici ;
 Et chacune de celles-ci
 Vaut mieux que tout le Chœur des célestes Princeffes.
 C'est ta haut le festin des Dieux,
 Ici bas le festin des hommes :
 Les Dieux là-haut ne font pas mieux.
 Amis, tenons-nous où nous sommes.*

Enfin, événement assez rare pour que nous le marquions, De la Cour renseigne ses lecteurs sur un événement de la vie mondaine :

Il est passé ces jours derniers une personne à Francfort venant de Paris pour se rendre à Varsovie, laquelle nous a rapporté que S. A. S. le Prince de Jablonowski, Palatin de Rawa a été nommé Chevalier de l'Ordre du St. Esprit et fait les preuves usitées suivant les statuts de l'Ordre. Les Commissaires qui ont été nommés pour cet effet étoient. M. le Duc de Gevres. M. le Maréchal de Belle-Isle, & M. l'Évêque de Beauvais. Ce Seigneur n'a pas rencontré la moindre difficulté pour prouver sa Noblesse, étant d'une des plus anciennes & des plus illustres Maisons de Pologne, & il a fait sa Profession de Foi dans la chapelle de Versailles le dix de ce mois (I, 15).

Plus tard, il sera encore question de ce personnage qu'il semble bien connaître.

Deux articles d'une certaine ampleur appartenant au domaine scientifique : *Pourquoi le clair de la Lune n'échauffe point ?* Un mémoire de Bouguer que tous les journaux reproduisent (I, 22), et *Des différens Syftèmes qui paroiffent depuis quelques années sur la formation du Continent, des Montagnes, & sur l'Origine des Coquillages des Animaux Fossiles*, à partir des travaux de M. Le Cat (I, 22-23).

Comme il le fait parfois, il entretient ses lecteurs de ses difficultés de journalistes et des règles qu'il s'impose.

Nous avons reçu cette femaine des Articles qui contredifent, ou discréditent fi abfolument ceux qui fe font trouvés dans les Gazettes depuis quelque tems, concernant les affaires du Nord & de Corfe, que nous ne nous expoferons pas à les altérer, ni à y faire des remarques, en en laiffant la vérité d'un côté ; & de l'autre au tems à la confirmer. (II, 53)

1751¹⁰¹

Contrairement aux appréhensions de 1750 la nouvelle année se présente sous un jour favorable sur le plan de la paix :

Au même tems arrivent à Paris & à Vienne les Ambaffadeurs respectifs que ces deux Cours réconciliées s'envoyent en figne de paix & d'amitié. Puiffe t'elle durer toujours entre deux puiffantes Maifons, rivales degloire & d'intérêts : Puiffent ces Anges de paix en affurer la durée par leur féjour : Puiffe l'Europe en goûter long-tems les fruits ; & puiffe une Princeffe augufte combler les vœux de la Nation par une heureufe fecondité ; & donner enfin dans le cours de cette année un Petit fils à Louis le Bien-aimé, un Prince à la France, & lui préparer un Maitre accompli fur le modèle de fon Ayeul & de fon Père, héritier préfomptif de la Couronne.

Des vers en hommage à Maurice de Saxe ainsi que son épitaphe (I, 11) sont publiés, une manière d'enterrer dignement ces guerres abhorrées :

VERS à l'occafion de la Mort du Maréchal Comte de Saxe. Dans le feu, dans le fang, fier, terrible & tranquile, Il parut le Dieu Mars aux yeux de fes Guerrieres Mais la mort le frappant fur un tas de lauriers, Au lieu de Mars n'a montré qu'un Achille. Il n'est plus ce Guerrier, dont au fein de la gloire La mort respecta les travaux ; Il eut pour maitre la victoire, Et pour difciples fes Rivaux : A Courtrai Fabius, Annibal à Bruxelles, Sur la Meufe Condé, Turenne fur le Rhim Au Leopard farouche il fut donner un frein, Et de l'Aigle rapide il rabattit les ailes. (I, 3)

L'habituelle *Récapitulation des Evénemens de l'Année 1750* laisse tout de même sentir un certain optimisme et on note aussi une attitude plus favorable à la France (I, 6-10).

¹⁰¹ Le dernier numéro (?) paraît le 4 janvier 1752.

Cependant, dans le numéro 12, on note que la Prusse ne cesse de faire augmenter les effectifs de ses troupes (voir aussi I, 28) et dans le 14, il est rappelé que les différents traités signés (en particulier la Triple Alliance, puis la Quadruple Alliance envisagée) ne garantissent pas encore une paix européenne définitive. D'ailleurs on craint la rupture entre la Suède et la Russie (I, 15) et les relations entre ce pays et la Prusse sont au point le plus bas (I, 16 et 23) fait-on remarquer.

Peu de semaines plus tard (I, 34) la rubrique des nouvelles politiques commence ainsi :

A Voir les préparatifs qui se continuent dans le Nord, il n'est personne qui ne juge la Guerre inévitable dans cette partie de l'Europe, malgré les soins que se donnent diverses Puissances pour l'empêcher.

De la Cour insiste à ce propos sur la politique anglaise et ses efforts pour sauvegarder la paix (I, 36-37).

Si la situation au Nord de l'Europe reste menaçante, le *Patriote* apprend à ses lecteurs qu'il en va autrement au sud :

Extrait d'une Lettre d'Italie. Le grand jour de la Paix, qui luit sur nos Provinces depuis trois ans entiers, devient plus ferein de jour en jour, & les vapeurs du Nord qui menaçoient de l'obscurcir, se dissipent infensiblement, & n'arriveront pas jusqu'à cette Région. (I, 52)

Quelques mois plus tard, nouveau retour à l'optimisme :

Pour le Samedi 10. Juillet 1751. Extrait d'une Lettre de Hambourg. Le Nord s'éclaircit inopinément, les vapeurs qui le couvroient cessent de s'épaissir & semblent vouloir se dissiper. L'événement, qui, selon tous les Politiques, devoit y décider de la Paix ou de la Guerre, la mort du Roi de Suède, n'a encor rien opéré. Le Prince Successeur est monté sur le Trône avec le même esprit de Paix & de concorde, qu'il avoit fait paroître avant l'époque de son Avènement à la Couronne. Ce nouveau Monarque n'a rien changé à ses dispositions ; sa première démarche a été conséquente & conforme à ses anciens sentiments. (II, 3, voir aussi II, 9).

Il faut attendre le numéro 16 pour trouver un texte qui se situe en dehors des nouvelles politiques tant les préoccupations sont grandes : *Le Caractère des Hommes d'Esprit, Je fais regardé parmi quelques uns de ma connoissance comme manquant d'esprit [...]*. Cette étude malicieuse est suivie d'un *Remède Anglois* contre la consommation. Le numéro 17 confirme ce retour à des textes moins sérieux avec une anecdote sur un voleur condamné à Paris et un poème (tous deux tirés de *La Bigarure* de 1750), Paris qu'une lettre imprimée dans le numéro suivant qualifie de « capitale des voleurs » en narrant une *Histoire du Prêtre filoux Irlandois*, et (feuille 24), l'histoire d'un premier cocuage pendant le Carnaval, puis d'un second ainsi introduit :

Le pauvre Mari, qui ne fait que me quitter, & qui est venu me prier d'informer le Public du malheur qui lui vient d'arriver, m'oblige de reprendre la plume. Je ne crois pas pouvoir mieux le satisfaire, qu'en vous

envoyant fon hiftoire, & en vous priant, en même tems, d'en faire part aux Dames de votre Société. Les femmes font les meilleures Trompettes qu'ait jamais eues la Renomé. La voici. (I, 26-27).

Ces histoires de tromperie font encore la matière de la lettre de Paris (I, 33) (« Jugez par-là, Monfieur, de la bénignité des Maris de ce pais-ci »).

Quelques textes littéraires suivent comme *Une Apologue* empruntée à *La Bigarure* (1750) ou au *Mercure français : Le peintre et le savetier* (I, 27), un *Portrait du sage* tiré de *L'Épilogueur* de 1751 (I, 29). Un peu plus tard, c'est une épître de Desmahis à M. le Président Hénault que découvriront les abonnés (II, 22 : *De cet agréable Hermitage, De ce délicieux séjour, Où des long-tems réside un Sage, Où depuis peu règne l'Amour,...*)

Des thèmes importants sont parallèlement développés : Sur le commerce (I, 19-20 ; II, 27...) par exemple ; la Succession au trône impérial du Roi des Romains est souvent discutée, surtout dans les feuilles 21 et 22, 39, 43...

On s'étonne de certaines tendances qui se développent sans l'aristocratie :

LETTRE à un Grand Seigneur. MONSEIGNEUR, Oubliez-vous que vous êtes né Grand ? On vous a bercé de cette importante vérité à profit vis-à-vis de vos Précepteurs encore bien plus vis - à - vis du monde, lorfque vous y fites votre entrée. Qu'êtes-vous devenu ? Il ne tient pas à vous qu'un Bourgeois ne fe croye pétri du même limon que vous. On dit que les années changent les Hommes ; Ce n'est pas fur l'article de la Noblesse ; mais quand cela feroit, eft-ce à vingt-cinq ans qu'on oublie la fleur de fon exiftence ? Malgré votre peu de mémoire vous êtes toujours Grand : mais apprenez à l'être... (I, 31-32 /Bigarure, 1749).

Le rédacteur qu'il est travaille sur une corde raide. S'il veut rendre compte de toute l'actualité, il lui faut imprimer des opinions opposées et le patron de presse qu'il est aussi ne peut toujours veiller avec assez d'exactitude sur le travail de ses collaborateurs. Ainsi, ayant publié une lettre d'un correspondant de Hambourg, qui traitait de la Pologne, de Courlande et des disfonctionnement de la Diète polonaise, du parti russe et du parti allemand, de ce milieu d'intrigues, cette lettre ayant soulevé des vagues (en haut lieu), il s'en excuse :

AVERTISSEMENT. L'Editeur de cette feuille déclare que la Lettre de Hambourg inférée dans le Patriote Anglois No. XXXIX. du 15. Décembre 1750. n'est pas de lui, que celui qui l'y a fait mettre pendant fon abfence n'a abfolument eû aucun mauvais deffein non plus que l'Editeur, qui révoque cet article comme faux, malicieux, féditieux, & comme ayant totalement perdu le respect qui eft légitimement dû à la Puiffance y mentionnée : & il promet qu'il aura grand foin dans la Suite que telle chofe ne lui arrive plus lorsqu'il fera abfent, il fe feroit même bien gardé de le laiffer inférer dans le fusdit Patriote Anglois s'il en eut fait la lecture auparavant. Son principe ayant toujours été de respecter, comme il le doit, les Souverains ; & la meilleure preuve qu'il n'est pas l'auteur de ladite

Lettre de Hambourg, c'est qu'est qu'elle a paru imprimée dans les Gazettes publiques environ 3. mois avant le dit Patriote, ainsi qu'il l'a démontré par l'envoi qu'il a fait de l'original imprimé à la Cour qui lui a ordonné de le rétracter. James De La Cour à Francfort. (I, 38)

Peu après, il est une nouvelle fois obligé de prouver sa bonne foi, son impartialité tout en rappelant son code de conduite :

AVERTISSEMENT. L'Editeur du Patriote Anglois, à Francfort sur le Meyn, ne peut s'empêcher de témoigner qu'il est pénétré de la plus vive douleur d'apprendre qu'on se plaint de trouver quelque fois dans ses feuilles des raisonnemens politiques que font les Anglois dans leurs Gazettes, & autres Ecrits, & Imprimés publics ; mais on est fuplié d'observer qu'ils n'agit en cela que felon les ordres de la plus part des grands Seigneurs de l'Empire, & d'autres endroits, qui le payent généreusement, connoissant la liberté de la Presse en Angleterre & ne Scachant pas tous la Langue Angloise, exigent de lui depuis près de huit ans de leur envoyer sa Traduction deux fois la semaine. On fçait très bien qu'une Traduction n'est bonne ; qu'autant qu'elle est fidelle, on peut auffi remarquer dans d'autre feuilles périodiques françaises & autres qu'il n'est pas le seul Traducteur des nouvelles Angloises, qui quoique fouvent critiques, n'en font pas moins pour cela patriotiques angloises. L'Impartialité est, & fera toujours la règle constante de l'Editeur, étant très persuadé qu'il pêcheroit contre cette maxime, s'il omettoit dans ses Traductions des passages qu'on peut trouver dans les originaux, c'est pourquoi le blâme doit retomber sur les Auteurs de ces originaux & non sur le Traducteur, qui s'affure que toute perfonne fenfée, qui s'y trouveroit offensée, ne peut lui imputer ce qui se trouve dans l'original, qu'il traduit par des ordres supérieurs. (II, 7)

Et il redonne la lettre de son correspondant de Londres B---r, attestant de son impartialité.

Le Patriote Anglais fournit la seule annonce à caractère privé (elle sera répétée une autre fois) de tous les journaux de De la Cour. À l'évidence, il cherche en ce domaine également à ne pas être un solliciteur :

Un Seigneur de la première distinction à Munster a befoin d'un Secrétaire, qui entende parfaitement, & écrive de même le françois & l'allemand, ainfi que le droit civil, que ce soit un homme posé & sage & c. S'il s'en trouve un, il n'a qu'à s'adresser par Lettre franco, à M. Newbrouk à Munster, s'il se trouve à Francfort il peut parler à l'Editeur de cette feuille. (I, 41).

En revanche, comme pour les nouveautés littéraires, il annonce aussi en cette année 1751 un nouveau journal à la demande de son correspondant et sans doute ami, le courtier de presse de Munster, C. Newbrouck, le futur associé de Jean Manzon à Clèves¹⁰².

¹⁰² C. Newbrouck, nouvelliste de Munster, lié au réseau colonial, propose à James de La Cour, de lui procurer le *Telliamed* imprimé et d'en assurer, avec d'autres ouvrages, la

PLAN. D'un JOURNAL - HISTORIQUE Proposé par souscription par un Anonyme. Ce Journal-Historique qui paroitra de 3. en 3. mois fera in 8 vo de 128. Feuilles. On y trouvera tout ce qui s'est passé de remarquable pendant le Trimestre précédant dans toutes les Cours & Villes les plus importantes de l'Europe, ainfi que dans les autres Parties du Monde. On se flatte que cet Ouvrage fera d'autant plus de plaisir au Lecteur, que l'Auteur a tout le tems d'être exactement informé des Circonstances & Particularités qui ont accompagné, ou fuivi chaque Evénement. Au reste perfonne ne doit s'imaginer, qu'il entrera dans ce Journal aucune chose qui ne soit remarquable & qui ne ferve à une bonne Hiftoire de ce Siècle. Comme l'Auteur veut rester inconnu pour certaines raisons, ce fera C. Newbrouck à Munfter qui aura la Direction de tout ; ce fera lui qui livrera & enverra aux Soufcrivans & autres qui le demanderont, tous les 3. mois regulierement & promptement leurs Exemplaires. C'est auffi lui, à qui l'on adreffera l'Argent & les Lettres, qu'il ne recevra néanmoins qu'affranchies du Port. Les Soufcrivans paieront d'abord 3. Florins d'Allemagne pour une Année. Ceux qui n'auront pas soufcrit vers le mois d'Octobre prochain paieront 4. Florins, c'est à dire un Flor. pour chaque Volume. NB. On commencera à livrer les premiers Exemplaires au mois de Janvier de 1752. (I, 51 et 52).

En cette année 1751, fertile en événements politiques, les comptes rendus d'ouvrages sont par contre assez peu nombreux.

Une *Lettre de Paris* annonce cependant les *Principes du Droit Politiques*, « Livre qu'on lit avec autant d'avidité, que de plaisir ». Il s'agit de l'ouvrage de Jean-Jacques Burlamaqui, paru en 1751. L'auteur de la lettre donne un résumé assez complet et conclut ainsi : « Si les hommes, vivant dans la Société de Nature, avoient exactement observé les Loix Naturelles, rien n'auroit manqué à leur félicité [...] » (II, 4).

Ce compte rendu sérieux et philosophique est suivi de la présentation d'un *Recueil de Poësies Sacrées & Morales* (« C'est dommage, pour l'Auteur de ces Poësies, que nous ayons lu celles que le célèbre M. Rousseau a faites dans ce genre. On feroit pour lors beaucoup plus de cas des siennes, dans lesquelles il y a de fort beaux endroits » (Tiré de *La Bigarure*, 1749).

La feuille suivante (II, 5) offre au lecteur un aperçu de *L'Économie de la vie humaine, traduite fur un Manuscript Indien composé par un ancien Bramine*. La traduction de ce livre de Dodsley est attribuée à René de la Douespe (1663-1729) (voir aussi IV, 2^e série n° 5).

Ses correspondants lui présentent encore des œuvres anglaises comme cette autre *Lettre de Paris* (II, 19) :

Voici Monsieur, un morceau au moyen duquel les perfonnes à qui vous le communiquerés prendront des Ecrivains Anglois une idée bien différente de celle qu'en ont quantité de gens qui croient, je ne fçai fur quel fondement, cette nation trop peu fenfible à l'Amour, pour le bien

diffusion. (F. Moureau, *De bonne main : la communication manuscrite au XVIII^e siècle*, 1993).

exprimer. C'étoit le moindre talent de M. Pope qui joignoit, à l'érudition & à toute la folidité de ses compatriotes, les graces du ffile que notre fotte vanité nous fait croire ne devoir appartenir qu'à nous. Pour défabufer les perfonnes qui font dans ce préjugé ridicule, je ne veux que les renvoyer à un autre Ouvrage Anglois, dont on vient encore de nous donner la Traduction. Il eft intitulé : *L'homme aimable*¹⁰³.

Ou cet article (II, 20) consacré à un second livre anglais *La Spectatrice*, La Haye, Scheuerleer, 1751 :

C'est un Miroir qu'il préfente aux Dames, & dans lequel il les exhorte à fe mirer, les affurant qu'elles y trouveront tous les charmes de la vraye Beauté, qui feule peut les rendre agréables aux yeux des hommes, ainfi qu'aux yeux de Dieu.

Cette recension relance l'intérêt pour la question féminine. *Le Patriote* donne l'extrait d'une dissertation, intitulée : *Recherches fur l'Amitié, confidérée dans les deux Sexes* (II, 23-24) et poursuit par la thématique du mariage et des motivations matérielles qui y mènent le plus souvent (II, 25-26).

Les textes littéraires imprimés directement sont assez rares et viennent le plus souvent en complément d'un exposé précédent, voire pour boucler le numéro plus que par désir de montrer un beau texte, c'est du moins ce qui semble. *Le singe et la coquette*, une fable, par exemple est simplement empruntée à *La Bigarure* (II, 17) et illustre les réflexions sur les deux sexes.

En revanche, les *Stances sur la Mort inopinée de S. A. S. le Prince d'Orange & de Naffau, Guillaume IV. Capitaine & Amiral Général de la République des Provinces-Unies* ne manquent pas de tenue (II, 35/ *La Bigarure*, 1751)¹⁰⁴.

La naissance du duc de Bourgogne est annoncée ainsi que la tentative de le tuer fomentée par une femme de charge et, sur plusieurs pages, paraît une irrévérencieuse *Lettre de félicitation*, empruntée à *La Bigarure* (1751) adressée à Sa Majesté par tout le *Corps des Déserteurs François, au fujet de la naissance de Mon feigneur le Duc de Bourgogne* :

SIRE, Excufez la liberté, Que prend notre témérité ; Mais j'avons lû dans les Gazettes, Qui difent tout ce que vous faites, Que Monfeigneur, de fa façon, Vous a fait présent d'un garçon ; Ce qui ne vous fait pas de peine, Non plus qu'à notre bonne Reine. Sarpedié ! le gentil Enfant, S'il reffemble à fon Père-grand [...]

¹⁰³ *The fine gentleman*, de John Littleton Costeker sera traduit en 1752 par l'avocat P. Marin. En II, 38, *Le Patriote* donnera des extraits empruntés au *Mercure* et à *La Bigarure* (1751) de ce livre sous le titre de *Penfées extraites d'un Livre nouveau qui vient de paroître*.

¹⁰⁴ Encore que ces vers anonymes soient fortement inspirés par une tirade de *Didon*, de Le Franc de Pompignan !

Notons encore des *Penfées extraites d'un Livre nouveau qui vient de paroître fous le Titre, Penfées détachées*¹⁰⁵ :

La Conversation d'un homme qui dit rarement de bonnes chofes, & fouvent des chofes communes & indifférentes, eft une espèce de Lotterie où il y a beaucoup de Billets blancs, & peu de Lots. (II, 38)

Ainsi qu'un article sur une nouvelle méthode d'apprentissage de la géographie (II, 6).

¹⁰⁵ Ce sont peut-être les *Pensées* de Baillet de Saint Julien parues peu avant dans le *Mercure*.

4. *The Rambler, Ou Le Rodeur*, 1752.

Une nouvelle fois, il doit abandonner le titre du *Patriote* (problèmes avec la censure, désaffection du public ?) et lance *The Rambler, Ou Le Rodeur* de Samuel Johnson, 1752. Le sous-titre est celui de l'original, *Ou continuation du Spectateur anglais*. Il avait déjà donné dans *Le Patriote* deux numéros du journal anglais, un galop d'essai en quelque sorte.

Si ses trois précédents journaux sont allés progressivement dans le sens d'une ouverture vers un public plus large, moins spécialisé, cette fois-ci, il choisit une certaine rigueur. Le journal de Samuel Johnson – ou ce qu'il en donne – se distingue des journaux précédents par une élévation certaine de la pensée. La morale, la littérature, la société et une religion aimable en font la matière. On évoque moins la politique, ou, dans une perspective différente, moins événementielle. Des auteurs classiques comme Érasme, Descartes, Sénèque, Montaigne, Horace, Zénon s'y retrouvent...

La traduction qu'il en donne est de qualité, ainsi que la mise en page et l'impression ; il respecte l'original en le traduisant au plus près.

Le premier numéro est consacré à une longue réflexion de haute tenue sur la fin de la vie, l'envie et le désir, le chagrin, les passions et ambitions, en s'appuyant sur Solon, Épictète, Hippocrate... Il reprend intégralement – comme ce sera toujours le cas - le numéro 17 de l'original, du 15 mai 1750.

Le second (original du 22 mai 1750) est une sorte de parabole narrante les aventures imaginaires et intellectuelles du philosophe Polyphilus à Londres vivant uniquement le monde des idées mais ne se fixant sur rien, un *Candide* intellectuel, un « génie supérieur, qui aurait pu étendre la sphère de chaque science ou se rendre utile au monde dans toutes sortes d'emplois, s'est égaré dans une variété sans bornes, sans aucun profit pour les autres, ou pour lui-même. » Samuel Johnson avait donné pour titre : *The danger of ranging from one study to another. The importance of the early choice of a profession.*

D'autres numéros traitent des passions et habitudes, de la connaissance de soi, du *carpe diem* (ne pas s'inquiéter de l'avenir au point d'oublier le présent), des vies passées en dehors des désirs, de l'impatience, de la certitude d'une Providence, des recours de la religion, de la mélancolie et de la joie, de la bienséance des dames, de l'architecture, ... Dans le dernier numéro, il ajoute (sans raison évidente si ce n'est d'illustrer la pensée de Johnson) des textes français : une fable du père Benoit, *Le Mérite et la Fortune*, ainsi que des vers destinés au portrait de Fontenelle parus dans le *Mercure* de mai 1749 :

*C'est ici le Portrait d'un Philosophe aimable,
D'un Savant sans orgueil, & d'un Sage agréable ;
C'est Fontenelle enfin, c'est lui chés qui les ans
N'ont pu faire aucun tort au génie, aux talens.
En tous lieux admiré des Savans & des Sages,
On voudroit qu'il vécut autant que fes Ouvrages.*

Ces vers avaient été imprimés dans le *Mercure de France* de 1749.

Dans un avertissement, au numéro 4, il prévient que « ces feuilles, (qui) vont devenir plus curieuses », ce qui semble indiquer un succès moyen de sa nouvelle entreprise puisqu'il ressent le besoin de relancer l'intérêt de son lectorat. Le journal ne dépassera pas les 10 numéros. Les *Morceaux choisis du Rambler, ou du Rodeur ; Ouvrage dans le genre du Spectateur*, Lottin, 1785, utiliseront à l'évidence le travail oublié de James de la Cour.

5. Le *Nouveau Magasin de Londres*, 1752-1753.

Le *Nouveau Magasin de Londres*, qui est un pot-pourri composé de pièces empruntées au *Mercur*, à la *Bigarure*, à la *Logique des vraisemblances* etc., commence en janvier 1752, parallèlement à l'extinction du *Patriote* et à l'apparition du *Rambler*. C'est un journal totalement différent de ce dernier qui s'adresse à une clientèle plus intellectuelle. Dans cette feuille, il imprime des nouvelles diverses et quelques textes originaux en prise sur l'actualité comme à propos des pensées de La Beaumelle qu'il aide un temps dans ses difficultés. On y trouve également une charge contre les philosophes matérialistes quand il évoque l'affaire de l'abbé de Prade.

James de la Cour pense surtout attirer avec cette feuille moins ambitieuse d'autres lecteurs que le *Rambler* rebutterait. Il procède en fait comme à son habitude : un journal exigeant et une feuille plus abordable. Ses journaux doivent lui permettre de vivre ; pour cela son lectorat doit être le plus large possible.

Le premier volume (janvier-juin 1752) est surtout consacré à des articles « faciles » :

Il commence par une nouvelle galante sous forme d'une lettre venue de Paris et dont l'histoire se déroule en Angleterre. (I, 1. Texte tiré de *La Bigarure*, IV, 1751)

Suit une longue lettre sur *la cause des songes et l'opinion de ceux qui croient que ce sont des présages*. (I, 1-2 / *Mercur*, 1738)

Puis, une « Histoire très curieuse ». (I, 2/ *Bigarure*, 1751)

Et l' « Histoire d'un fils dénaturé » (I, 2,3/ *Bibliothèque choisie et amusante*, Tome 4, 1749)

À partir du numéro 4, ce premier aspect, littéraire, change. Les numéros 4, 5 et 6 font le récit des événements de l'année passée. Le rédacteur utilise toutes les sources dont il dispose pour composer une synthèse optimiste. L'année 1751 et le début de 1752, avec la Triple alliance et surtout les efforts de l'Angleterre, verraient les débuts de la paix : il se sert de journaux anglais, français, allemands sans doute et des lettres prétendues de Paris, de Londres, d'Italie, de Hollande. Cette revue de presse qui se veut objective amène le rédacteur à publier des passages étonnants dans ses journaux quand on connaît ses convictions. Ainsi, son regard reste certes critique sur la France, mais :

Au milieu de tant de fléaux, d'alarmes, de calamités, de malheurs, d'infortunes & d'orages, la France seule heureuse & tranquille, telle qu'un rocher inébranlable, jouit du calme de l'abondance & de la paix sous la douce influence du Ciel qui la protège. Il ne manquoit à son bonheur qu'un Prince, dont la naissance vint assurer son Trône. Les vœux du Souverain & des Sujets, intéressoient depuis long-tems le Ciel. Une Reine pieuse, une auguste Princesse le lui demandoient avec effusion de cœur, le Ciel comble leurs vœux, un Prince naît¹⁰⁶; & son berceau

¹⁰⁶ Le 13 septembre 1751 naît à Versailles Louis-Joseph-Xavier François de France, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XV, troisième enfant mais premier fils du dauphin Louis et de son épouse Marie-Josèphe de Saxe.

ombragé de mirthe & d'olivier est entouré des arts & des talens rassemblez & accourus pour lui rendre hommage, comme à un Nourrisson destiné à en devenir le Protecteur & le Père. Déjà tout se livre à la joye, les Peuples oublient les malheurs des tems ; un Prince est né à la France, c'est un Père pour chaque Famille.

Ce regard nouveau traduit bien sûr la joie de penser que la période noire des années 1740-1748 a pris fin une fois pour toutes.

La suite du volume équilibre nouvelles politiques et textes littéraires. Ainsi, il propose dans les numéros suivants des nouvelles tirées de papiers anglais et un conte *Le mariage à la mode* (I, 7-8) provenant des *Conseils à une amie*, de Madame de Puisieux.

Une longue histoire extraite de *La Bigarure* (1751) se déroule ensuite sur deux numéros (I, 8-9).

Si son appréciation de la France évolue positivement, le regard que porte De la Cour sur l'Europe à partir principalement des journaux anglais reste tout en faveur du roi d'Angleterre :

Le repos de l'Italie est-il enfin raffermi, fur des fondemens durables ? Telle est l'opinion du vulgaire ; mais tel n'est pas le sentiment de certains Politiques plus clairvoyans que le vulgaire même de Politiques ; ils se fondent fur la nécessité des circonstances, qui a dicté le Traité de neutralité & de garantie réciproque, entre toutes les Puissances d'Italie. Le Roi de la Grande-Bretagne, dont les soins vigilans & éclairés s'étendent fur tout le Corps politique de l'Europe en général, & fur chaque partie prise séparément n'a été le premier moteur de ce Traité que pour fon intérêt particulier. Ce Prince, dont le système est d'avoir le plus d'influence qu'il lui est possible sur tous les Cabinets de l'Europe, considérant l'état actuel de la Grande-Bretagne depuis la mort du Prince de Galles & voyant qu'il n'y a que la paix qui puisse en maintenir la tranquillité, & faire échouer les intrigues & les menées sourdes de ses ennemis, le Roi Brit. entraîné par ces considérations a voulu s'assurer du moins la neutralité de cette partie de l'Europe [...]

Il souligne toutefois que cette volonté profite en premier lieu au royaume uni.

À la frontière des nouvelles politiques et littéraires, les mésaventures de l'abbé de Prades défrayent la chronique européenne. Le huguenot qu'il est, est proche de ceux qu'on appelle, surtout en Allemagne, les « philosophes chrétiens » et il a soin de choisir une lettre assez peu favorable à cet abbé tirée de *La Bigarure* (1752) et qui commence ainsi :

Vous êtes trop instruit de ce qui se passe dans le monde, pour ignorer, Monsieur, que, depuis quelques années, il s'est formé, à Paris, comme en Angleterre, & en Prusse, une espèce de Secte de soi-disants Philosophes, qui semblent avoir pris à tâche de frapper la Religion par fes fondemens, & de la réduire au simple Déisme. Plufieurs petits Ouvrages, dont il échappe toujours ici quelqu'un à la vigilance du Gouvernement, nous ont fait connoître une partie de Système de ces Messieurs, qui, ne pouvant pas

toujours nous en instruire par leurs Ecrits, y suppléent d'ailleurs par les discours qu'ils tiennent, sur ce sujet, à tous ceux qui veulent les entendre. De là cet esprit d'irrégion qui, depuis un tems, a fait de si grands progrès parmi une certaine espèce de gens, lesquels en ont pris droit de se décorer eux-mêmes des fastueux titres de Beaux-Esprits, d'Esprits-forts, & de Philosophes. L'impunité, avec laquelle on leur a laissé débiter leur Système pernicieux, n'ayant fait que les rendre plus hardis, croirez-vous, Monsieur, qu'ils ont porté l'audace jusqu'à oser produire leurs Monstreuses Opinions en Sorbonne, & les faire paraître, comme si elle ne contenoient rien de contraire à la Religion, ni à la Doctrine de l'Eglise ? C'est néanmoins ce qu'a fait il y a quelques semaines, au nom de toute cette Secte, un certain Abbé, nommé De Prade, Prêtre du Diocèse de Montauban. Cet écervelé (car c'est la moindre épithète qu'on puisse lui donner) avoit déjà tenté cette entreprise lorsqu'il soutint dans ce célèbre Collège, sa Thèse de Bachelier ; mais son Censeur lui fit rayer toutes propositions qu'il trouva deffectueuses. Pour mieux réussir dans celle de sa Licence, cet Abbé, soutenu par plusieurs autres de ses collègues, imbus des mêmes principes que lui, a d'abord composé sa Thèse d'un Latin très recherché, mais en même tems d'un style très obscur ; de manière qu'à la première lecture on ne s'aperçoit pas du poison qui étoit contenu dans cette Thèse. D'ailleurs les propositions en étoient très longues, & tellement embarrassées, que c'étoit, pour bien des gens, une véritable Enigme. Ces deux pièges n'avoient été employés par l'Abbé, que pour échapper à la Censure des Examineurs ordinaires ; mais ils n'avoient servi de rien, parce que sa Thèse avoit passé sans être examinée ; & voici comment. L'Abbé De Prade, au lieu de la porter, selon la coutume, aux Censeurs, pour l'examiner, la porta au Syndic qui, sans regarder si elle étoit soutenable, se contenta de demander, si ces Messieurs l'avoient vue. Celui-ci le lui ayant assuré, la Thèse fut signée par le Syndic, imprimée, & soutenue. Ceux qui avoient été choisis, pour argumenter, se gardèrent bien d'entreprendre de faire éclaircir les endroits captieux. Ceux que le hazard y avoit conduits aperçurent le venin ; mais craignant le dangereux écueil d'attaquer les articles de la Foi, ils se contentèrent d'attaquer superficiellement les matières, & se plainquirent vivement de la singularité & de la hardiesse de cette Thèse. Toute l'Assemblée en fut émue ; & le résultat, que la Thèse, ayant été examinée, elle fut condamnée, quelques jours après. Dès ce moment, l'Abbé De Prade, & ses confrères, s'évadèrent ; & ces deux incidents ayant piqué la curiosité du Public, cette Thèse est, depuis, devenue si rare, qu'on pourroit à peine, pour cinquante écus, en trouver une.

La conclusion de l'article est la suivante :

On ajoute que cette Thèse n'étoit que le prélude d'un autre Ouvrage que l'on prétendait faire passer dans peu, à la faveur de l'approbation de la dite Thèse. Cette première tête ayant été abattue, il faut espérer qu'on n'en verra point renaître d'autres, du moins si-tôt... (I, 10)

À côté donc des nouvelles politiques qui reviennent régulièrement (I, 11, 12, 16, 17, 19, 20, 21 (consacré à une lettre sur l'Italie)...), 22, 23, 24, 25, on trouve des textes littéraires ou des extraits de publications en

vogue : la scandaleuse histoire du père Bonaventure (I, 11/ *La Bigarure*, 1752), une nouvelle sur des malfaiteurs (I, 12 / *La Bigarure*, 1752), *l'important à la mode*, une épigramme sur les petits-maîtres (I, 12/*Mercur*, 1737), *L'aventure d'un maître d'hôtel à Londres* (I, 17/ *La Maquerelle De Londres, Son Caractère Et Sa Mauvaise Vie*, 1750¹⁰⁷), une lettre (de Paris) sur des quiproquos et sur la différence des mentalités françaises et allemandes (I, 18), *une lettre sur une merveille de la nature* (I, 25/ *Bigarure*, 1752), une fable : *Le papillon et la chandelle*, du Chevalier de Boufflers (I, 25).

Le lecteur découvre également quelques textes plus philosophiques : de longs extraits de *La logique des vraisemblances* du pasteur Formey (I, 15) , des *Réflexions sur l'Ingratitude* (I, 16), une traduction d'un passage de *L'économie de la vie humaine*, de Robert Dodsley, 1751 (I, 18, 20 et II, 10), *l'Inventaire de vérités principales* (I, 23/*Mémoires de littérature*, 1716).

De la Cour imprime désormais des faits divers d'actualité qui défrayent la chronique européenne comme une substitution d'enfant (I, 10 / *Bigarure*, 1752), voleurs et escrocs dans les villes (I, 12 / *Bigarure*, 1752), deux anecdotes sur les conséquences dramatiques qu'entraîne la dureté des parents (I, 13 / *Bigarure*, 1752), l'argent et les crimes qu'il fait commettre (I, 14 / *Bigarure*, 1752), les foires et les montreurs de monstres (I, 14), les Anglais au Portugal (I, 15), le mariage du prince de Galles avec la princesse Caroline (I, 19)...

En revanche, un seul texte scientifique, sur les aimants artificiels (I, 25/ *Bigarure*, 1752), dans le second tome, ils seront deux : *l'Examen d'un poisson au microscope* (II, 26) et des *Remarques* du P. Kircher sur le monde souterrain (II, 26/27).

Enfin, l'apothicaire qu'il est aussi, s'amuse à donner à ses lecteurs une recette gaie extraite, il est vrai, des *Mémoires de littérature* (vol. 1, 1715) de Albert-Henri de Sallengre :

Plaisante recette pour devenir vrai Courtisan, la voici mot pour mot. Recipe trois livres d'Impudence, (mais de la plus fine, qui croit en un rocher, qu'on appelle Front d'airain) deux livres d'Hypocrisie, une livre de Dissimulation trois livres de la Science de flatter, deux livres de bonne Mine. Le tout cuit au jus de bonne Grace par l'espace d'un jour & d'une nuit, afin que les drogues se puissent bien incorporer ensemble. Après il faut passer cette décoction par une étamine de large Conscience : puis quand elle est refroidie, y mettre six cuillerées d'eau de Patience, & trois de l'eau de bonne Espérance. Voilà un breuvage souverain pour devenir Courtisan en toute perfection de courtoisisme.

Le second tome (juillet-décembre 1752) diffère du premier en ce sens que jusqu'au numéro 7, il ne donne presque que des nouvelles politiques.

¹⁰⁷ Il est possible que ce livre sorte de l'atelier De la Cour. Il est publié en 1750 à Francfort et apparemment traduit de l'anglais (voir Annexe 6).

Nous noterons seulement un encart qui tranche avec ses habitudes, mais qui indique ses relations et ses obligations de déférence (II, 2) :

NB. La Santé de S. A. Electorale de Mayence est entièrement rétablie, & ayant, par m'égarde, inféré dans le nouveau Magazin de Londres No. 24. page 185. un article de Vienne du 6. Mai dernier, qui se trouve dans le courrier d'Avignon No 41. où l'on voit bien que l'Auteur de cette Gazette est peu instruit de ce qui se passe à Mayence, puisque dans tout le grande Chapitre il n'y a perfonne qui ne soit rempli de zèle sincère pour le service de leurs Majeftés Impériales, & animé des mêmes sentimens patriotiques dont S. A. Electorale donne un si glorieux Exemple, nous avons crû qu'il étoit de notre devoir de faire cette remarque pour désabuser le public.

Ainsi qu'un long prospectus sur un des produits qu'il vend, prospectus qu'il reproduit deux numéros plus loin en langue allemande :

Effence de Vénus & ses propriétés. 1. Elle chasse les fièvres malignes, continues, & de quelque espèce qu'elles soient, la Jaunisse, les pâles couleurs, la gravelle, les douleurs de reins, & les indigestions. 2. Elle est excellente pour guérir les douleurs de la tête, celles des dents, si on l'applique dessus avec du coton. Elle dissipe les Syncopes, les palpitations du cœur, les obstructions de la rate, les coliques les plus violentes, si on en prend 10. gouttes dans un demi verre de bon vin, de quart d'heure en quart d'heure. 3. On s'en sert avec un grand succès dans les frictions mercurielles, contre les maux vénériens, la Paralyse, les Rhumatismes, la Goutte Sciatique, & les Catharres sur la Poitrine, la Suppression des mois, perte de sang trop abondant des femmes & filles. 4. Elle est aussi souveraine pour faciliter l'accouchement d'une femme en travail, si on la donne tous les quart d'heure 8. ou 10. gouttes dans un demi verre de bon vin rouge ; Elle fait aussi fortir l'arrière faix, si la malade en prend 2. ou 3. fois par jour 8. gouttes dans du bouillon, on en use de même pour faire fortir l'Enfant mort. 5. Pour la poitrine remplie d'humeurs froides & pituite, on en prend 4. fois par jour dans un verre de prise pectorale. 6. Pour le Cours de ventre, la diarrhée, la dysenterie, les flux épatiques, on en prend 10. gouttes dans du bouillon, ou bon vin chaud 4. fois par jour, jusqu'à parfaite guérison. 7. Pour les obstructions de foie, de la rate, les Catharres, les fluxions de nerfs, de jointures d'où procèdent les gouttes sciatiques, ou en prend comme dessus, ou dans quelque autre véhicule convenable. 8. Pour l'apoplexie on en prend d'abord 10. gouttes dans une cuillerée de bon vin, & continuer jusqu'à ce qu'elle soit finie, ce qui arrive bientôt. On en prend de la même manière, contre les venins, poisons, fruits empoisonnés, champignons & fémblables, aussi bien que pour les membres refroidis, ou refachés. Elle détruit les vers, & leur femence, quand on en donne 7. à 8. gouttes aux adultes 3. fois par jour dans un verre d'eau de pourpier. 9. Enfin cette Effence purifie entièrement la masse du sang. Elle fait aller à la selle, conserve le corps en parfaite santé, en consomment toutes les mauvaises humeurs, elle conforte la nature, excite l'appétit, & un bon sommeil. Le prix est d'un florin la Bouteille. Chez James de la Cour dans la Fahrgasse près le Lion d'or à Francfort sur le Meyn. (II, 5, puis en allemand, II, 9)

À partir du numéro 7, on retrouve une alternance plus régulière de textes littéraires et de nouvelles politiques ou sociales tirées de journaux anglais ou continentaux et de lettres de correspondants.

La très longue lettre d'une religieuse à son père, thème alors très en faveur (II, 7/*Bigarure*, 1752¹⁰⁸) occupe les numéros 7-8-9-10.

Quelques nouvelles « extraordinaires » ajoutent le sel que réclament probablement les lecteurs comme cette lettre de Paris narrant la situation d'une femme ayant vu ses os se fondre (II, 27/ *Bigarure*, 1752)

Une anecdote plaisante sur le quiétisme due à Voltaire (II, 11 / Voltaire, *Du Quiétisme*), des vers de celui-ci au cardinal Quirini (II, 13/ *Épilogueur* – vers placés par ce journal à la suite de sa présentation des *Pensées* de La Beaumelle) égayaient le journal. Le compte rendu de la *Géographie Sacrée, à l'usage des jeunes gens*, par Jean François Fabre, A la Haye, chez P. Goffe fait une bonne part du numéro 4. L'extrait d'une *Lettre d'une Dame de Paris à une de ses amies* présente un nouveau roman de Charlotte Lennox :

Une nouveauté, qui vient de paroître, & qui nous doit être d'autant plus précieuse, Madame, qu'on assure que c'est l'ouvrage d'une personne de notre Sexe, est une espèce de Don Quichotte, femelle, sous le titre d'Avantures d'Arabelle. Ce livre, qui contient des descriptions assez plaisantes, est, dit-on, l'ouvrage d'une Dame Angloise, qui a voulu garantir son Sexe des Visions Romanesques de la galanterie, en les tournant en ridicule, à la manière de l'incomparable Michel de Cervantès. L'Héroïne de ce Roman Critique, pour mieux ressembler à Don Quichotte, a, comme lui, son Écuyère, ou sa Suivante ; & l'auteur a voulu que la Livrée de son Arabelle fût, en femme, une espèce de Sancho Pança¹⁰⁹.

Une fable, le cheval et les deux ânes¹¹⁰, comme souvent vient « arrondir » le numéro 23.

La philosophie est aussi présente avec les *Pensées* de La Beaumelle qui sont évoquées à partir l'article de *l'Épilogueur moderne* du 4 septembre 1752 avec deux semaines de décalage (II, 12, 16 septembre 1752).

Il vient de paroître une petite Brochure, joliment imprimée petit in 12. de 212. pag., intitulée MES PENSEES à Berlin 1752., qui contient 240. Pensées, dans l'utile lecture desquelles on trouve que l'Auteur s'est fervi de toute sa liberté de penser, en restant dans de sages bornes, qui n'auroient point arrêté dans plusieurs endroits la fougue des Penseurs de notre tems, qui s'imaginent qu'on peut penser, tout dire, tout écrire, & qui ne pensent pas aux suites, non de leur liberté, mais de leur licence, capable d'être funeste au repos de la Société. On s'imaginera facilement qu'un Recueil de Pensées détachées, fut le premier objet qui se présente, n'est guères susceptible d'Extrait ou d'Analyse, & qu'on ne peut en donner une idée qu'en rapportant quelques-unes [...]

¹⁰⁸ Diderot écrit *La religieuse* en 1760.

¹⁰⁹ Arabella (Charlotte Lennox) *Entertaining History of the Female Don Quixote*, 1752.

¹¹⁰ Il existe un manuscrit de la bibliothèque de Reims dû à un abbé B... comprenant ce titre.

Les problèmes causés par les Constitutionnaires s'opposant aux Jansénistes rappellent aux journalistes les heures sombres de l'intolérance et De la Cour reproduit le *Discours au Roy, sur la Persécution, faite à ses fidèles, 1685* avec cette introduction (copie de l'*Épilogueur*, no 20, 28 août 1752) :

Voici un Discours en Vers qui a été présenté à Louis XIV. dans des circonstances femblables à celles où se trouvent aujourd'hui les Proteftans de Guienne, de Languedoc, de Dauphine & de Provence, qui s'exposent à être pendus pour trouver la liberté de fervir Dieu fuivant fa loi, comme on permet en Angleterre & en Hollande aux Sujets Catholiques de le fervir fuivant les lumières de leurs Conscience, ou les ordres du Chef de leur Eglise. (II, 14)

Article qui se conclut ainsi :

Ce Discours peut fervir de réfutation à la Lettre de l'incendiaire d'Agen¹¹¹ qui voudroit voir la meilleure partie de la France inondée des larmes & du fang des Chrêtiens, peut-être dans l'espérance que, comme du tems de Croifades, les biens Ecclésiastiques feront augmentés de ceux des Proteftans, roués, pendus ou banis fur les Galères, il n'a pas affez de 25. mille Livres de rentes pour affouvir fes paffions. Nous ne nous étendrons pas davantage fur ce sujet, après avoir dit tout ce que dicte la Raison, l'Equité & la Religion Chrétienne Ennemies de l'intolérance & de la perfécution fi contraire à la Charité.

Le troisième volume (janvier-avril) se poursuit sur le même modèle. Il s'ouvre sur un rappel du règlement des abonnements, rappel habituel dans tous ses journaux : les lecteurs ne sont ni ponctuels ni toujours honnêtes.

Nous noterons seulement une nouvelle fois des *Pensées* de La Beaumelle (III, 2), les *Pensées* de la reine Christine (III, 3/Johann Archenholz, *Mémoires Concernant Christine de Suède, 1751*), la *Relation de divers voyages curieux*, de Thévenot (III, 4)

Le numéro 6 est consacré entièrement aux affaires d'Allemagne et les numéros 15 et 16 reproduisent presque exclusivement les *Lettres au Public* par main de Maître (Frédéric II), 1753.

La récapitulation des événements de 1752 (n° 7) dresse à nouveau un tableau positif de la France profitant de la paix et une présentation très émue des malheurs de son roi :

La fituation de la France présente un coup d'œil bien différent ; heureufe fous ton Monarque Bien-Amé, qui n'a d'autre follicitude que de faire jouir fes peuples des douceurs de la Paix qu'il leur a procuré, elle voit la sérénité, les jeux, les plaisirs à fa Cour, l'affluence des Etrangers dans les Villes, l'abondance dans fes Provinces, & les richesses du Commerce dégorger dans fes Ports. Sa Capitale, Ecole du goût, de la

¹¹¹ Allusion à la lettre de protestation écrite par l'évêque d'Agen, Chabanon, au contrôleur général des Finances.

politesse, de la magnificence & des talens n'est point un Royaume c'est un monde ; la Nation à qui toutes les Nations viennent comme rendre hommage de leurs richesses, porte la gloire du nom François & de son Roi en plus à un point où elle puisse atteindre. Une République de Barbares, peuple Corfaire, vils Habitans d'une Côte d'Afrique, ose insulte son Pavillon, Louis va lancer sa foudre sur eux. L'insolence ne fert à rien si la force ne la soutient. Au premier bruit qu'une Efcadre va foudroyer Tripoli, son Bey tremble, Tripoli tombe aux genoux du Monarque François, & Louis dont la clémence imite celle de Dieu qu'il représente sur la terre, pardonne à ces Barbares, & ne se venge qu'en bienfaits. L'Envoyé de Tripoli, comblé de présents, retourne annoncer à ses Concitoyens, que le Roi des François est un Vainqueur qui mérite autant l'admiration, l'amour & le respect de tous les peuples, que le surnom de Bien-Aimé de ses Sujets. L'Afrique a plié le genouil devant lui, il ne lui manquoit que de disposer des Couronnes de l'Asie, comme il a plus d'une fois disposé de celles de l'Europe. Dupleix, mortel heureux, sage, prudent & politique, règne à Pondichéry sous le nom de Louis. Son habileté à profiter des peuples Indiens & des petits Rois de la Côte de Coromandel, l'en ont rendu l'arbitre : sa médiation & son suffrage soutenus de quelques Troupes, à la valeur desquelles rien n'a pu résister, l'ont rendu vainqueur : & le Prince qu'il a couronné par préférence, devenu son Esclave par reconnaissance, lui a fait don de quelques Villes des plus importantes au Commerce François, & il en a été établi & reconnu Gouverneur-Général. Une opulence sans bornes est le fruit de sa politique & de ses victoires. Le Palais qu'il habite a coûté huit millions à bâtir, & plus de vingt à orner. Jamais prospérité plus complète pour un Particulier ! Mais ce qui est encore plus important & plus précieux que des monceaux d'or & de diamans, c'est l'amitié constante des Indiens & des Nababs leurs Souverains qu'il a su captiver pour les François qu'ils favorisent préférentiellement à toute Nation. Louis reconnoît leur zèle par sa protection & ses présents, mais le Vaifseau qui les porte est dévoré par les flammes au sein des eaux. Les tempêtes & les orages l'avoient respecté ; mais un Élément à qui rien ne résiste, aussi jaloux que les Anglois de la gloire & de la supériorité que les François ont dans les Indes-Orientales, le feu consume les présents au-dessus de toute magnificence & de tout goût : la perte n'est pas irréparable, ce n'est qu'un délai de plus ; un nouveau Vaifseau va porter de nouveaux présents ; mais ce qu'on déplorera à jamais, c'est la perte de quelques Chefs expérimentés, & de quelques Troupes d'élite que la France envoyoit aux Indes pour y soutenir sa gloire & ses succès. La plus brillante prospérité est toujours mêlée de quelque amertume, & il n'est point de beau jour sans nuage. Louis étoit heureux au milieu de ses Enfants qu'il éclaircit de la sérénité de ses regards, & qui par leur amour & leur confiance se rendoient doublement dignes de lui devoir le jour. Père tendre il aimoit, & il étoit aimé. Que manquoit-il à son bonheur ? Une éclipse qui lui en fit connoître le prix. Parmi ses enfans les plus chéris, une Princesse accomplie que le droit d'aînesse joint à une prudence prématurée & à une vertu austère, incapable de feindre & de flatter, rendoit respectable à ceux même à qui tout respect est dû, Henriette, digne dépositaire de la confiance & des épanchemens de cœur & de son Père & de son Roi : Henriette est frappée. Le feu de la fièvre se glisse dans ses veines, son sang s'allume, sa rapidité l'entraîne aux portes

du tombeau. Tous les fecours font fuperflus, elle touche à fon dernier infant, la figure du monde paffe devant elle, comme un fonge, elle en connoît le néant ; & ranimant fa piété, elle détourne fes regards des vanités de la Cour, & ne lève fes yeux mourans que vers l'éternité ; elle expire à la fleur de fes ans, Louis a tout perdu, la Cour eft confternée, le deuil eft général, mais la mémoire d'un Princeffe fi vertueufe vit dans tous les cœurs. C'étoit peu d'un feul coup, le Ciel qui de tems en tems fait fentir aux Rois qu'ils font hommes, met la tendrefle & la conftance de Louis à une nouvelle épreuve. La plus belle fleur des Lys, la tête la plus chère, le Fils le plus chéri, l'Epoux le plus aimé, en un mot la plus douce efpérance des François, Louis Dauphin eft frappé d'un trait contagieux, fon fang fermenté, il bouillonne dans fes veines, le venin s'exhale & fe marque fur fon front par des tâches livides & rouges, il parcourt fon corps, il cherche à fe faire une iffuë par des tumeurs purulentes, l'éclat de la face augufle du Dauphin eft effacé, la douceur de fes yeux s'éteint, ils font couverts, la fièvre diftille fon venin jufqu'au cœur ; le danger augmente & les allarmes deviennent générales Au fort de fa douleur Louis ranime fa foi, & s'humilie sous la main de Dieu : Hélas, (dit ce Monarque en pleurs) quelle cruelle fituation, j'ai ressenti en Père la mort de ma Fille, je fens en Roi le danger de mon Fils. De fon côté noyée dans la douleur la Reine embraffe les Autels qu'Elle arofe de fes larmes & de fes fanglots, près d'Elle les Princeffes fes Filles lèvent les bras au Ciel, & font les vœux les plus ardents ; tandis que la tendre Epoufe du Prince mourant, bravant le danger & la mort, se dévoue à fon Epoux, elle oublie fa délicatesse & confond son rang parmi ceux qui fervent fon Epoux, elle ne s'en diftingue que par la conftance & fon zèle : fourde aux instances qu'on lui fait fur ce qu'elle doit à la propre confervation on ne peut l'arracher du chevet du lit de fon Epoux ; On trouvera toujours des Dauphines, (dit cette généreufe : Princesse) mais il n'est qu'un Dauphin. Dès lors elle ne connoit que le danger de fon Epoux, elle n'écoute que fon amour ; & fon héroïfme, qui jufques-là n'avoit éclaté que dans fes fentimens, fe manifefte dans fes actions : la Femme forte eft trouvée, qu'on ne la cherche plus ailleurs. Cependant, tout un peuple confterné court dans les Temples, les larmes coulent, l'encens fume, les prières font ferventes, le Ciel est fléchi. L'Ange Tutélaire de la France couvre le Prince de fes aîles, le bras exterminateur prêt à frapper le coup mortel eft fufpendu, la foi & la douleur du Souverain & de fes Sujets, le défarment, le Dauphin eft sauvé, fes yeux fe rouvrent, fa parole revient, il voit fon Epoufe, il la nomme : au fon de cette voix chérie, cette généreufe Princeffe fe précipite dans fes bras, le dégoût ne peut l'en retirer, les larmes de joye fuccèdent aux fanglots de douleur, tous ceux qui font préfens en font attendris, le Monarque fent redoubler fon amour pour elle ; toute la France l'admire, l'amour eft plus fort que la mort. La renommée dont les aîles font cent fois plus agiles, lorfqu'elle porte des nouvelles finiftres, & qui employe fes cent voix pour les publier, la renommée en deuil avoit passé les Alpes, elle avoit annoncé dans une Cour d'Italie la mort de la fille de Louis. Son augufte Sœur en avoit pâli : Parme en avoit été confternée. L'Infant Duc essaye en vain de fécher les larmes de fon Epoufe : Henriette n'est plus, rien ne peut la confoler. Sa douleur eft extrême, il n'est pour elle d'autre remède que de venir puiser du foulagement dans les bras des auguftes Auteurs de la vie. Elle fe difpofoit à partir lorfque la renommée vient lui apprendre que le Dauphin

*touche aux portes du tombeau, tremblante elle accourt, elle paffe les Alpes & la mer : fes allarmes la fuivent, mais le Ciel les calme, en abordant au rivage François ; elle apprend par la joye de fes Habitans, que les jours de fon frère ne font plus en danger. Elle fe hâte, elle arrive à la Cour de Louis ; & le plaifir de l'y retrouver la confole de la perte d'une fœur. [...]*¹¹²

6. *Les Amusemens historiques*, 1753-1756¹¹³.

Ce nouveau journal, sans doute le plus intéressant par sa diversité de tous ses journaux, dont les livraisons de la première moitié de l'année manquent (le recueil existant commence p. 185 (?), sans introduction ni préface) reprend, dans le premier numéro conservé, avec quelques modifications minimales et des fautes d'orthographe, un article paru dans *L'Épilogueur* du 17 septembre 1753, un texte de Cicéron sur l'amitié. Il est suivi de *Stances épiciuriennes, Envoies par un Ecclésiastique à un de ses Amis*, également tirées de *L'Épilogueur* (du 18 juin 1753) et se termine par un « Air » emprunté à Marivaux.

Le n° 2 s'ouvre sur un article qui se trouve aussi dans *l'Épilogueur* du 24 septembre 1753, des *Réflexions et Maximes*, puis suit la fameuse lettre de l'abbé Fréron sur la franc-maçonnerie (parue dans la *Nouvelle Bigarure* de septembre 1753 - déjà dans la traduction des Constitutions par de la Tierce, 2^e édition 1745¹¹⁴). Le 3^e numéro est consacré à l'échange de lettres entre Maupertuis et Voltaire déjà imprimé dans les *Maupertuisiana* (Hambourg, 1753), enfin une "Lettre de M. de Brancas" (astronomie/longitudes) parue dans *Le Mercure de France* d'avril 1753 qui se continue dans un numéro ultérieur. Un deuxième numéro 3 débute par un article de la *Nouvelle Bigarure* (1753) sur le cabinet de physique et de mécanique de Charles Rabiqueau (rue St Jacques, Paris) et le compte rendu d'une brochure consacrée au *Dialogue entre le dix-septième et le dix-huitième siècle* publié par Joseph de la Porte en 1751 (*Observations sur la littérature moderne*, vol 4., 1751/ Reproduit par la *Nouvelle Bigarure*, 1753). Cet article se poursuit dans le numéro suivant et est accompagné d'une lettre de l'auteur de la brochure incriminée à l'abbé de la Porte. Suivent une épigramme de Rousseau sur le *Temple du Goût* de Voltaire (que le rédacteur voudrait aussi appliquer au *Temple de la Gloire*, et enfin, un conte de Moncrif, *Les ayeux ou le mérite personnel* (*La Nouvelle Bigarure*, 1753)... En bref rien de bien nouveau et ce qui suit est également emprunté à la *Nouvelle Bigarure* de 1753 : *Examen critique de Tom Jones* (I, 5-6), *Un médicament contre l'épilepsie*, article qui se poursuit sans interruption – comme dans *La Bigarure* - par des pensées

¹¹² En cette année 1752, les numéros 8 et 9 et 11-14 manquent.

¹¹³ Il fait revivre le titre du journal de Jean du Castre d'Auvigny.

¹¹⁴ A l'occasion de l'élévation par les francs-maçons d'un monument à la gloire de la Princesse royale de Suède, *L'Épilogueur* publie plusieurs pièces poétiques sur les Frères (dont le fameux « Portrait », publié partout depuis les *Chansons notées* de Naudot (1737), pièces que reprennent les *Amusemens* dans le no 3 de 1754. Voir encore en 1756 (no 8), De la Cour consacre un compte rendu à l'opuscule *Noblesse des Francs-Maçons* qui vient de paraître à Francfort : « Je penche fort à croire que ce n'est qu'un roman politique, dont je serais très-curieux d'apprendre la clef. »

sur la gravure et Jean Christophe Leblond (I, 6). Des *Réflexions sur la persécution* (I, 7, 1753) n'ont pu être localisées quant à leur origine, mais elles pourraient être de la plume du rédacteur car on y retrouve certaines de ses idées¹¹⁵. Il faut attendre le numéro 7 pour trouver une *Lettre de Vienne* et renouer avec les nouvelles politiques, mais il ne s'agit surtout que du projet de la nouvelle école militaire de la capitale autrichienne¹¹⁶.

Le plus notable en cette année 1753, ce sont les trois *Lettres d'un Anglais sur les spectacles de Paris* (I, 9 et 10 / *Observations sur la littérature moderne* de Joseph de la Porte, 1752, repris par le *Mercur*) et surtout cette série d'articles et de réflexions sur la fatuité française, le plus souvent à partir de *L'Épilogueur*, qui commence au numéro 8 avec une lettre envoyée à ce dernier journal. Cet ensemble traduit l'intérêt que porte James de la Cour, Anglais d'origine huguenote, transplanté en Allemagne pour ses origines et complète le regard critique qu'il porte dans tous ses journaux sur la culture française, les petits maîtres et la vanité des Français :

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il y ait d'homme fur la Terre qui soit plus charmé, plus entêté de sa nation que le François. Il n'y a qu'en France, selon lui, qu'on trouve le bon Goût, les belles Manières, le véritable Sçavoir, la Délicatesse, la Politesse, c'est l'Ecole de la belle Education, c'est la patrie, des Sciences & des beaux-arts, enfin il n'y a point dans l'Europe de Nation plus puissante, plus heureuse & plus parfaite ; c'est elle feule qui doit donner à toutes les autres, le Goût, le Ton, la Loi, comme autrefois, c'étoit l'apanage de la Grèce, [...]. La proposition me paroît un peu trop générale, & je crois qu'on pouroit la limiter aux François de Paris, de la Cour & des Environs. C'est comme si l'on disoit tous les François sont des petits-Maitres. L'expérience, de tous les jours prouve le contraire, & que la fatuité de ces Messieurs est renfermée, dans le cercle étroit de ceux qui fréquentent la Cour & ce qu'ils apellent le beau monde, car si l'on rencontre quelque petit-Maitre en Province, ceux de la Cour même les renieroient, & les trouveroient tels que ceux qui nous reviennent quelquefois de Paris, des petits Maîtres manqués. [...]

Cette lettre très ironique sur le « caractère » et le « génie » français (qui ne pouvait avoir qu'un véritable écho dans les pays allemands¹¹⁷) est illustrée de larges extraits des comédies *Le provincial à Paris* et *Les étrennes* de M. de Boissy¹¹⁸, ainsi que des vers de Pesselier :

¹¹⁵ À moins qu'elle n'ait été inspirée par une « Lettre à Rigoley de Juvigny » sur l'éducation (*Mercur*, 1746)

¹¹⁶ Cette lettre n'a pu être localisée ailleurs. Peut-être est-ce une traduction de l'anglais. Dans ce registre, on peut ajouter plus tard l'*Anecdote politique et secrète sur la mort d'Anne*, Reine de la Grande-Bretagne (III, 16, 1756/ *Journal Encyclopédique*, 1756).

¹¹⁷ Voir F. Labbé, *Écrivains francophones dans l'Allemagne des Lumières*, Paris, 2023.

¹¹⁸ Succédant à l'abbé Raynal, il obtint le privilège du *Mercur de France* en 1754. Dans l'Avant-Propos (*Mercur*, janvier 1755), il explique ce qu'il souhaite faire. Le journal sera divisé en six rubriques : « Pièces fugitives en vers et en prose », « Nouvelles littéraires », « Sciences et Belles-lettres », « Beaux-arts », « Spectacles », « Nouvelles étrangères et celles de France » (p. IX-XII). Il fit appel aux contributions de ses confrères comme Marmontel, pour les contes (*Mémoires*, t. II, p. 63-64) ou Thierot pour publier une lettre de Voltaire (D 7213).

La nature est grossière & l'art est petit-maitre ; Loin du bon-sens, l'esprit parle à tort à travers. Sous l'habit d'un Pédant j'ai peine à reconnoître Le bon-sens métamorphosé. Il se guide, il est empesé. La vertu n'est qu'une bigote. Le plaisir est un libertin, La jeunesse extravagante & la raison radotte. La retenue est une force. L'enjoûment un vrai calotin. L'hymen chasse l'Amour & l'Amour le balotte. L'audace à l'œil vif & malin Dans Paris se promène en robe de Satin, Et peut-être qu'un beau matin On verra le beau Sexe arborer la Calote. Ainfi tout est bouleversé Ainsi du monde renversé Se tourne la tête falotte.

Un long *Dialogue entre Mémoire et Goût*, (*Mercur*, novembre 1752 : texte de l'avocat Lacôte, de Vannes selon cette revue¹¹⁹) complète cette charge avec au moins une remarque personnelle de James de la Cour (ou d'un collaborateur) qui laisse entendre des sentiments partagés sur Voltaire, qu'il aide cependant justement alors, pendant ses difficultés de Francfort :

Ceux qui sont au fait de l'Encyclopédie Française, n'ignorent pas que cette Nation, qui s'arroge un droit exclusif à tout ce qu'on peut nommer Bel-Esprit, prétend en conséquence régler ce que c'est que le bon Goût, vis-à-vis la Science ; & il y a peu de personnes en droit d'aspirer au rang de Bel-Esprit qui n'ait parcouru toutes les Chapelles, & tous les coins & recoins du fameux Temple du Goût du suprême Législateur du Parnasse François, & qui n'ait lû avec attention les impartiales décisions de son code intitulé, Connoissance des Beautés & des Défauts dans la Poësie & l'Eloquence dans la Langue Française¹²⁰. Mais comme jusqu'à présent on ne connoit pas d'Etat où l'Esprit de Liberté règne plus généralement que dans la République des Lettres, il s'y est trouvé d'autres beaux Esprits qui ont appelé du sentiment & des décisions de cette Nation & de celle de ce suprême Législateur, touchant le Goût, voici un Dialogue sur ce sujet qui a paru depuis peu, c'est aux Lecteurs à décider qui des deux interlocuteurs a la raison de son côté.

Le compte rendu (I, 21-22/ copie des articles de *L'Épilogueur* d'août 1753¹²¹) de *L'Isle de France ou la Nouvelle Colonie de Vénus*, de l'abbé Marchadier (1753), illustre parfaitement ces propos en y ajoutant une critique des femmes et de Versailles (« L'isle » incriminée est une métaphore de Versailles) :

Nous venons de recevoir de Paris, quoiqu' imprimé en Hollande, dit le titre, la plus charmante, la plus amusante, la plus ingénieuse Frivolité qui soit sorti de la Presse Française, depuis qu'elle ne roule que pour ces Bagatelles. Ce n'est point dans la vûë de déprimer cette spirituelle production que je la qualifie de Frivolité & de Bagatelle, c'est l'Auteur

Il put ainsi améliorer le *Mercur* qui, l'affirme Sabatier de Castres « n'a jamais mieux valu que lorsqu'il était entre ses mains » (*Trois Siècles*, t. I, p. 323).

¹¹⁹ Plus certainement Jean-Baptiste Lacoste de Dijon.

¹²⁰ Londres (Paris), 1750. Sur cette thématique, voir aussi le numéro 12.

¹²¹ Ainsi que des trois lettres qui suivent sur l'intolérance du clergé de France, particulièrement en ce qui concerne les spectacles.

même qui me l'apprend dans sa Préface, où il dit je vous envoie un badinage de quelques heures, que m'a dicté le loisir, vous savez qu'il est le Père de toutes les Brochures dont Paris est inondé. Je me doute bien que votre Philosophie ne me pardonnera pas d'en avoir augmenté le nombre ; mais il faut bien être de son Siècle que voulez-vous, c'est la mode & je suis François... Quelle idée bizarre que celle de cet ouvrage ! direz-vous, j'avoue qu'elle est singulière ; tant mieux, je voudrais qu'elle fût plus folle, faite pour amuser, elle en plairoit davantage..... Les François semblent-ils nés pour la vérité ? Non, mais pour le plaisir ; ils sont profonds dans l'art de le faire naître, & d'en jouir ; en faut-il davantage ? Et voilà, si je ne me trompe, la véritable raison de ce qu'il paroît en France si peu de livres sérieux & profonds, tandis que la Presse peut à peine suffire aux Brochures légères & frivoles, dont elle est accablée..... Si malgré mes raisons, vous me condamnez, j'en appelle au Tribunal des Femmes, elles me justifient par leur exemple. Autrefois aimables ignorantes, leur unique occupation étoit de plaire : fières & satisfaites des graces de leur corps, elles cultivoient peu leur esprit ; aujourd'hui elles composent d'un ffile agréable ce qu'à peine elles auroient lû, il y a quelques années ; leur Toilette devient souvent leur Cabinet d'étude

*Couronné de Pompons & parfumé d'Essences
 Le Dieu des Vers voltige en ces réduits charmans,
 Et parmi les Miroirs, le Fard & les Rubans,
 D'un air plein de grace & d'aisance,
 Folâtre avec le Dieu qui préside aux Romans,
 L'Amour rit en voiant auprès d'une Coëffure
 La Trompette de Milton,
 Sur un Patron de garniture ;
 Le Flageolèt d'Anacréon,
 Et le Brodequin de Thalie,
 De Melpomène le Mouchoir,
 Avec le Luth de Polymnie,
 Auprès d'un Evantail ou bien fur un miroir,
 Le Sexe né pour plaire aux Hommes
 Joint au Mirthe amoureux le Laurier de Délos,
 Venus est Apollon dans le siècle où nous sommes
 Nos Hélènes sont des Saphos.*

Vous connoissez l'humeur de nos François ; une brochure, un badinage, un rien, qui les amuse ; voilà ce qui leur faut, & non un livre dans les formes qui les intéresse, Tout ce qui les occupe est bien près de les ennuyer, ils ne font point capables d'un si grand effort.

Sur cet échantillon on peut se former une idée du génie, des Talens ; & du ffile de l'Auteur de cette ingénieuse Frivolité, qui est un Poëme de quatre Chants, en Prose, contenu en 122. pag. in 8°. intitulé L'Isle de France ou la nouvelle Colonie de Venus, dont le but est de peindre la Frivolité des mœurs & de la galanterie des Dames & des Seigneurs, qui passent leur vie dans le Cercle de Paris & Versailles, qu'il nomme l'Ifle de France où Venus a fondé son aimable Empire.

Cette problématique du « caractère des nations », très discutée en Allemagne et en Europe¹²² tant le modèle français exaspère certains, sera reprise plus tard, en 1756 : James de la Cour publie une *Réponse à Hume* par l'abbé Regley (III, 10, 1756 – sur son *Essai sur le Caractère des nations/ Mercure*, juillet, 1756). Cette lettre conclut une longue discussion par un jugement tranché : « A proprement parler, il n'y a point de caractère national ».

À côté de ces textes sur le caractère français, notons encore deux longues lettres tirées de l'*Épilogueur* (1753).

La première sur les superstitions et les erreurs en matière de religion, qui pousseraient au déisme (I, 16, 1753) est illustrée par une lettre de Paris du 25 décembre 1753 (*L'Épilogueur* du 14 janvier 1754) contre la rouerie des gens d'Église :

Les Ecclésiastiques, gens fins & futés, & qui savent mieux que qui que ce soit par où on gagne & séduit les Peuples, se sont toujours, en tous tems & en tous lieux, servis de ce moyen, comme l'ont bien prouvé certains Savans, qui n'ont point dédaigné de faire des Dissertations sur ce sujet ; témoins seulement les deux suivans ERNESTI CYPRIANI Differtatio de Propagatione Hærefium per Cantilenas, & Differtatio de modopropaganti Religionem per Carmina, dont vous pouvez voir de curieux Extraits dans les Acta Eruditorum Lipfienfia M. DCC. XX. pag. 488. & dans la Bibliothèque Raisonnée, Tom. XI. pag. 285-297. (a). Vous y verrez que les Grecs, les Romains, les Allemans, les Flamans, les Suisses, les François, les Anglois, les Hollandois & c. ont tous employé ce moïen avec succès, & puisqu'ils y ont si bien réüssi, il est bon & expédient qu'on se serve des propres armes des Ecclésiastiques pour combattre & détruire, s'il se peut, leurs violences & leurs artifices, non seulement contre le simple Peuple, mais même contre nos plus graves, nos plus sages, & nos plus respectables Magistrats, qu'ils ne cessent de persécuter de la manière du monde la plus violente.

Cette lettre est suivie d'un long poème qualifié de « grivois » sur la *Constitution Unigenitus*, « *La France au désespoir* » (I, 19) qui dénonce les manœuvres des théologiens :

« [...] Bref, cette Constitution
Nous mène droit à l'Inquisition. »

La seconde lettre est du chevalier de Mainvillers¹²³. Elle est consacrée à la mort et à La Beaumelle qui vient alors de décéder (I, 17, 1753/ lettre du 10 décembre 1753 envoyée à *L'Épilogueur* (n° 18). Ces réflexions sont

¹²² Voir F. Labbé, *Berlin, le Paris de l'Allemagne*, Paris, 2011 et Jean-Charles Laveaux, *Un aventurier littéraire*, Honoré Champion, Paris, 2018. Voir Éléazar de Mauvillon (1712-1779) *Lettres françoises et germaniques. Ou Réflexions militaires, littéraires, et critiques sur les François et les Allemans : Ouvrage également utile aux officiers et aux beaux esprits de l'une et de l'autre nation*, Londres, (Dresde), 1740 (*Écrivains francophones dans l'Allemagne des Lumières*, op. cit.)

¹²³ Sur ces personnages, Mainvillers, Bar et La Beaumelle, voir : F. Labbé, *Écrivains francophones dans l'Allemagne des Lumières*, Éditions Complicités, Paris, 2023. James de la Cour n'a pu manquer de les rencontrer lors de leurs passages à Francfort.

complétées dans le numéro suivant par un extrait des *Illustres Françaises*, les vers du Conseiller Dupuis¹²⁴.

Le rédacteur parle du « chevalier de Mainvillers si connu dans toute l'Europe », et il est probable que les deux hommes se sont rencontrés à Francfort lorsque le chevalier y séjourna.

Ces réflexions sont complétées dans le numéro suivant par un extrait des *Illustres Françaises*, les célèbres vers du Conseiller Dupuis¹²⁵.

Son *Homme-Dieu* (publié à Hambourg, signale le rédacteur) est ensuite introduit par De la Cour en personne :

Ceux qui ont lu les autres ouvrages de l'Auteur, ont de la peine à y reconnaître le génie léger et badin du poète cosmopolite. Le sujet est grave et il le traite avec la dignité qui convient. On y retrouve partout la facilité de la verve de l'Auteur à qui les Vers ne coûtent pas plus que la prose, et l'on y trouve d'un bout à l'autre des sentimens d'une piété solide que l'on n'attendrait pas d'un Cosmopolite aussi gai et enjoué que le Chevalier parait dans ses autres Ouvrages. (II, 23, 1753).

Les auteurs principaux en ces premières années de parution sont le cardinal de Bernis (*l'Idée de superstition*, I, 16), Fielding (*Tom Jones*, I, 5-6), Boissy (le futur directeur du *Mercure*, que James de la Cour porte en haute estime), Jean-Baptiste Rousseau (I, 15 : une lettre « Au Vengeur de la Mémoire du grand Rousseau », et La Calomnie, Aux Manes de l'illustre Rousseau/ *L'Épilogueur*, 1753), Jean-Jacques Rousseau (*Second Discours*¹²⁶), Thiphaigne de la Roche (I, 23, extrait d'*Amilec*), Marivaux (« le Racine du théâtre comique » I, 17/ *Observations sur le théâtre* et *Le quart d'heure d'une jolie femme*, de Chevrier), La Beaumelle (le rédacteur conseille la lecture des *Pensées* (n° 23), l'abbé Trublet, (*Essais sur divers sujets de morale*, II, 18, / *Lettres sur quelques écrits de ce tems*) (en 1755 avec sa comparaison d'Homère et de Virgile, IV, 11).

Voltaire est évidemment omniprésent, directement par des articles consacrés à sa personne ou à ses œuvres comme ses *Vers sur la mort de Montesquieu* et incidemment, à l'occasion d'un rappel, d'une comparaison, d'une citation.

De la Cour s'amuse même à publier, une lettre de Paris du 29 décembre 1753 faisant courir le bruit de la mort de Voltaire (I, 20, 1753), mais il la fait suivre immédiatement d'une autre lettre dévoilant le mensonge de cette nouvelle :

Enfin, Monsieur, le grand Voltaire vient de païer le tribut à la nature à Befort, Ville du Sandgan ; toutes les Nouvelles le disent, & il faut bien que

¹²⁴ Suivent dans un beau désordre un texte sur la discipline militaire et les coups de canne (I, 18/ *Épilogueur*, 1753), des vers galants, *L'Amour vengé* : reproduction de *L'Épilogueur* du 14 janvier 1754 (I, 19)...

¹²⁵ Suivent dans un beau désordre un texte sur la discipline militaire et les coups de canne (I, 18/ *Épilogueur*, 1753), des vers galants, *L'Amour vengé* : reproduction de *L'Épilogueur* du 14 janvier 1754 (I, 19)...

¹²⁶ Voir aussi la lettre de Bonnet au sujet du Discours de M. J. J. ROUSSEAU de Genève, sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les Hommes (IV, 17-18, 1755 / *Mercure*, 1755)

cela soit vrai ; car Vous nous avez fait part de son Testament, & voici des Epitaphes qui l'attestent, car on n'en fait point pour ceux qui sont en vie.

*Ci-gît ce grand faiseur de Vers,
Si fort rongé pendant sa vie Par l'Avarice & par l'Envie,
Qu'il n'est rien resté pour les Vers.*

AUTRE.

*Voltaire est mort ; c'est grand dommage,
Sa gloire au degré le plus haut
Auroit éclaté davantage,
S'il étoit mort trente ans plutôt. [...]*¹²⁷

Le Grand Voltaire n'est pas mort, & même on peut douter qu'il ait été à Befort. Il y a plusieurs personnes qui font persuadées qu'il fait courir ces bruits de mort, pour entendre ce qu'on dira de lui, quand il fera réellement passé la Barque de Carron. Il étoit encore à Colmar le 21 Décembre se portant bien & faisant imprimer, à la hâte, un Abrégé chronologique de l'Histoire de l'Empire, fagotée selon sa coutume, pour gagner la rémunération ou les honoraires d'une Epître Dédicatoire, & faire oublier son Abrégé de l'Histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles Quint, sauf à donner une nouvelle Edition de cette Histoire chronologique de L'Empire, à Bafle ou à Strasbourg, quelques semaines après la Publication de la première revûë & corrigée, fur les avis de ses amis, comme il avoit coûtume de revoir & corriger ses Tragédies, sur les cris & les avis du Parterre (a) , après les premières Représentations. Nous venons de recevoir une nouvelle Pièce de sa façon, dédiée à lui-même, & qui est plus violente que toutes les Satires du célèbre Boileau, dont il fait un portrait si hideux dans sa Connoissance des Bautés & des Défauts dans l'Eloquence & la Poëfie Française.

Cette « pièce » fait l'objet du numéro 20 de la même année, qui est copie conforme de *L'Épilogueur* du 14 janvier 1754, consacré à Voltaire : on y retrouve en effet la fameuse *Épître à Voltaire*, commentée, que ce dernier s'adressa après sa rupture avec Frédéric II.

Jean-Jacques Rousseau est également présent en cette année 1753 par un texte sur les métaux nocifs (plomb, cuivre), suivi d'une lettre de lui de juillet 1753 à l'abbé Raynal, (I, 20/ *Mercur*, 1753) dans laquelle le philosophe considère comme de son devoir de prévenir des méfaits de l'industrie dont il a connaissance :

[...] Je voudrois que les avertissemens publics des philosophes & des gens de lettres réveillassent les peuples sur ses dangers de toute espèce auxquels leur imprudence les expose, & rappellassent plus souvent à tous les souverains, que le soin de la conservation des hommes n'est pas seulement leur premier devoir, mais aussi leur plus grand intérêt. [...]

La Beaumelle, qui a osé défier Voltaire, défraye la presse internationale et surtout protestante. *L'Épilogueur* parle souvent de lui et

¹²⁷ Il est possible que cette « lettre » soit propre au rédacteur. Les recherches effectuées n'ont pas donné de texte copié.

De la Cour reproduit d'autant plus ces articles qu'il l'a rencontré (et peut-être aidé) à Francfort mais leurs relations se sont vite refroidies. Dans le numéro 25 (III, 1756) il donnera un rapide compte rendu tiré du *Journal Encyclopédique* (1756), des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Madame de Maintenon, & à celle du Siècle passé*, en 9 Tomes, & les *Lettres de Madame de Maintenon* en 6 Tomes, par Mr. la Beaumelle. A la Haye & à Leyde chez Pierre Goffe Junior, Elie Luzac Fils 1756 :

Il n'est guères possible de rendre compte de cet ouvrage, fans s'écarter des ménagemens qu'on doit à des noms respectables, & de ce qu'exige la Religion ; elle s'y trouve compromise d'une manière trop cruelle. Les Rangs, les Noms, l'Etat, les Dignités, les Mœurs, la vérité même, tout a été sacrifié à l'esprit : on ne sçauroit disconvenir qu'il n'y en ait beaucoup dans ces Mémoires ; mais aussi combien n'y trouve-t-on pas de fautes de toute espèce ? L'Auteur, dans sa Lettre qu'il nous avoit prié d'inférer dans notre Journal, avoit bien raison de dire d'un ton Prophétique : il est triste sans doute de cultiver les Lettres ; elles feront peut-être l'amertume de ma vie ; je ne les cultiverai pas moins ; pour une raison que j'ai de les haïr, j'en ai trente de les aimer. Alors il n'avoit qu'une raison ; aujourd'hui il peut en compter deux ; il vient d'être mis à la Bastille pour la seconde fois. Il avoit eu la précaution de faire imprimer son Livre en Hollande ; il a voulu aller jouir de sa gloire à Paris, qui est le véritable Théâtre de la réputation ; il y a été arrêté depuis peu. On auroit tort de croire que cette punition ait été sollicitée par des personnes en place, qui sont vivement attaquées dans cet Ouvrage : elles sont trop au-dessus des coups qu'on prétend que l'Auteur a voulu leur porter. C'est un systême d'irréligion qui a révolté généralement. & qui a engagé le Ministère à servir contre Mr. la Beaumelle.

James de la Cour ajoute enfin des extraits d'ouvrages nouveaux. Peu ou pas de choix totalement personnels, là aussi, il se contente de reprendre ce qui l'intéresse dans les journaux dont il se sert habituellement.

Les lecteurs découvrent ainsi les toutes nouvelles *Lettres d'Osman* de Philippe-Auguste de Sainte-Foy d'Arcq (1753), *Le quart d'heure d'une jolie femme*, de François Chevrier (1753), un *Choix d'histoires tirées de Bandel italien etc.*, par Aimé Ambroise Joseph Feutry (Londres 1753) (I, 16), des *Caractères* de Madeleine de Pusieux, l'*Examen du testament politique du cardinal Albéroni* de Voltaire (I, 15), la *Dispute entre Maupertuis et Koenig* (I, 14), des *Réflexions sur la raison* (I, 13) de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, une discussion sur la musique française avec *Le petit prophète de Boehmischbroda*, 1753, de F.-M. Grimm (I, 9)...

Les nouvelles de l'étranger sont rares.

L'Allemagne est très absente : des *Réflexions* présentées comme traduites par Mlle DSTT, une lettre d'une demoiselle allemande sur l'esprit et la beauté (I, 10), une lettre à d'Archenholz, c'est à peu près tout. Rien non plus sur les événements touchant la ville (rien sur la présence de Voltaire et sur ses difficultés par exemple ; le journaliste ne peut sans doute se permettre d'en parler).

Une Lettre de Cadix du 12 mai est consacrée au commerce maritime et à l'évolution du concept de « puissance maritime » (IV, 10 / *Mercurie Historique et Politique*, 1753).

James de la Cour est désormais très discret sur les nouvelles anglaises. Il est vrai que si la paix fragile d'Aix-la-Chapelle se maintient, un renversement des alliances apparaît comme probable avec une union possible entre la France et l'Autriche d'une part, l'Angleterre et la Prusse de l'autre. En outre, aux Indes, Anglais et Français s'affrontent sporadiquement et la situation est menaçante en Amérique.

En bref, la quasi-totalité des extraits présentés sont empruntés à des ouvrages récemment parus ou à des journaux comme *Le Mercure français* ou *L'Épilogueur*, ce dernier « fournissant » la majorité des emprunts.

Les textes originaux sont rares : une lettre adressée au rédacteur peut-être : *Si la Macédoine donna un Alexandre, d'autres régions en ont fourni de nos jours, & s'ils n'ont pas poussé aussi loin que lui leurs conquêtes, c'est par...* (I, 11) de même qu'une lettre de Cadix (I, 10) ou cette *Lettre de Paris* (I, 1754) concernant le *Projet d'une Bulle de pacification pour apaiser les troubles qui agitent la France*, qui n'est pas sans rappeler le projet des Frères de l'Union en 1742. Une *Morale chrétienne*, immédiatement complétée par des *Réflexions d'usage* correspond assez avec la pensée religieuse du rédacteur marqué à la foi par le puritanisme anglais, la philosophie maçonnique, et un certain déisme : « Attention sur soi-même, réflexion sur sa conscience, se fonder pour connoître par quelle voie le vice s'insinüe dans nos cœurs, examiner les différens objets qui nous environnent [...] (III, 8, 1756).

Les années suivantes, le rédacteur reste assez fidèle à ce modèle qui évite désormais les débats politiques pour se concentrer sur les débats d'idées et mêle textes à portée philosophique, morale, scientifique et textes littéraires (poésies légères, « airs », vaudevilles, contes...) ¹²⁸.

Dès le premier numéro de 1755, il annonce ainsi :

Foin de la Politique ! cette Science, dont l'Objet est de gouverner tranquillement les Etats été tellement embrouillée par ceux qui s'en sont érigés en professeurs, qu'un des principaux d'entr'eux qui nous en a laiffé un Traité, lui a donné le titre de Folie. Effectivement ceux qui écrivent fur cette Science, doivent être des coûteaux à deux tranchans, considérés comme une arme détestée & détestable. Cela étant, faisons trêve avec elle, ce sera le moïen de ne nous brouiller ni avec Amis ni avec Ennemis, car tels sont réellement Mrs. les Politiques que chacun d'eux se croit infaillible dans cette Science, comme le P... dans les Dogmes de la Religion, & ne veut souffrir aucune décision étrangère.

¹²⁸ Français et Anglais s'opposent en Amérique et aux Indes (1754-56). Le 16 janvier 1757 la Prusse et le Royaume Uni s'allient (janvier) ; en réponse, le 1er mai, renversement des alliances, la France alors alliée à la Prusse se tourne vers l'Autriche (Traité de Versailles). La guerre de Sept ans commence en été. Devant une telle situation, écrire sur la politique européenne devient évidemment difficile dans la ville impériale.

Plus loin, il exprime même sa rancœur, le terme « machiavélisme » n'étant pas choisi par hasard :

[...] je fais trêve avec la Politique ; puisque celle qu'on peut nommer faine n'est pas du Goût général & qu'on aimeroit mieux des Maximes, des Principes tirés du Machiavélisme, que nous avons en horreur avec tous les honnêtes gens, difons avec tous les Ministres qui font à présent à la tête des Affaires, dans les Empires, dans les Royaumes, dans les Républiques de l'Europe ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne font pas toujours, blâmables, quand ils ont recours à une espèce d'équivoque que le Vulgaire traite de Menfonge, & que les beaux Esprits jugent digne d'Eloge [...].

Et il illustre ces propos avec *L'Éloge du mensonge* tiré du *Mercur* de juillet 1755.

Encore moins de traductions anglaises désormais : un extrait de *The Old maid*, un passage de *l'Essay sur l'homme* de Pope dans une traduction (n° 4, vol. 3), une *Réflexion* de ce même auteur sur la fortune (III, 12, 1756) et un texte pédagogique : *A une dame occupée de l'éducation de ses enfants* (n° 3/4, vol. 3¹²⁹), un compte rendu des *Eléments de philosophie morale* du professeur Sordyce, traduits par M. de Joncourt, La Haye, 1756 (III, 5), *The charge of Cyrus the great* (III, 17-18, 1756). Le compte rendu de la *Vie de François Bacon, Chancelier d'Angleterre* (II, 6, 1754) est tiré de la *Nouvelles Bigarure* (1754)

Peu d'allusion à l'actualité de Francfort voire des pays allemands, seuls, deux *Avertissements* annoncent la venue du Prince Jablonowski « le 12 de ce mois » (avril ? IV, 14, 1755) et le 17 juin 1756 (III, 2), comme il l'avait présenté dans le *Patriote* (I, 15).

En ce qui concerne les nouvelles provenant d'autres pays étrangers, on trouve *Le Discours du comte de Brabé à son fils exécuté en 1755 à Stockholm* proposée aux lecteurs en 1756 (III, 18-19 / *Journal Encyclopédique*). Une *Lettre de Livourne* (III, 27) se rapporte à l'Ordre de Malte et à ses victoires sur les corsaires. Une autre lettre de Salamanque (III, 29) est consacrée à la condition des hommes en place. Un courrier de Madrid complète ce regard espagnol : la cour espagnole et les spectacles.

Quasiment toujours rien sur la littérature allemande, sinon des extraits des *Épîtres* de Georg Ludwig von Bar (qui n'a écrit qu'en français - III, 23 et 26).

Le tremblement de terre de Lisbonne est en revanche illustré par l'œuvre de Voltaire (II, 20, 1756) et l'ode de Barthe (III, 14, 1756), par une lettre également, la *Lettre du Philofophe à la Marquife* (IV, 18, 1756). Cet article impossible à localiser dans un autre recueil ou journal pourrait être de la main de James de la Cour car on y retrouve plusieurs de ses préoccupations morales, philosophiques, scientifiques et religieuses. Il commence ainsi :

¹²⁹ À mettre en parallèle avec *Sur le choix des Sociétés A une jeune personne...* (III, 15 et 16, 1756, *Mercur*, par Mme du S.)

Madame le triste état où nous apprenons que le Portugal se trouve réduit par le tremblement de terre qui s'y est fait sentir depuis peu, fournit une ample matière aux profondes spéculations des Physiciens. Les Moralistes y peuvent encore trouver de quoi magnifier les décrets de la Providence & s'humilier avec respect devant la Majesté suprême de l'Etre créateur. Les Déistes mêmes entêtés du hazard & du vain pouvoir qu'ils lui prêtent de gayeté de cœur, loin de trembler à l'aspect du péril, loin de reconnoître la main d'un Dieu qui les épargne encore & pouvoit les engloûtir, vont à n'en douter pas, en appuyer leur affreux principe. Une foule d'écrits de tout genre va paroître à l'Occasion de ce Phénomène. [...]

Il est probable que James de la Cour ait eu des contacts personnels avec Louis de Boissy et l'autorisation d'utiliser davantage le *Mercuré français* que sous la direction de l'abbé Raynal. Des numéros entiers en sont désormais tirés, souvent avec un décalage temporel minimal.

On y retrouve des passages d'œuvres de l'abbé Nollet (*Leçons de Physique expérimentale* (IV, 12-14, 1755 / *Mercuré*, 1755), Coyer (III, 14, 1756/ *Mercuré*, 1756), Vandermonde (son précis de l'*Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine* (III, 14 et 15, 1756), La Beaumelle (*Mémoires pour servir...*, I, 26, 1755), des vers de Boileau (1, I, 1756/ *Lettre au Mercuré septembre* 1751), J. B. Rousseau (*De Grands qu'on implore aujourd'hui ; Ne fondons pas sur eux une espérance folle...*, I, 2, 1755), Desmahis (*Réponse à Mr. De Margency*, I, 19, 1756 / *Mercuré*, 1755), Boissy (*Lettre sur les donneurs d'idées, adressée à M. de Boissy*, I, 19 / *Mercuré*, 1756), Gresset (une poésie, III, 5, 1756), Siméon Valette, Lavergne (III, 14, 1756), Molière (orthographié Mollière, *Sganarelle*, III, 4, 1756), La Faye, Baculard d'Arnaud (*Le choix raisonnable*, III, 7), Barthe, Mlle Loiseau, Gaillard, Poincnet le jeune¹³⁰, l'abbé de Varennes, Marivaux (*Réflexions de M. de Marivaux*, I, 20, 1756/ *Mercuré*, 1755), Toussaint, Henriette de Coligny comtesse de La Suze, Morelly¹³¹.

Voltaire est omniprésent, le plus souvent présenté positivement, mais les remarques ambiguës ne manquent pas. Nous avons déjà signalé que De la Cour publie une *Lettre de Paris* du 29 décembre 1753 faisant courir le bruit de sa mort (I, 20), suivie d'une autre lettre dévoilant le pot au rose : ce n'est qu'une fausse nouvelle propagée par ses ennemis. Le succès de sa *Sémiramis* est souligné dans un texte sur les spectacles (II, 24). À l'occasion de la mort de Montesquieu (IV, 21), il aurait publié des vers qui sont imprimés tout comme ses *Vers à Vanharen* (IV, 15). Un

¹³⁰ IV, 11, 1755, Ode à la vérité, à laquelle James de la Cour ajoute la note suivante : « L'Auteur dans sa noble colère, prend ici le ton du Palmiste : L'agneau timide est tout à coup transformé en aigle, qui porte & lance la foudre, on peut dire de lui, *Facit indignatio verbum.* »

¹³¹ Avec cette remarque de De la Cour : « *Extrait du Code de la Nature, Livre tout nouveau, imprimé par tout chez le vrai Sage M.DCCCLV. dit le titre ; octavo de 236 pag. dont le titre est Code de la Nature ou le Véritable esprit des Loix de tout tems négligé ou méconnu. Quæque latuere canam. Ovid. Cet excellent livre, que les Théologiens ne peuvent approuver en conscience, est imprimé en France, mais sans approbation des Censeurs. C'est proprement la fameuse Bafiliade du célèbre Pilpay, Philosophe si connu des Savans & qu'ils fuivent si peu, ainsi que le reste des aveugles mortels. Nous avons sous le nom de Pilpay, des Conseils & maximes sur les Divers états de la vie ; octavo de 219 pag. imprimé à Paris avec Privilège* » (I, 5, 1755)

correspondant suisse probablement envoie une lettre à propos de la fameuse lettre à Rousseau commençant par « J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain je vous remercie ». Elle est publiée à la suite de la *Lettre sur le Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité* (IV, 19).

Une missive de Genève annonce avec ironie l'arrivée du futur patriarche de Ferney :

Depuis quelque tems on n'a pas entendu parler du Grand Voltaire ; je veux vous en donner des Nouvelles ; ainfi aprenez qu'il a renoncé à tous les Roïaumes de l'Europe, & qu'il est venu chercher un azile dans notre République, où, felon les apparences, nous verrons quelque jour ériger un monument au second Homère, au second Virgile, au Sénèque, au Sophocle Francois, puisqu'il a fixé son séjour à la portée du canon de notre Ville, dans un joli Bien nommé S. Jean, appartenant ci - devant à Mr. le Conseiller Mallet, dont il a païé 85. mille livres & 300. Louis de 24. Livres de pots de vin. C'est un beau Bâtiment, Vignes, Champs, belles Allées, charmans Jardins : Meubles & Linges, Batteries de Cuisine, Charuës, Bêtes à corne & c. dont ce célèbre Poëte vient de prendre possession. Le Docteur Tronchin, aussi fameux Médecin, que notre nouveau Citoïem est célèbre Poëte, qui a dit à la Hollande un longum Vale, comme le premier à la France, pour se réfugier dans notre République, se fait fort de guérir l'Ethisie du dernier, ainsi nous faisons l'acquisition de deux grands hommes, également célèbres par leurs grands Talens. (I, 4-5, 1755).

Une seconde lettre, sans doute d'un autre correspondant, ajoute des détails supplémentaires sur un sujet dont tout le monde parle, la religion de Voltaire :

Mr. Arouet de Voltaire vient de publier deux Poëmes qui paroissent au jugement des connoisseurs l'emporter sur plusieurs de ses immortels ouvrages ; l'un parle désastre de de Lisbonne, de 132 Vers, l'autre de la Loi Naturelle en quatre parties, dont l'exorde est de 42 vers, la première partie de 88, dont le sujet est que Dieu a donné aux hommes les idées de la justice & la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est la cette Loi Naturelle, sur laquelle la Religion est fondée. C'est ce seul principe qu'il développe, il ne parle que de la Loi Naturelle & non de la Religion ; & de ses augustes mystères. Dans la seconde qui est de 132 vers, il répond aux objections contre les principes d'une Morale universelle. Dans la troisième de 114, il prétend que les hommes aiant pour la plupart défigurés par les opinions qui les divisent, le principe de la Religion Naturelle, qui les unit, doivent se supporter les uns les autres ; dans la quatrième de 108 Vers, il entreprend de prouver que c'est au Gouvernement à calmer les malheureuses disputes de l'Ecole qui troublent la Société. C'est, selon moi, une de les meilleures productions, dans laquelle on le reconnoît Poëte, Philosophe & Chrétien, trois qualités qu'il a eu le bonheur de réunir, dans ce Poëme, en dépit de ses Ennemis. (II, 20, 1755)

Une seule lettre sur Jean-Jacques Rousseau, lettre qui souffle le chaud et le froid : son auteur, Charles Bonnet, reconnaît le génie de Jean-Jacques mais ne partage pas entièrement ses idées :

Au sujet du Discours de M. J. J. ROUSSEAU de Genève, sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les Hommes. Je viens, Monsieur, de lire le Discours de M. Jean Jacques Rousseau de Genève, sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. J'ai admiré le coloris de cet étranger tableau ; mais je n'ai pu en admirer de même le dessein & la représentation, Je fais grand cas du mérite & des talens de M. Rousseau, & je félicite Genève qui est aussi ma patrie, de le compter parmi les hommes célèbres auxquels elle a donné le jour : mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroissent si opposées au vrai, & si peu propres à faire des heureux. On écrira sans doute beaucoup contre ce nouveau Discours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon : & parce qu'on a beaucoup écrit & qu'on écrira beaucoup encore contre M. Rousseau, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop caressé. Pour moi, qui n'ai nulle envie de faire un livre contre M. Rousseau, & qui suis très convaincu que la dispute est de tous les moyens celui qui peut le moins sur ce génie hardi & indépendant, je me borne à lui proposer d'approfondir un raisonnement tout simple, & qui me semble renfermer ce qu'il y a de plus essentiel dans la question. Voici ce raisonnement. [...] (IV, 17 et 18, 1755 / Lettre de Charles Bonnet empruntée au Mercure d'octobre 1755).

Des numéros entiers reproduisent un conte, une nouvelle : *La Fortune et l'Espérance*, Fable allégorique (I, 18, 1756/ *Mercure*, 1755), *La navette d'amour* de Voisenon (I, 1 et 2, 1756 ; toujours du même auteur : *Les grâces de l'ingénuité*, (I, 9-12, 1756), *Il eut tort* (IV, 4, 1755), *La promenade de province et des charmes du caractère*, de Marie Prudence Plisson (I, 2-3-4 ; *Mercure*, 1755), *Une Histoire galante ou les Apparences trompeuses* (II, 6 et 7/ *Le Perroquet*, 1742), *Histoire anglaise par Mlle de L...*, (I, 17, 1756/ *Mercure*, 1755), les *Mémoires d'un homme à bonnes fortunes*, de Jean-François Bastide, IV, 15, 1756, / *Mercure*, 1756, tout comme *Les conditions inutiles*, (III, 16-17, 1756) ou *Les Faveurs* (III, 11/ *Le Mercure* 1756), *Le vol légitime*, (II, 16, 1756/ *Le perroquet*, 1742), un extrait des *A propos de Mme Favart*, (II, 17, 1756), *L'Heureuse Victime, ou le Triomphe du plaisir*, de Louis Desbiefs est rapidement et négativement commenté (III, 13, 1756), *L'Enjouée, nouvelle* (III, 21-23, 1756), *Le plaisir. Rêve*, Londres, 1756 de Charles-Henri d'Estaing, (III, 1, 1756), etc.

Les poésies sont aussi plus nombreuses : dans le style de Métastase par Gazon-Dourxigné, l'auteur de *l'Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différentes nations* (II, 4, 16/ *Mercure*, 1756), celles du chevalier de St Véran, de Mademoiselle Loiseau, Gaillard, Marie-Louise Charlotte de Pelard de Givri, toutes tirées du *Mercure*. Lorsqu'il imprime (après le *Mercure*) la fable *Les deux fourneaux* de F. L. Cappon, le rédacteur indique : « Maître Teinturier, & Bedeau des Saints Innocents à Paris. Ces qualités doivent servir de passeport aux vers que l'on vient de lire » (on s'intéresse alors beaucoup à la poésie écrite par les gens du peuple).

Des fables de Siméon Valette sont empruntées au *Mercur* ; des textes « hédonistes » et galants tirés du *Mercur* de 1756 : *Définition de l'amour*, *Les songes de l'amour*, *idylle grecque* (III, 1756), des *Vers familiers sur le mariage* (III, 8, 1756).

Plus étonnants sont les vers de Jourdan de Pèlerin « Pour le Roi Louis XV. pour la St. Louis 1755 », qui font écho aux hommages rendus après la paix d'Aix-la-Chapelle et à la mort du Dauphin :

« *Grand Roi, de tes sujets la plus chère espérance, Toi, que le ciel par préférence Combla toujours de ses faveurs, Malgré l'éclat du throne, & toute ta naissance, Tu ne veux pour la récompense De tes rares vertus que régner dans nos cœurs. [...]* » (IV, 16 / *Mercur*)

Bien entendu, les textes *sérieux* ne manquent pas. Les « Réflexions sur Thucydide » de Marivaux (I, 20 ; *Mercur*, juin 1755), la « Lettre apologétique d'un gentilhomme italien à M. l'abbé Prévost » (IV, 5, 1755, *Mercur*, 1755), la *Lettre du père Castel à M. Rondet, Mathématicien, sur sa réponse au P. L. J. au sujet du Clavecin des Couleurs* (IV, 7-8, 1755, *Mercur* 1755), l'*Examen de la surdité et de la cécité, par un Sourd* (II, 7-8 et 13-14, 1756/ *Mercur*, 1756), la *Réponse à Hume par l'abbé Regley* (III, 1, 1756), la *Lettre au directeur du journal* par Jean Blondel, auteur des *Loisirs philosophiques* (II, 26, 1756/ *Journal Encyclopédique*, 1756), la *Lettre sur la peine qu'on a d'être Treize à table* (III, 5, 1756 / *Mercur*, 1734), *L'Amour de la Patrie* de Mme Leprince de Beaumont (II, 6, 1756), les *Pensées politiques sur les devoirs d'un roi citoyen* II, 20, 1755, IV, 2 1755 et III, 25, 1756), les *Pensées politiques* (III, 9 et 12), tirées des *Pensée prudentes et réflexions morales* de Juan Eusebio Nieremberg, (1672), les *Pensées et maximes* (III, 2, 1756/ *Mercur*, 1756), les *Pensées diverses* de l'avocat Lemarié (IV, 15, 1755/ *Mercur*, 1755), une *Dissertation sur les fondemens de l'autorité de Dieu et sur la nature des obligations morales* (III, 5/6, *Mercur*, 1756), l'*Abeille littéraire ou les opinions* (III, 19-20, 1756/*Journal Helvétique*, 1756), une longue présentation des *Amusemens philosophiques et littéraires de deux amis* (Lancelot Turpin de Crissé et Jean Castillon (III, 24-25/*Journal Encyclopédique*, 1756), des *Anecdotes de la Vie du Général Blackeney* tirées du *Journal Encyclopédique* (1756) (III, 26), un long article sur les spectacles parisiens (III, 25-26), le compte rendu d'une séance publique de l'Académie royale de Nismes (IV, 10-11, 1755 / *Mercur*)...

Tous ces textes forment un ensemble de qualité que les habitants de Francfort, qui ne recevaient pas les gazettes françaises, ont pu ainsi aisément découvrir.

Il lui arrive, rarement, de donner aussi des extraits d'ouvrages de langue française parus en Allemagne, mais il ne le fait que par sollicitation comme quand il donne un extrait de *Le catholicon de la basse Germanie : satire*, de Blaise Henri de Corte de Waleff (Willem Crac ?) publié à Cologne en 1731 (I, 3, 1755) :

Voici une espèce de Satyre que je fais prié de publier, j'avoue qu'elle pouroit être meilleure. LES FLATEURS, SATIRE. Le père du mensonge & de la flaterie Fut le même Démon, esprit fourbe & malin, Qui fans avoir recours qu'à sa feule industrie, Perdit le Genre humain, [...]

James de la Cour, qui a publié un manuel d'apprentissage de l'anglais destiné aux femmes, se présente souvent comme leur défenseur dans son journal¹³². Il a d'ailleurs tenu à faire paraître (comme tant d'autres, il est vrai) la fameuse lettre maçonnique de Fréron adressée aux dames.

Il semble bien être l'auteur du passage suivant introduisant une réflexion sur « Les Femmes » :

Les Femmes se plaignent de l'avilissement où elles prétendent que les Hommes les ont réduites. Ce sont des tyrans, disent-elles, qui ont fait les loix ; elles nous excluent des plus nobles, & des plus utiles fonctions de la Société, en dépit de la Nature qui nous y avoit apellées. Si on en doute, continuent-elles, qu'on considère celles d'entre nous qui se sont illustrées par le savoir, par le courage, & par la sagesse du gouvernement. C'est l'éducation qui fait tout, qui dirige tout, qui détermine tout. La Nature est une mère commune qui a distribué également ses dons à ses enfans, (I, 3, 1755)

Il s'inquiète encore de leur situation sociale, particulièrement quand elles sont veuves et dénuées de toute aide et rend ainsi compte d'un livre hollandais sur le soutien aux veuves de militaires : *Plan of Projet om middelen te beramen, tot onderhoud van Miliraire Officiers Weduwen Niemand is ongelukkiger en meerder te beklagen onder alle Vrouwen, die haar Mans verliefen* (III, 26, 1756).

Lorsqu'un lecteur lui envoie des critiques souvent sévères à l'égard du « beau-sexe », il a ce cri (et il faut le souligner, car ses interventions sont relativement rares) :

Sans faire le Céladon, on peut dire que quiconque a mis au jour les Réflexions suivantes contre les femmes, n'est pas de ceux qui ne se piquent de rien, & ce Censeur (Boileau) si sévère, rageoit en voyant des traits aussi grossiers. Non, Sexe aimable, vous n'avez rien à craindre, nos sentiments font trop intimes pour ne pas trouver autant de défenseurs qu'il y a d'hommes raisonnables, [...] » (IV, 1, 1755).

La médecine l'intéresse évidemment, lui, le marchand de médicaments et l'auteur d'un livre de soins. Il ne manque ainsi pas de reprendre du *Mercur*, en 1755, le *Mémoire* du docteur Le Cat sur les fièvres malignes (IV, 2, 1755, article dû à Pesault de la Tour) ou la *Lettre de M. Dequen*, Docteur en Médecine, de la Faculté de Montpellier, sur une asphyxie (IV, 6, 1755)

Ajoutons que l'entrepreneur en tous genres qu'il est aussi manifeste une grande discrétion en cette année 1753 : il n'imprime que deux grands placards publicitaires en français et en allemand vantant les avantages de *l'Essence de Vénus* qu'il commercialise, et il ne propose qu'un titre

¹³² Les textes en apparence graveleux ou peu en faveur des femmes dénoncent en réalité une situation sociale empêchant la femme d'être vertueuse, voire de tenir pleinement son rôle d'épouse ou de mère. En outre : « C'est l'éducation qui fait tout ».

nouveau en sa boutique : *Le clavicule de la philosophie hermétique Ou les Mifteres les plus Cachés Des Anciens & Modernes font Miffe au jour en faveur des Enfants de l'Art, & à la Gloire de Dieu...*, de T.F. Geron, 1753, un ouvrage alchimique susceptible d'attirer de nombreux lecteurs¹³³.

¹³³ Eugène Canseliet, pensait qu'il s'agit d'une vulgarisation, augmentée d'un long avertissement, de l'ouvrage allemand *Alchymia denudata* (l'Alchimie dévoilée, 1716, 1728), du mystérieux Naxagoras (Johann Ehrard Neithold), auteur probable d'un *Aureum Vellus* (la Toison d'or, 1731) et une *Experientia secundum Annulos Platonicos et Catenam Auream Homeri* (Expérience selon les anneaux de Platon et la chaîne d'or d'Homère, 1733).

7. Nouveau Cordial, 1755

Son *Nouveau Cordial pour r'animer les esprits abattus ou l'Inquisiteur anglais*, 1755, est un mélange d'esprit, d'idées extraordinaires, d'assauts de bons sentiments, de philosophie, d'histoire et de discussion de problèmes de société comme le suicide ou le duel, une véritable gazette littéraire.

Son introduction indique une conception assez originale du journalisme ou du journal en ce sens qu'il le définit comme une plateforme d'échanges entre lecteurs, après en avoir montré la nécessité malgré qu'il reconnaisse, à la manière de La Bruyère, mais c'est une antiphrase, presque une prétérition, qu'il est décourageant de penser à première vue que tout a déjà été écrit.

Introduction. Dans la diverfité des Amufemens avec lesquels nos gens d'Esprit & de Génie tâchent journellement de divertir & d'amuser le public, il pourroit paroître superflux, finon arrogant, de vouloir encore écrire pour le même fujet, Car quelle est la fçience, & quel eft l'Art qu'on ait pas approfondis ? ou quel eft le fujet, ou Genre d'Etude dont on ait pas traité, & que les plus fçavans Ecrivains n'ayent pas, pour ainfi dite, épuifé ? Prétendrions nous avoir des connoiffances plus étenduës que celles de ces efprits brillans & pénétrans, qui ont éclairé le monde par leurs ouvrages nobles & illuftres ? Pourrions-nous indiquer aucun fentier, qui conduit à inftruire, qui n'ait pas été battu par des hommes dont les talens ne foient supérieurs aux nôtres ? Si la négative de tout ceci eft la vérité, qu'avés vous (difent les faifeurs d'objections) à nous offrir qui mérite les égards, ou l'attention du public ? 1) A ceci nous répondons, que le champ de l'Erudition est très vaste, & que : l'efprit de l'homme, eft d'un principe fi actif, qu'il fait continuellement des incurfions pour apprendre quelque chofe de nouveau. Maintenant, fi nous pouvons indiquer quelques nouveaux objets pour l'entretenir & le divertir, & auxquels il n'eft pas accoutumé, on doit préfumer que celui-ci ne fera pas cenfuré comme un ouvrage for érogatoire.2) Il eft bien vrai, que les Anciens, & leurs Succeffeurs ont tellement épuifé les fources du fçavoir, de l'Erudition, & des recherches fçavantes, qu'ils ont à peine laiffé affés de place pour l'invention des modernes ; & cependant tout ceci eft comme un aliment qui excite leurs talens dans la recherche & l'examen des Sciences, pour acquérir des connoiffances, telles que ces Auteurs des belles Lettres l'ont fait. Que faut - il donc faire. Quoi, il ne faut feulement que bâtir fur leurs fondemens anciens, & les embellir, du mieux que nous pourrons, des plis agréables & des plus charmantes couleurs, & des plus belles fleurs de nôtre imagination, en conformant nos Ecrits au tems préfent, aux circonftances, & aux occafions, leur faifant, prendre un air de nouveauté, pour exciter l'attention du public. Car quoique les Sçavans n'y pourroient, peut-être, rien remarquer de nouveau, cependant elles paroîtront dans un jour différent à un grand nombre de ceux qui n'ont pas beaucoup converfé avec les Livres. Voilà ce qui femble être le fondement fur lequel ces Affemblées de Sçavans modernes font fondées, dans lefquelles on peut raifonner librement fur les fujets qui y font propofés, & où chacun eft en liberté d'en raifonner de fon mieux. Voilà fans doute une Méthode excellente, renfermée dans de juftes bornes, pour la recherche de la vérité,

& fournir à chacun de quoi prouver, confirmer, ou rétracter toutes les opinions dont il auroit pu être su paravan., C'est aussi dans cette vuë, que nous sommes devenus Inquisiteurs, & que nous proposons pour une chétive dépense de répondre à toutes les questions, dont la solution fera jugée nécessaire pour l'instruction, & l'utilité publique & particulière, Et nous sommes fi éloignés de nous attribuer l'honneur de décider de ce point en Controverse, que nous en laifferons avec plaisir le déterminaiſon à nos ingénieux Correspondens, s'ils font candides & raisonnables. Ainſi chacun peut contribuer à l'instruction de ſon prochain, & les talents particuliers pourront devenir utiles à la Société en général. De sorte que notre Cordial fera un composé des plus riches ingrédients ; qui feront agréables au gout, fatutaires dans leurs opérations ; ne corrompent ni l'esprit ni les mœurs, mais ils feront faciles à digérer, à faire revivre les eſprits, & excellents pour le préferver de toutes maladies atrabillaires & cholériques.

Le Cordial cependant ne commence pas par ce genre d'interactivité : il faudra attendre le numéro 5, le temps que les lecteurs se manifestent (à moins que le rédacteur ne se charge en réalité de tout, questions et réponses).

Il débute un peu comme ses journaux précédents par des articles empruntés.

D'abord, un long exposé sur le *Caractère d'un honnête Avocat* (1-2/ texte d'origine anglaise), suivi (2) de *Conseils importants à une amie*, tirés du livre d'Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles marquise de Lambert, 1750.

De la Cour propose ensuite un compte rendu du *Centaure non Fabuleux* d'Edward Young (1755), traduit du *Magazin des Londres* du mois de mars précédant (1754), ainsi qu'un *Essai Philosophique : L'Histoire de l'Esprit humain*, déjà paru dans le *Mercur* de décembre 1754 (3). Une lettre de Genève très critique à l'encontre de Prosper Jolyot de Crébillon alors en train d'écrire à Strasbourg *Le Triumvirat ou la mort de Cicéron* complète ce numéro 3, avec un vaudeville extrait du *Chansonnier français : ou recueil de chansons, ariettes*.

Le numéro 4 s'ouvre sur une déclaration moralisatrice du rédacteur destinée à introduire un texte édifiant :

*Plus de C. plus d'E... plus de V *, que quand, maitres de leurs paffions, ils nous donneront l'occafion, & en même tems la fatiſfaction & le plaifir de chanter le Triomphe qu'ils auront remporté ſur leurs vices ou plutôt ſur ceux de leur Etat ; vices de P... vices d'Auteurs, vices de Poètes, ſujets intariffables auxquels nous renonçons volontairement, & par égard pour nos Lecteurs qui font plus que fatigués de les voir tous les jours rebatus. Faffe le Ciel que plus humbles & plus obéiffans, ils ne donnent plus de juſtes ſujets aux ſouverains Tribunaux de févir contr'eux pour les obliger de ſe ſoumettre aux Volontés de leur Souverain, l'obéiffance à laquelle ils font obligés d'exhorter leurs peuples à ſe ſoumettre.*

Il s'agit d'*Adélaïde ou la femme morte d'amour Histoire fingulière, mais qui n'est pas moins vraie* (*Mercur*, janvier 1755) suivie de l'*Épître à*

une veuve par Chevalier de Laurès (le nom n'est pas donné, tiré également du *Mercur* janvier 1755).

Dans le numéro 5, le rédacteur s'adresse à nouveau à ses lecteurs :

Nous cherchons à passer le tems & le tems nous passe, la vie nous trompe, l'espoir nous amuse, nos desirs nous tourmentent ; nous sommes toujours en but à nous-mêmes ; ce n'est qu'à la fin de la vie qu'on reconnoit qu'elle n'est qu'une fumée, un vent, une ombre, un rien ; semblable au Théâtre qui fait connoître au dernier Acte que toutes les décorations n'étoient que statues & toiles peintes.

Cette proclamation pessimiste philosophico-pathétique reprenant le cliché de la vie simple apparence (*La vie est un rêve*, de Calderon) est illustrée par un extrait de *L'Homme et le siècle. Ou diverses maximes, et sentences*, 1739, par M. P....

Il était ensuite prévu de donner ensuite : *Prophétie d'un Gallois, ou Welfch accomplie d'une manière très-surprenante ; l'Activité du feu, comment l'air le féconde, avec plusieurs prompts méthodes pour éteindre les feux foudains ; Action sensible ; Présence de Dieu ; Valeur anatomisée par le caprice ; Quelques passages extraordinaires dans la vie de Molière...* Ces thèmes indiqués avec de nombreux autres, qui seront, eux, exploités, n'ont sans doute pas trouvé preneur s'ils ont jamais été vraiment proposés aux lecteurs.

Dès le numéro 5, le rédacteur passe donc à la réalisation de son « Inquisiteur britannique », inquisiteur au sens d'*inquisitor*, d'interrogateur. Les contributions paraissent sous forme de questions/réponses, de catéchisme, sur les sujets les plus divers. Voici ces questions ou ces thèmes qui se développent de façon plus ou moins longue sur plus de 5 numéros :

- *Veftales Romaines, leurs terribles châtimens lorsqu'elles violeient leurs vœux de chasteté.* 5-6
- *Si c'est l'orgueil, ou la vertu qui ont engagé Lucrece à se faire mourir ?* (question sur le suicide). 6
- *Si un homme peut tuer celui qui ruine sa réputation* (sur le duel). 6
- *Si une femme dont le mari cherche journellement à faire des Conquêtes, peut légalement rendre le change ?* 7
- *Qui est le premier Legislatéur ?* 7
- *Différence d'une Epouse d'avec une Concubine.* 8
- *Usage du Caffé en Angleterre, & depuis quand.* 8
- *La génération équivoque* (génération spontanée). 8
- *Détail des Pyramides d'Egypte.* 8
- *Vie & doctrine de Confufius Philofophe Chinois.* 8
- *Transmigration des Ames.* 8
- *Auteurs des Archives inspirées.* 8
- *Qui a découvert le Compas de Marine.*
- *Usage [érosion] des Collines & des Montagnes.*
- *Si les Payens peuvent être Sauvés.*
- *De la Chronologie Egyptienne.*

- *Extrait d'une Lettre de Canton dans la Chine, où se trouve un détail des Gazettes Chinoises, avec quelq. passages remarquables qui s'y trouvent.* 9

- *Réponse d'un Mandarin.* 9

- *Je vous prie de me dire, s'il y a eû quelques éminens Docteurs Chrétiens qui ayent maintenu la possibilité du salut des Gentils.* 9

- *Est-il plus mauvais pour un homme de manquer dans la pratique de la vertu, ou dans les articles de foi, qu'à l'affiduité au service Divin.* 9

- *Eft-il possible qu'un homme puisse écrire 6000. Volumes pendant sa vie ?* 9¹³⁴.

Cette série terminée, n'ayant probablement pas obtenu le succès escompté, le rédacteur reprend le rythme habituel d'articles divers surtout extraits des derniers *Mercure de France*.

- Tiré de la vie de Boursault, un texte sur la *Nouvelle Façon de s'avancer dans le monde* complète le numéro 7.

- Un persiflage dans une lettre de Paris s'amuse de la mode des *Annonces Afiches & Avis Divers* (10 mai 1755, *Mercure*), persiflage qui se prolonge par le *Dialogue entre Sardanapale et Épicure* imprimé en avril 1755 dans le *Mercure* (de G.N. de Bord – nom absent du *Cordial*) et d'une fable, *La Mémoire et l'oubli* (*Mercure*, février 1755), 11.

- Un extrait des *Lectures Sérieuses Et Amusantes* de Marie A. Fagnan (1753) : une réflexion sur deux vers de Voltaire dans sa *Sémiramis*, 12.

- Un texte du *Mercure* de janvier 1755, *Pasiphae*, accompagné de la fable *Le pigeon et le coq*, 14.

- Les Modernes sont-ils en effet plus éclairés ou plus avancés que les Anciens dans le chemin de la vérité ? (*Mercure*, février 1755), 14.

- Fragment d'un Ouvrage de M. de Marivaux, qui a pour titre : *Réflexions sur l'esprit humain, à l'occasion de Corneille & de Racine.* *Mercure* avril 1755, 15, 16.

- Extrait de la vie du Professeur Saunderfon, tiré d'un Journal anglois, qui a pour titre le *Magazin du Gentilhomme*. Cet extrait est illustré par *Les lunettes et la ceinture, apologue et par une chanson Où ce Berger ne peut pas être* (juin 1755, *Mercure*), 17.

- *Un essai : De l'indifférence en morale*, déjà paru dans le *Mercure* de juin 1755, suivi de *L'Amitié, Cantatille*, empruntée au *Journal Helvétique* d'avril 1756, 18.

Le dernier numéro se présente comme ne reproduisant que des articles de l'*Épilogueur* avec ce court regard sur l'actualité :

¹³⁴ Puis encore : *Extrait de la Lettre d'un Ecclésiastique à des Religieuses chargées de l'Education des jeunes Demoiselles, avec une Bulle du Pape contre la nudité du sein & des Epaules.*

De la Nature, par Mr. Boyle.

Formule d'une Lettre moderne d'amour.

Défence du beau sexe. Problème touchant la Goute dans une Lettre à un médecin.

L'Inquisiteur : réponses à ses questions, & à de nouvelles demandes.

On n'est pas moins impatient en France que dans le reste de l'Europe de recevoir des Nouvelles du nouveau monde. C'est ainsi qu'on nommoit ci - devant l'Amérique, mais les postes de ce Païs - là dépendent des Vents, ergo il faut avoir patience, il n'y a qu'un seul Etre qui leur commande, fi les dernières Nouvelles qu'on a reçues de ces Païs-là ne mentent, comme il arrive ordinairement à celles qui viennent de loin, les Anglois se font rendus Maîtres du fameux Cap Breton & de Louisbourg, la Fortereffe, est un des boulevarts de la France dans ce Païs là, qui ne pouvoit qu'incommoder fort l'Acadie, qui n'en est féparée que par un détroit peu large. Enfin tout va à fouhait de ce côté-là pour les Anglois & l'on ne voit pas qu'ils craignent les entreprises de leurs Ennemis en Europe, où, fans mentir, ils ne font pas moins supérieurs à leurs Ennemis qu'en Amérique, puisque, nonobstant les Efcadres qu'ils ont en Mer, le Port de Portsmouth, Spithead & c. font pleins de Vaiffeaux & de Frégates, & les Matelots ne leur manquent pas.

Ces extraits sélectionnés sont les suivants : Le tems et l'amour, une fable de Fontenelle, un conte de Baculard d'Arnaud (reproduit également dans différents journaux dont le *Mercur* de 1751), et surtout une Lettre de Paris *Sur le Projet d'un nouveau Dictionnaire, plus utile que les autres*, qui compose le sommaire du 20^e numéro (déjà dans la *Gazette de Brunswick* de juillet 1755). Ce projet est complété par un extrait des *Pensées politiques sur les devoirs d'un roi citoyen* (1754), *Pensées* déjà utilisées.

Pour la seconde année, 1756, courte puisqu'elle s'interrompt en milieu d'année, le rédacteur ne fait plus que reprendre des textes déjà parus. Il semble bien que James de la Cour, soit pour cause de maladie, soit pour d'autres raisons qu'expliquent ses lettres de l'époque au comte de Cobenzl alors à Bruxelles ne dirige plus vraiment son journal.

En effet, il lui fait savoir que suivant les conseils de son ami le résident mayençais Adam Joseph Reinelt et après avoir longtemps médité sa décision, il a choisi de se faire catholique. Cependant, ne voulant pas exposer au grand jour, dans cette ville de Francfort où il est connu, cette conversion, il le supplie de lui procurer un emploi où il pourra rendre service (à l'Autriche). Il insiste sur le fait que son travail de journaliste lui permet juste de survivre à grand-peine et qu'il espère en la médiation du comte :

Monseigneur,

Les fréquens entretiens que j'ai eu et ai encore souvent avec Mr Reibelt, Résident ici pour S.M. Électorale de Mayence sur les avantages de la religion Catholique Romaine m'ont enfin déterminé à l'embrasser sincèrement pour le reste de mes jours, mais ne pouvant me déterminer à faire cette démarche ici, je l'avoue ingénument, par respect humain mal placé, c'est pourquoi je prens la liberté de m'adresser à Votre Excellence pour la supplier avec beaucoup d'insistance et toute la soumission possible de m'aider dans cette heureuse résolution, de ses sages et prudens conseils ; mon parti est pris depuis longtems à ce sujet, et je crois que ma négligence à l'exécuter est la source de mes inquiétudes et du peu de succès de mes entreprises ici, où je me suis fatigué encore journellement sans faire presque aucun profit. Serais-ce encore me flatter,

Monseigneur, de l'espérance d'être secondé de la part de Votre Excellence et qu'il daignera employer son puissant crédit pour me procurer soit à sa Cour, soit à celle de Vienne, ou partout ailleurs, un petit employ qui me puisse mettre à l'abri des misères qui sont inséparables de la vieillesse sans secours.

Oui, Monsieur, j'ai cette confiance en votre générosité que bien loin de m'abandonner, votre générosité chrétienne et votre grandeur d'ame, ainsi que votre cœur compatissant vous engageront à concourir

Avec Dieu pour être mon guide éclairé sans ma résolution sincère et dont je souhaite la prompte exécution avec la plus vive ardeur. Vous savez, Monseigneur, autant que moi, à qui je pourrais être utile ; j'abandonne entièrement mon sort entre vos mains. Plaise à la bonté divine de conserver en Santé et prospérité les jours de Votre Excellence, et de Votre Illustre Famille. Ce sont là les vœux les plus sincères de celui a l'honneur d'être avec le plus profond respect, [...] 24 may, 1756.

L'espèce de naïveté avec laquelle il écrit peut surprendre, et le marché qu'il propose étonner. Est-il vraiment *sincère*, comme il le prétend, et ses hésitations à passer aux actes ont-elles vraiment à faire avec ce qu'il appelle un *respect humain mal placé* ? Si l'on suit son parcours, on peut le croire. Il n'est probablement pas un opportuniste. Déjà sa présentation de l'épopée de Charles-Édouard étonnait et nous avons souligné son changement d'attitude vis-à-vis du roi de France comme sa moindre virulence face à Rome. Foncièrement religieux, il aura fait ce que de nombreux Anglais passés sur le continent ont fait : se convertir. L'exemple le plus célèbre est celui du Chevalier de Ramsay, le secrétaire de Fénelon. On peut aussi comprendre ses hésitations : il est connu dans Francfort comme anglais huguenot, ses publications témoignent de sa foi... Un tel revirement l'aurait mis en porte à faux avec ses relations et connaissances.

Cette lettre n'est pas la première qu'il a adressée au comte de Cobenzl. Témoin en est une autre lettre envoyée peu avant au comte de Pergen :

Monseigneur,

Les copies ci-incluses sont pour mettre Votre Excellence au fait de la démarche que j'ai résolu de faire et je prens la liberté de m'adresser à Elle dans cette occasion avec la même confiance, et la même soumission que je l'ai fait à Son Excellence Mgr le Comte Cobenzel, et dans les mêmes termes exprimés dans la copie de ma lettre à lui. Espérant que vous daignerez aussi me faire bénéficier de l'honneur de votre protection en considération de la bienveillance que le Sus-dit Sgr veut bien avoir pour moi auprès de Votre Excellence. Vous n'ignorez pas non plus, Mon Seigneur, ce à quoi je pourrais être utile dans quelque'endroit où je ferais tous mes efforts pour mériter en honnête homme la continuation de l'honneur de votre protection en attendant cette grace, j'ai celui d'être avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur James de la Cour

Francfort, ce 2 may 1756.

Cobenzl lui répondit immédiatement :

J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 24 de ce mois. Je vous félicite sur la résolution que vous avez prise d'embrasser la Religion Catholique Romaine et souhaite que cette démarche vous procure toute la tranquillité et toute la prospérité que vous avez lieu de vous promettre. Je serais bien charmé de vous faire obtenir quelque'emploi convenable dans ce pais-ci, mais je ne vois aucune possibilité d'y réussir. S'il se présente quelque'ouverture ou emploi propre à fixer votre établissement, j'aurai soin d'écrire très fortement en votre faveur à M. le comte de Pergen pour que par son influence et ses bons offices vous puissiez atteindre votre but et tâcherai d'épier tout autre moyen pour contribuer à votre satisfaction et vous assurer que je suis, Monsieur, toujours pour vous servir,
Charles de Cobenzel

Une telle réponse ressemble fort à une fin de non-recevoir et n'a pu que le décevoir, d'autant plus qu'il avait déjà tenté de contacter Johann Anton von Pergen (1725-1814), qui fut nommé secrétaire d'ambassade impériale à Francfort vers 1747-1748¹³⁵. Aurait-il tout de même aboutit dans ses demandes réitérées ? Cobenzel l'a-t-il recommandé ? Rien ne permet de l'assurer¹³⁶.

Pour en revenir à la seconde année du *Cordial*, le premier numéro emprunte le *Portrait d'un honnête homme* au *Mercure* de décembre 1755 auquel il ajoute quelques vers de Voltaire en illustration (sa réponse à M. Clozier). Les numéros 2 à 6 sont entièrement consacré à l'*Histoire de Simonide*, reprenant les articles du *Mercure* de décembre 1755 et même la phrase finale de cet article marquant qu'il s'agit là plus d'un abrégé de l'original que d'un compte rendu.

Le numéro 6 est complété par un texte du *Perroquet* (1742) sur la métempsychose.

Le numéro suivant est assez travaillé, en ce sens qu'il obéit à une thématique précise qui depuis toujours intéresse De la Cour : l'amour vu par les femmes. Il introduit ce thème par ces paroles en forme d'excuse :

Pendant que les portes des Cabinets Politiques font foigneusement fermées contre la coûtume, moralifons, en voici un vafte fujet dans la

¹³⁵ En 1750, il est chargé d'accompagner le ministre britannique Richecourt lors de son voyage diplomatique en Allemagne. Peu de temps après, appelé à Vienne il est nommé par Marie-Thérèse (1740-1780) trésorier des archiducs Charles et Léopold (futur Léopold VII).

En 1753, il est envoyé impérial à Mayence. Ses responsabilités comprenaient les relations diplomatiques avec les autres électeurs rhénans et les cercles impériaux. À l'occasion de l'élection du Burgrave de Friedberg, il agit avec succès comme médiateur entre les Chevaliers Protestants et Catholiques. Lors de l'élection du prévôt de l'abbaye d'Ellwangen en 1756, il servit comme commissaire impérial. La même année, il fut à nouveau envoyé impérial à Mayence. Louis François de la Tierce, le traducteur des Constitutions maçonniques, fut en relations avec lui.

¹³⁶ Si l'on poursuit le roman de sa vie aventureuse, on peut imaginer que ces grands personnages ont cédé en lui proposant un emploi et que, pour éviter la gêne qu'il ressentait, on a joué la comédie de son enterrement et qu'avec une nouvelle identité, il est allé finir ses jours à Bruxelles, Vienne ou ailleurs. Mais ce ne sont là que des conjectures dénuées de toute façon d'importance.

*maxime fuivante. Les femmes ne fe feroient point tant méprifer des Hommes fi elles ne difoient point tant de chofes dignes de mépris.*¹³⁷

Il commence par un extrait du chapitre *La langue des femmes*, du livre de Laurent Bordelon *La Langue* (1705)¹³⁸ consacré à la situation sociale et culturelle des femmes, qu'il complète par un passage de La Chaussée (la femme inconnue mais « sexe impérieux »), puis par une œuvre de Mme Deshoulières (« Contre l'Amour voulez-vous vous défendre »), un autre poème de Rousseau tiré de *La Volière* déjà revu par Voltaire et imprimé dans un livre de pédagogie du français *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie*, Londres, 1749 (« la seule fuite vous garantit contre l'Amour »). Enfin, Destouches (l'amour est plus fort que la raison), Bernis (seule la raison est source de bonheur) et à nouveau Deshoulières et son *Idylle des Moutons*, cité par Bayle lorsqu'il s'interroge sur les faiblesses de la raison face à l'amour (« Un peu de vin la trouble, un Enfant la séduit ») prolongent sur un mode plus léger ces réflexions. En conclusion ces derniers vers :

*Homme vante moins la Raifon,
Vois l'inutilité de ce préfent céleste,
Pour qui tu dois, dit-on, méprifer tout le refte.
Auffi foible que toi dans ta jeune faifon,
Elle eft chancelante imbécile
Dans l'âge où tout l'appelle à des plaifirs divers
Ville efclave des fens, elle t'eft inutile.
Quand le fort t'a laiffé compter cinquante hyvers
Elle n'eft qu'un chagrin fertile
Et quand tu vieillis, tu la perds.*¹³⁹

Les numéros 8-10 donnent telle quelle la recension du *Chevalier Grandison* parue dans le *Mercure* de janvier 1756. Celle-ci est complétée par *l'Histoire du cabinet des Miroirs* publiée en 1740 (entre autres) dans les *Amusements du beau-sexe*, histoire qui se poursuit dans le numéro suivant avec, en conclusion (précédé par une « cheville » du rédacteur : « Ceci me rappelle ces vers de la Motte ») un poème de ce dernier puis *Démotène amoureux* également publié depuis les années 1700 dans toutes les feuilles ainsi qu'un portrait de *La Volupté* tiré d'Edme Boursault (*Ésope à la Cour*), mais qu'il attribue à Rousseau, avec ce commentaire :

¹³⁷ Il réitère cette « explication » dans le numéro 15 : *Trêves à la Politique ! Ceux qui s'en mêlent, en font fi honteux qu'ils couvrent leur conduite d'un voile le plus impénétrable qu'ils puissent ourdir. Ils font même fâchés, quand on écoute aux Portes du cabinet qu'ils tiennent étroitement fermées, Laiffons donc parler le Nouvellifte de Cithère*. Et il donne une nouvelle : La veuve par hazard (conte du 17^e siècle paru in peu partout dont dans *Le Perroquet* de 1742)

¹³⁸ Dans *Le patriote anglais du 3 février 1748*, no 9, il avait déjà imprimé un poème de Laurent Bordelon :

C'est dans ce Port, qu'en sureté Ma barque ne craint point l'orage. Qu'un autre à son tour emporté, Au gré de la cupidité, Sur le sein de l'humide plage Des vents ose affronter la rage ; [...]

¹³⁹ Vers de Mme Deshoulières. Une *Énigme pieuse*, imprimée partout, clôt cette feuille.

*Son ame s'est peinte dans ces vers ; je l'ai toujours connu tel ; quoiqu'en puisse dire le Père des Poètes qui étoit son Ennemi parce qu'il fentoit qu'il me pouvoit l'égalier*¹⁴⁰.

L'Effai sur le Caractère des Nations, par M. Hume, Gentilhomme Ecossois, traduit de l'Anglois, en 1754 fait la matière des numéros 13-14 et est entièrement extrait du *Mercure* de janvier 1756¹⁴¹.

Le numéro 15 reprend un conte ancien déjà imprimé, entre autres, dans *Le Perroquet* de 1742, *La veuve par hazard*, suivi des *Vers sur les coquettes* de Bastide, enfin des *Pensées politiques* tirées des *Pensées politiques sur les devoirs d'un roi citoyen* (1754).

Dans les numéros 16 et 17 est reproduite une nouvelle qui venait de paraître dans le *Journal Helvétique* d'avril 1756 : *Il fut heureux. Avventure qui arrive à peu de monde*, l'histoire de l'enfant d'une prostituée qui s'échappe du couvent où il a été placé comme novice, se fait écrivain puis choisit le métier des armes, connaît l'amour... Le numéro 17 est complété par une nouvelle tirée du *Mercure* de mai 1756 : un essai sur les passions en forme de Lettre

Le numéro 18 commence par un texte sur les *Sources de la Grandeur* (*Le vrai patriote hollandais*, n° 19, 25 novembre 1748), suit *Agatocle* un texte poétique paru dans *La clef du cabinet des princes de l'Europe*, (1705) qui précède *La naissance de l'Ennui*, un conte traduit de l'anglois, par Miss Rebecca (*Mercure*, juillet 1755), et la Satire III de Boileau sur une mère coquette.

Le numéro 19 est consacré aux réflexions de Mademoiselle de R... sur la *Differtation de M. de Baftide, sur les égards qu'une femme doit à un galant homme qui lui fait une déclaration d'amour*. (*Mercure*, mai 1756), un texte conclu par 2 œuvrettes de M. de Relongue de la Louptiere : *Aux Couplets* et *Au nom de la Demoiselle*.

Un *Essai sur les tremblemens de terre* (*Mercure* mai 1756) ainsi qu'une recette burlesque tirée du *Perroquet* de 1742 se partagent avec éclectisme le numéro 20 :

Recette Pour la confervation de la fanté de la gloire des Belles. Depuis l'Age de 15. Ans jusqu'à 25. 1. Gros de Pudeur bien pulvérisé, 3. Grains d'Enjouement rectifié, 2. Onces de Tendresse fimple, 1. Demie-Once de Fierté naturelle, 1. Gros de bonne Opinion, 2. Grains de petites Graines de Minauderies, 4. Onces de Poudre d'or pur, Le tout infusé dans une Pinte d'eau de Beauté, où l'on incorporera un quarteron de MATRIMONIUM. Depuis 25. Ans jusqu'à 40 [...].

¹⁴⁰ Suivent deux textes de Dalainval (je suis la volupté) et de Lavergne (Bacchus galant) déjà imprimé dans *Les Amusemens historiques*.

¹⁴¹ Le numéro 14 est complété par : *Voici en racourci les effets d'une lâche flaterie qu'un anonime nous envoie. L'adroite Flaterie à nos défauts se prété ; Elle est des paffions favorable interprête ; Par elle d'un beau nom les vices revêtus Se montrent au grand jour & paffent pour vertus, Elle nomme fageffe un bifare Caprice ; Par elle la lézine & l'indigne avarice De la bonne conduite ofent prendre le nom.* Vers de Pesselier, de la Ferté sous Jouars (*Mercure*, 1734). Suit un poème de Frédéric II : « *Reine, autrefois trois Rois portèrent...* »

Le Cordial s'arrête là¹⁴².

¹⁴² Le titre de ce journal a pu être inspiré par sa lecture de la *Bibliothèque annuelle et universelle* (tome 3, 1753). Il a pu y trouver le titre de son projet *Le moderne raconteur* qui est immédiatement suivi par l'annonce de *A cordial for low spirits*, de Thomas Gordon (1750).

Conclusion

Le décès précoce de James de la Cour fait qu'il n'a pu participer au grand mouvement de la presse et de la librairie à Francfort et dans les pays allemands, et en particulier des publications de langue française, qui prend de l'ampleur après 1760. La Société typographique de Neuchatel sera alors en plein développement et un réseau de libraires-éditeurs-imprimeurs dresse un réseau européen où la ville impériale joue un rôle essentiel et dans lequel il aurait peut-être pu avoir sa place¹⁴³.

L'idée de James de la Cour - faire profiter l'intelligentsia germanique francophone des libertés d'expression anglaises - évolue cependant avec les événements politiques et passe peu à peu à celle d'une gazette somme toute assez traditionnelle d'abord dans l'origine de ses nouvelles et textes (journaux britanniques, mais de plus en plus hollandais ou français), nouvelles à la main fournies par des officines spécialisées dans ce genre de (ce qui est déjà) un produit, nouvelles burinées, correspondants à Paris, aux Pays-Bas, en Suisse, en Italie, dans différentes régions allemandes ou en Autriche..., correspondants réels, ou inventés d'ailleurs pour les besoins de la cause.

La disposition et le contenu des articles ensuite se modifient également. D'articles presque exclusivement anglais, traduits et de tendance parfois contradictoires, tenant la quasi-totalité d'un numéro, essentiellement politiques, il passe à des articles de toutes les origines géographiques ouverts à des thématiques plus larges, puis accorde une place de plus en plus grande à la littérature et aux textes philosophiques, moraux, ayant une portée sociale, voire à des textes « légers ».

Enfin, il fait la part de plus en plus belle aux *nouvelles en vrac*. Un moment classés par lieux d'origine (Paris, Londres, Pays Bas, Italie...), elles sont de plus en plus imprimées sans ordre véritable, rédigées en paragraphes souvent courts et impersonnels. Ce sont de véritables flashes d'information. L'annonce de son *Patriote anglais* dans le *Vrai Patriote Hollandais* dévoile la méthode journalistique qu'il choisit alors : il annonce à ses futurs lecteurs une partie (une trentaine) des sujets qu'ils y trouveront et ces sujets seront suivis par l'exposé concis des nouvelles politiques, sociales, conjoncturelles de l'espace européen voire mondial. Ceci montre qu'il s'est constitué une banque de textes un peu « intemporels » dans laquelle il puise régulièrement et qui se conjuguent avec des emprunts à une actualité plus immédiate tirés de ses sources habituelles (journaux, nouvelles à la main etc.).

Le nombre de journaux qu'il a lancés illustre à la fois les difficultés par lesquelles il a dû passer et sa pugnacité, son opiniâtreté, car il ne renonce jamais, jusqu'à la dernière année de sa vie où ses lettres à Cobenzl témoignent de son épuisement moral et sans doute physique.

¹⁴³ On se reportera à l'article de C. Haug, *Die kleinen französischen Schriften gehen zur Zeit ungleich stärker als aber andere solide Werke...* "Der Buchhändler Johann Georg Esslinger (1710-1775) in Frankfurt am Main und sein Handel mit Geheimpliteratur", in : *Jahrbuch für Kommunikationsgeschichte*. 4, 104-135, 2002.

Bien sûr, il publie pour vivre, mais cet acharnement ainsi que certaines constantes des articles qu'il choisit d'offrir à ses lecteurs montrent un homme convaincu de certains principes.

Il apparaît d'abord comme profondément religieux, marqué par son éducation huguenote et par certains aspects du puritanisme. En même temps, s'il fait montre assez longtemps d'une attitude au moins méfiante vis-à-vis de Rome, l'institution religieuse, quelle qu'elle soit, ne l'intéresse guère. Il est avant tout partisan d'une foi qui semble évoluer vers un certain déisme. Ce qu'il abhorre, comme ses maîtres Locke et Johnson, c'est avant tout l'athéisme et le matérialisme. Son attitude vis-à-vis du Prétendant est d'ailleurs d'emblée ambiguë. Cette figure héroïque l'intéresse ; ce Stuart, catholique, papiste, il le présente d'abord positivement avec son Manifeste et les nouvelles (anglaises) de sa progression, il faut l'avouer. Puis, obligé de se rétracter, il n'hésite pas à changer de point de vue, mais, par la suite, il continuera à donner des nouvelles de celui qui est désormais un proscrit, nouvelles qui n'expriment aucune condamnation et accompagnent son évolution vers le catholicisme, bien que ce *passage* ne se manifeste pas expressément dans ses journaux.

Sur le plan politique, il est comme de nombreux Anglais très partagé : il ne porte pas dans son cœur au début de sa carrière la maison de Hanovre, mais il reconnaît d'emblée aux rois George certaines réussites, puis il les apprécie davantage. Il se montre, surtout pendant ses premières années francfortoises, très fier des libertés anglaises et persuadé de la supériorité morale de la politique britannique. Assez constamment enfin, il respecte l'Empire et de l'Autriche dans les textes qu'il publie jusqu'à se prêter à une activité de propagande en faveur de cet état catholique malgré ses différends épisodiques avec le Royaume Uni.

S'il commence, en fils de huguenot, par haïr la politique de Versailles, s'il est sans pitié pour les modes françaises, les petits-maîtres, la vanité française, il évolue après la paix d'Aix-la-Chapelle et publie plusieurs textes favorables au roi, au royaume. Parallèlement le nombre d'œuvres littéraires françaises qu'il retient augmente.

Sur le plan philosophique, il est proche des Lumières anglaises et allemandes, de tous ces pasteurs éclairés, mais qui demeurent convaincus des nécessités de croire. Il admire – non sans réserve – Voltaire et n'omet pas Rousseau.

Certains thèmes le retiennent davantage que d'autres : la situation des femmes, la pauvreté, les désolations causées par les guerres, le regret d'une absence de fraternité. On retrouve en bref chez lui tout ce qui fait ce qu'on peut appeler la philosophie maçonnique : respect de Dieu et des puissants, tolérance, amour de la liberté et de la fraternité, croyance dans le progrès technique et éthique, certitude de la nécessité d'une conduite vertueuse, morale, importance du travail sur soi.

On ne peut guère en dire plus, car, à de rares exceptions, il ne s'exprime pas directement, utilisant le truchement de textes choisis. Ajoutons tout de même qu'il est un homme moderne. Sa sensibilité s'exprime à plusieurs occasions : sur la situation des femmes, sur la pauvreté, à propos du Prétendant et de son côté chevaleresque...

Ces quinze années passées sur les bords du Main témoignent ainsi des difficultés d'un journaliste et d'un écrivain, d'un homme persuadé de la nécessité de certains principes, espérant un monde plus heureux, le respect de l'autre et des principes moraux ne devant pas mener à une rigueur triste : plusieurs fois, il rappelle la nécessité de la « joye », comme le maçon dans sa loge qui, après ses travaux, apprécie les libations raisonnables, la musique, les chants et la poésie, le maçon qui s'empresse d'offrir la fameuse paire de gants à la dame qu'il respecte le plus.

Notons encore que ses journaux contiennent plusieurs articles sur la franc-maçonnerie, qui avec le temps prennent une teinte de plus en plus sombre. Dans sa dernière production, *Le Nouveau Cordial*, il n'évoque même plus l'univers des loges. Quand, en 1753, il défend encore la (selon lui « vraie ») Fraternité en renvoyant aux Constitutions d'Anderson et en citant l'*Épilogueur Moderne* (1753) :

Quoi qu'il en soit, les vrais Francs-Maçons devroient peu s'inquiéter de tous ces efforts de leurs envieux ; qu'ils se contentent de tenir leur promesse & pratiquent les Statuts de l'Ordre touchant Dieu, le Souverain, & leur Prochain, avoir une conduite aussi tranquile qu'irréprochable. On les trouve vrais dans l'Histoire, Obligations & Statuts de l'Ordre, imprimés à Francfort chez Varrentrap en 1742 & composés en Anglois par le Dr. Désaiguilliers, & autre par ordre de S. A. le Prince & Duc de MONTAGU, Grand-Maitre en 1720¹⁴⁴,

il ne peut admettre avec le rédacteur de *L'Épilogueur* quelque temps plus tard les

Loges Furtives constituées sans vocation & sans autorité par des Maîtres de Passage. Nous mettons dans ce rang la plûpart des Loges de France, constituées après les trois ou quatre premières années que la Maçonnerie y a été portée, & que les Petits-Mâtres ont pertintailées & défigurées à leur manière, jusqu'à y introduire des Femmes, après qu'ils eurent révélé aux prudentes & secrètes Actrices de l'Opéra & de la Comédie, ce qu'ils avoient attrapé de nos Mystères à la volée ; car je puis protester en mon particulier que de trente, je n'en ai jamais trouvé deux qui sçussent nos véritables secrets, ce qui les a sauvés de la publicité. On ne m'alléguera pas toutes les Brochures mal fagotées, qui ont promis de les découvrir. Les vrais Maçons ont tout sujet d'en rire, aux dépens de ces Ecrivains, dont le Public est la Dupe, puisqu'ils ne lui ont raconté que ce qu'ils ne savoient pas & n'ont pû savoir, fût-ce même ce qu'on a publié sous le nom d'un T. Wolson, nom Anglois à la vérité, qu'on a emprunté pour mieux tromper le Public, sans avoir réfléchi qu'un Anglois est incapable d'une action aussi noire & aussi criminelle, indigne du caractère de tout honnête homme. Cette Brochure se réfute assez elle-même, & on s'est donné la peine d'en faire connoître toute la Futilité¹⁴⁵.

¹⁴⁴ *Amusemens historiques*, n° 9, pp. 70 et suivantes, 1753.

¹⁴⁵ *Amusemens*, n° 3, 1755. (*Épilogueur*, 17 décembre 1753).

On se rappelle qu'il cessera de fréquenter les loges lorsque l'idéal maçonnique anglais sera submergé par les hauts-grades, la multiplication des obédiences, le jeu social, ce sera aussi à peu près le moment où il semble que son intérêt pour le journalisme, voire pour l'écriture décline.

François Moureau le caractérise ainsi avec beaucoup d'acuité : « Protestant et esprit ouvert, le rédacteur [...], assez curieusement, [manifeste] un goût décidé pour les frivolités littéraires et sociales avec un intérêt passionné pour les débats idéologiques les plus audacieux de l'époque »¹⁴⁶. Nous compléterons ce portrait en revenant sur le premier qualificatif employé. Il est certes protestant d'origine et convaincu des valeurs morales véhiculées par cette religion, pourtant, fasciné par l'Empire et par sans doute l'Autriche, épuisé par une vie de travail acharné pour seulement survivre, il affirme vouloir se faire catholique et abandonner le journalisme. Est-il sincère ? « Paris », en l'occurrence Vienne, vaut-elle une messe ? Nous ne le saurons que lorsque les documents de la Bibliothèque de Bavière et des Archives d'Autriches seront dépouillés.

¹⁴⁶ *Dictionnaire des journaux*, notice 98. Se reporter aussi à : François Moureau, *La plume et le plomb : espaces de l'imprimé et du manuscrit*, 2006.

Littérature critique

Beaumont, Daniel, "Delacour, James, Dictionary of Irish Biography, October 2009. Web, Jul. 27, 2022.

Beaurepaire, Pierre-Yves, *La franc-maçonnerie des Lumières : le succès d'un projet européen et élitiste*, sur Academia.edu.

Beaurepaire, Pierre-Yves, *L'Europe des francs-maçons (xviii^e – xxi^e siècles)*, Paris, Belin, Europe & Histoire, 2002.

Beaurepaire, Pierre-Yves, *L'Espace des francs-maçons. Une sociabilité européenne au XVIII^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Histoire, 2003.

Beaurepaire, Pierre-Yves, *Le Mythe de l'Europe française. Diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, Autrement, collection « Mémoires », 2007.

Beaurepaire, Pierre-Yves, *La République universelle des francs-maçons des Lumières aux Révolutions*, Paris, Éditions Dervy, collection «L'univers maçonnique», 2018.

Berkvens-Stevelinck, Christiane, « L'information politique dans les journaux de Rousset de Missy », in : *Gazette et information politique sous l'Ancien Régime*, 1999.

Berkvens-Stevelinck, Christiane, *Le métier de journaliste au dix-huitième siècle : correspondance entre Prosper Marchand, Jean Rousset de Missy et Lambert Ignace Douxfils*, 1993.

Bloch, Iwan, *Die Prostitution*, 1925.

Holger Böning, „Pressewesen und Aufklärung - Intelligenzblätter und Volksaufklärer“, in : *Pressewesen und Aufklärung - Intelligenzblätter und Volksaufklärer* (goethezeitportal.de).

Bösige, Stephan, *Aufklärung als Geschäft, Die Typo. Gesellschaft Bern*, https://www.bezg.ch/img/publikation/11_1/boesiger_01_11.pdf

Brady W., *Clerical and Parochial Records of Cork*, Dublin, Cloyne and Ross, 1863, t. I.

Briggs, Éric, *Dictionnaire des journalistes*, notice 440.

Candaux, Jean-Daniel, « Batailles autour d'un privilège : la réimpression genevoise des gazettes de Hollande », in : *Les gazettes européennes de langue française*, 1992.

Collins, Kenneth, « Philip De la Cour (1710-1785), a Jewish Physician in 18th C., London and Bath », <https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/31684802/>.

Duffy, Christopher, *Feldmarschall Browne*, Herold Verlag, 1966.

Duranton, Henri, Claude Labrosse, Pierre Rétat, *Les Gazettes européennes de langue française (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Table ronde internationale Saint-Etienne, 21–23 mai 1992, 1993.

Estermann, Alfred, *Zeitungsstadt Frankfurt am Main*, p. 100, 1994.

Faulhaber, Bernhard, *Geschichte der Post in Frankfurt / M .* Nach archival. Quellen bearb. , Frankfurt / M . 1883.

Feyel, Gilles, « Réimpressions et diffusion de la Gazette dans les provinces : 1631-1752 », in Pierre Rétat (dir.), *Le journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions*. Table ronde CNRS, 12-13 juin 1981. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1982, pp. 73-75.

Gantet, Claire ; Meumann, Markus, éd., *Les échanges savants franco-allemands au XVIII^e s.*, 2022.

- Jules Gay, *Analectes du bibliophile: recueil trimestriel*, 1876.
- Haug, Christine, *Die kleinen französischen Schriften gehen zur Zeit ungleich stärker als aber andere solide Werke...* "Der Buchhändler Johann Georg Esslinger (1710-1775) in Frankfurt am Main und sein Handel mit Geheimpliteratur «, in : *Jahrbuch für Kommunikationsgeschichte*. 4, 2002.
- Hopkins, Ezekiel, *The works of E.H.*, vol., Philadelphia, 1867.
- Kloss, Georg, *Annalen der Loge zur Einigkeit*, Frankfurt am Main, 1842. Labbé, François, « Le rêve irénique du Marquis de la Tierce. Franc-Maçonnerie, lumières et projets de paix perpétuelle dans le cadre du Saint-Empire sous le règne de Charles VII (1741 – 1745) », in : *Francia*, Bd. 18 Nr. 2 (1991).
- Labbé, François, *Le message maçonnique au XVIII^e siècle*, 2^e éd., Dervy, Paris, 2004.
- Labbé, François, Postface, in : *Les constitutions maçonniques*, 2^e édition, Romillat, Paris, 2002.
- Labbé, François, *Correspondances maçonniques*, Honoré Champion, Paris, 2017.
- Labbé, François, *Un voyage littéraire en Bretagne*, Fanch Babel, 2017.
- Labbé, François, *Écrivains francophones dans l'Allemagne des Lumières*, Paris, 2023.
- Labbé, François, "Cupidon en Loge : Joseph Uriot et sa *Lettre d'un franc-maçon* (1742) », in : *Chroniques d'histoire maçonnique*, 2017/1 (N° 79).
- Langford, Paul, *A Polite and Commercial People : England 1727-1783*, Oxford, 1989. [https:// www.fairfaxhouse.co.uk/articles/york-jacobite-rebellions/](https://www.fairfaxhouse.co.uk/articles/york-jacobite-rebellions/)
- Lankhorst, Otto S. « La *Gazette de La Haye* (1744-1790), cadette des premières gazettes néerlandaises », in : *Les gazettes européennes de langue française*, 1993.
- Lankhorst, Otto S. 'Au siècle des catalogues' Een eerste inventarisatie van fonds- en sortimentscatalogi van Haagse boekverkopers, 1680-1780, Documentatieblad werkgroep Achttiende eeuw. Jaargang 1989 - dbnl
- Lee, G.L., *The Huguenot Settlements in Ireland*, London, Longmans, 1936. https://pennyspoetry.fandom.com/wiki/James_Delacour
- Le Bauld de Nans, Claude, *Le livre fait par force*, Berlin, 1784 (édition critique par F. Labbé, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 2011.
- Lockwood, Thomas, « The life and death of Common sense », in : *Prose Studies*: Vol 16, no 1 (tandfonline.com). <https://doi.org/10.1080/01440359308586488>
- Loriol, Claude, *La Beaumelle, un protestant cévenol*, 1978.
- Maccubbin, Robert P., *'Tis Nature's Fault: Unauthorized Sexuality*, 1987
- Moureau, François, *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine, xvi^e – xviii^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999.
- Moureau, François, *De bonne main : la communication manuscrite au XVIII^e siècle*, 1993.

Moureau, François, *Dictionnaire des journalistes*, notice 462, 697 et 1109.

Moureau, François, *La plume et le plomb : espaces de l'imprimé et du manuscrit*, 2006.

The Oxford Dictionary of Family Names in Britain and Ireland, 2016.

Popkin, Jeremy, *News and Politics in the Age of Revolution : Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell University Press, 1989. Voir [http:// gazettes18e. ish-lyon. cnrs. fr/ ? node= presentation_leyde](http://gazettes18e.ish-lyon.cnrs.fr/?node=presentation_leyde)

Schroeder, Konrad, *Biographisches und bibliographisches Lexikon der Fremdsprachenlehrer des deutschsprachigen Raumes*, Augsburg, 1987-2001 (4 volumes).

Schroeder, Konrad, *Linguarum recentium annales: 1701-1740*, 1980.

Sgard, Jean, *Dictionnaire des journaux*, notice 98.

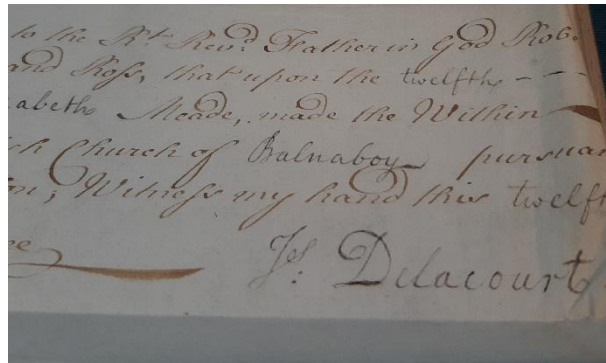
Shovlin, John, *Trading with the Enemy, Britain, France, and the 18th-Century Quest for a Peaceful World Order*, Yale University Press, 2021

Sondheim, Moriz, *Gesammelte Schriften* (1927).

Strauss B., *La Culture française à Francfort au XVIII^e siècle*, Bibliothèque de littérature comparée, 1914.

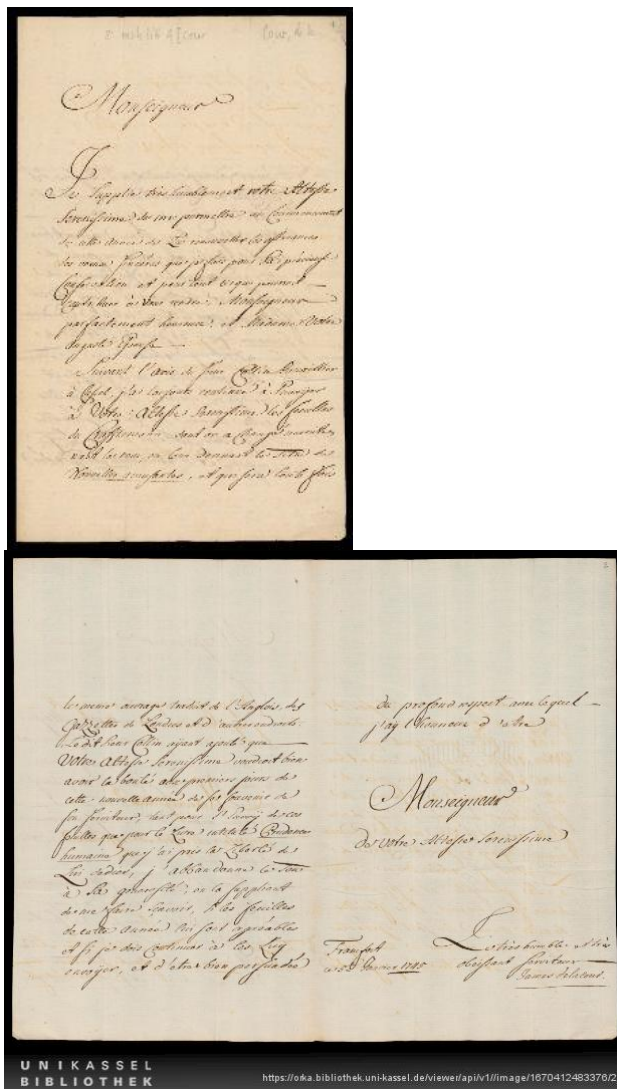
<http://www.vrijmetselaarsgilde.eu> › Franc-M › fra-s-04

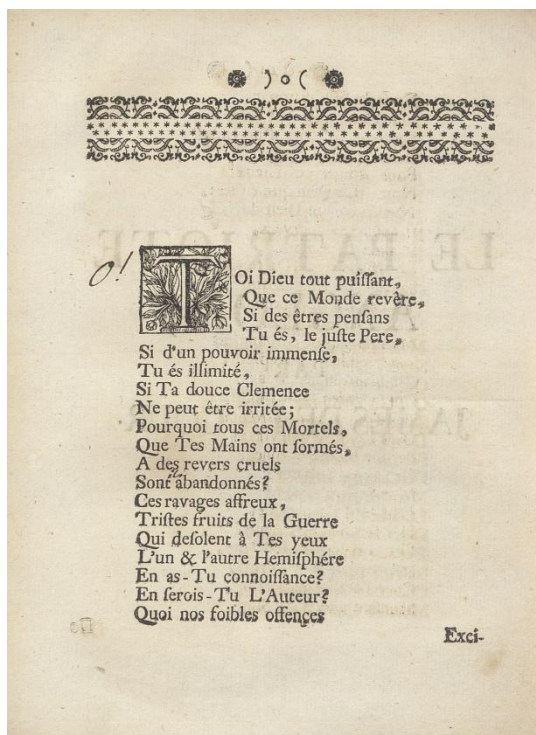
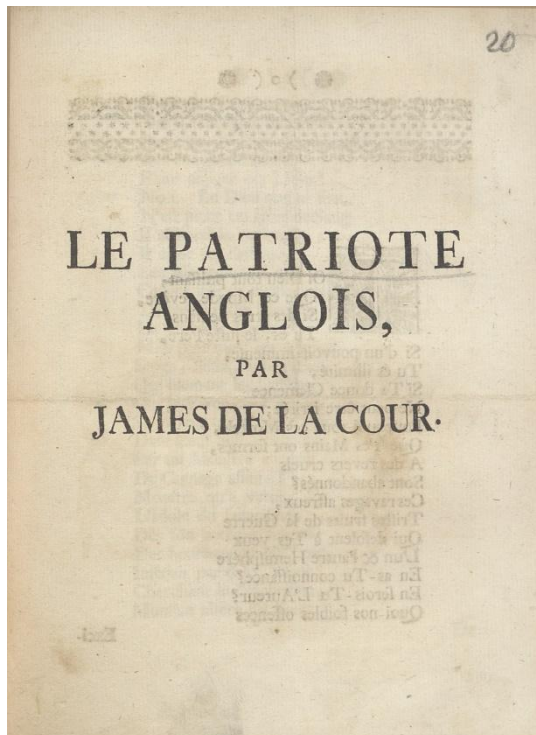
Annexe 1

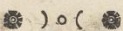


Le poète écrit penché (sa signature et les mots qu'il a ajoutés à ce formulaire : « The main part of the text is not in his hand - he filled in the words 'twelfth', Elizabeth', and 'Balnaboy', and then signed it ».

James de la Cour de Francfort n'ajoute jamais de « t » à son nom et écrit ou imprime toujours en 3 éléments.

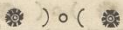






Excitent Ta Fureur.
Des Traits auffi barbares
Seroient-ils ceux d'un Dieu?
Il invoque le Tartare
Pour affliger ces Lieux!
Non. Le Dieu que tu fers,
N'est point un Dieu de Sang
Il abhorre le pervers,
Il aime fes Enfans.
Les Maux dont Tu te plains,
Contre qui tu murmures,
Te montre des humains
La perverse Nature.
Mais pourquoi ces Anglois
Sages, fidels, inreptides,
Qui blamant les forfaits,
Ont la Vertu pour guide,
Se voyent-ils aujourd'hui
Dans Leur Sein devorés?
Par un Monstre ennemi
De Carnage affamé?
Monstre qu'a vomí
L'Idole du fanatisme,
Dés fon berceau nourri
Des horreurs du B****me,
Instruit par des Tyrans,
Cherchant le despotisme,
Monstre alteré du Sang

De



De ces fiers Bretons;
Pourquoi donc Grand Dieu,
Si tu es juste & bon
Souffres-Tu le feu
De la Rebellion?
Etoufes en fes Projets
L'auteur de tant de Crimes,
Et de tous fes Excés
Fais qu'il foit la Victime.
Montre nous ton Pouvoir,
Favorife nos Voeux,
Redonne nous L'efpoir
De nous revoir heureux.
Conferve de mon Roi
La precieufe Santé,
Conferve nous fes Loix.
Prolonges fes Années.
Nos Coeurs toujours fousmis
Chanteront tes Bien faits,
Tu nous rendras la Vie
En nous rendant la Paix.



Annexe 3

Le nouveau magazin de Londres (exemples des nouvelles diverses, III, 2)

No. 2.

LE NOUVEAU MAGAZIN DE LONDRES.

Pour le Samedi 13. Janvier 1753.

Penfée de Mr. de la Baumelle.

L'Efprit faux & le cœur bas fe dégoûtent du Monde. Avec de la fanté & des fentimens, c'est à dire, pourvu qu'on foit fait pour lu, plus on le connoit, plus on s'y plait.

Il n'en est pas de même de la Cour. Le Sage n'y doit aller que pour examiner le jeu des paffions : c'est le vrai lieu des réflexions profondes : le hazard n'y fait rien, l'artifice & la prudence conduisent tout dans ce paï, qu'on peut regarder en même tems, comme le Théâtre de la politique & le domaine de la fortune.

On peut aimer le monde ; parce qu'on y voit de la vertu : on peut haïr la Cour parce que s'il y a de la vertu il la faut deviner.

Cour & Vertu font des chofes contradictoires. S'il y avoit de la vertu à la Cour, la Cour ne pouroit plus fubfifter, comme elle ne pouroit plus fubfifter s'il n'y avoit plus de Mœurs, qui font comme les ombres de la Vertu.

L'objet du Courtifan c'est la fortune ; le reffort de la Cour eft donc l'intérêt.

La Cour fubfifte fans troubles, fans agitations, tant que le Prince eft honnête homme.

S'il eft foible ou vicieux, il est le jouet des vagues des tempêtes, & le témoin impuiffant des combats de Cour.

Courtisans forcés à plier, & prefqu'auffitôt relevés qu'abattus.

Dans ce Siècle de bon fens, on a tenté de remédier à tous les abus qu'on a connus. Il n'y a que la tyrannie de l'étiquête qui ait échapé à la réformation. Les minuties font elles donc fi effentielles aux Princes ? Je crois, que l'étiquête doit la confervation de fes ennuiëux Privilèges à la crainte des murmures du Peuple de la Cour, Peuple (qui le diroit ?) le plus indocile, le plus fatyrique de tous. L'étiquête eft l'esclavage des Princes: qu'ils doivent être las le foir des respects, du cérémonial, & de la fervitude de la matinée !

Il règne aujourd'hui en Europe un homme, qui n'a ni Cour ni Confeil.

Même il faut être bien sûr de sa fageffe pour se priver avec succès (comme l'expérience en fait foi) de deux choses, qui font la grandeur & la fageffe de la plupart des Rois.

Les Confeils font toujours très fréquens sur les affaires de Corfe; mais on ne laisse rien transpirer dans le public ; & ce n'est que par des avis particuliers qu'on est instruit de ce qui se passe dans cette Isle, sur quoi on conjecture quel peut être le résultat des délibérations. M. le Marquis de Curfay avoit mandé à M. le Chevalier de Chauvelin que les suites de la communication du Règlement, devenoient tous les jours plus fâcheuses, & que dans l'état où se trouvoient les choses, il n'y avoit point d'autre parti à prendre que d'abandonner les Corfes, ou d'agir contre eux de vive force, & qu'en attendant il avoit rompu toute négociation. Ces nouvelles détruisirent d'abord ce qui avoit été publié au sujet des Conférences que M. le Marquis de Curfay avoit eu avec les Chefs des Corfes à la Bastia pour l'acceptation de ce Règlement, acceptation que M. de Curfay paroissoit lui-même confirmer, en disant que les Corfes avoient député deux d'entr'eux pour venir faire leur soumission au Sénat. Les deux Députés font effectivement arrivés, c'étoit l'Abbé Cutoli de l'Olmette & M. Madra, & ils étoient accompagnés de M. de Pedemont ; mais par un événement auquel on ne s'attendit pas, & dans le tems qu'on croyoit les choses en bon train, les Députés font repartis sans que M. de Chauvelin les ait présentés au Sénat; & M. de Pujol a été envoyé à la Cour de France pour informer le Roi de ces dispositions. Depuis le retour de leurs Députés les Corfes se consultent entr'eux ; & on assure qu'ils jurent toujours de plutôt mourir que d'accepter le Règlement qu'on leur a proposé. On prétend d'un autre côté, qu'il y a quelque fouterain qui les fait agir, & qu'ils font las d'avoir les François chez eux, ce qui est capable de dérouter les plus profonds Politiques. On attend avec impatience la réponse que la Cour fera aux dépêches de M. de Chauvelin; & on est même d'autant plus impatient de l'avoir, que depuis le retour du Marquis de Grimaldi à Calvi, on renouvelle l'ancien projet de chasser les François de cette Ville. Mais il est à présumer qu'il faudra pour cela en venir à la force ouverte ; & qu'en ce cas, quelque inférieurs qu'ils soient en nombre, la valeur y suppléera, & qu'ils s'y défendront jusqu'à la dernière extrémité. Le Commissaire Général prétend avoir suffisamment veillé au maintien du repos public à Ajaccio, où il a passé quelque tems, & se flatte, à ce qu'il dit, d'en faire de même à Calvi ; mais on fait au contraire qu'il a commencé entre les Habitans d'Ajaccio & ceux des Pièves d'au-delà des Monts, une Guerre, qui, selon les apparences, ne finira pas si tôt, & qui achèvera de ruiner les Habitans de ces quartiers. Si ces nouvelles déterminent la Cour de France à rappeler ses Troupes, elles ne tarderont pas à abandonner la Corfe ; mais si nonobstant ces circonstances, elle persiste dans la résolution de les y laisser, on doit s'attendre qu'elle les augmentera; & c'est ce qu'on est impatient d'apprendre par le retour du Courier que M. de Chauvelin a fait partir pour Paris.

Il paroît une nouvelle étiquette à Vienne fuivant la quelle il eft abfolument défendu à tout Domestique de Livrée d'entrer où L. M. Imp. font leur réfidence, & on leur a affigné une Maifon particulière auprès du Palais, où ils auront la liberté de s'affembler, On affure que le Décret de Commiffion Impériale au fujet de l'Election du Roi des Romains, eft actuellement fur le Bureau , & qu'il fera envoyé inceffamment à la Diette de l'Empire ; on eft fort impatient de fçavoir ce qu'il produira dans le Collège des Princes, qu'on fçait toujours oppofé à cette Eléction , jufqu'à ce qu'il ait été décidé à qui feul appartient de juger, fi les circonftances exigent une pareille démarche.

Le bruit vient de fe répandre que la Grand- Ducheffe des Ruffies eft enceinte ; fi cette nouvelle fe vérifie, ce fera un de plus grands fujets de joye que la Czarine puiffe avoir & en même tems un heureux pronoftic pour l'affermiffement de la paix dans le Nord.

Les Manufactures de Drap établies dans le Royaume d'Espagne ne fixent pas feules l'attention du Ministère; & s'il continuë d'attirer quantité d'ouvriers pour y être employés, il ne prend pas moins de foin pour faire fleurir les Fabriques d'Etoffes en or & en argent , afin d'en retirer les avantages qu'on peut en percevoir une fois qu'on fera fur les voyes d'en fournir les Colonies de l'Amérique.

Il n'y a encore rien de nouveau touchant la deftination des dix-huit Vaisseaux de Guerre & des dix à douze Frégates qui font prêts à mettre à la voile à Carthagène, au Férol & dans quelques autres Ports du Royaume. Les affaires d'Etat occupent toujours plus le Ministère Impérial; & fi on peut en envifager quelques - unes fous un point de vûë gracieux & favorable, il y en a d'autres dont l'aspect est tout différent. On regarde par exemple comme de très mauvais augure pour perpétuer la paix en Italie, toutes les difficultés que rencontrent les acceffions au Traité d'Arenjaez ; & fuivant le fyftème auquel la Cour de Naples paroît en particulier fe fixer, il eft très à craindre que certain cas arrivant; il n'en réfulte la fatale époque d'une Guerre peut être même générale. On croit encore entrevoir dans la lenteur avec laquelle on procède à Madrid par rapport à ces arrangemens, ou que cette Puiffance ne fe foucie point d'y concourir, ou qu'il fe passera du moins un tems confidérable avant que cette affaire foit entièrement confommée.

L'Ordre de Malthe ayant eu anciennement divers Etabliffemens dans la Hongrie, & les ayant perdus par le malheur de tems, & furtout dans les guerres dont ce Royaume a été le Théâtre, lorfque les Empereurs Turcs ont voulu étendre leurs conquêtes en Europe, a travaillé par intervalle à recouvrer ce qu'il a perdu ; & dans la dernière Diette de ce Royaume le Comte de Staray s'offrit de donner fes foins à cet objet. Le Grand Maître fenfible au zèle de ce Seigneur dont un des parens a possédé le dernier Prieuré de l'Ordre qu'il y a eu en Hongrie, vient de lui envoyer la grande Croix de dévotion qu'il pourra porter, fans prendre aucun engagement avec l'Ordre lui étant même loifible de fe marier ; & le Bailli de Colloredo à qui le Diplôme a été adreffé a fait la cérémonie de le revêtir de la Croix.

On vient de découvrir le frontispice & le vestibule de l'Eglise Catholique qui a été construite dans Berlin, On voit à l'entrée deux niches destinées à placer deux Statues qui ne sont point encore finies, & dont l'une représentera l'ancien Testament, & l'autre la Religion. Il y a cinq bas-reliefs au dessus de ces niches qui sont d'un travail exquis. Dans l'un est représentée l'Annonciation de la Ste Vierge, un autre représente Jésus priant dans le Jardin des Olives, le troisième la descente de la Croix, le quatrième la Résurrection, & le cinquième l'Ascension de Notre Seigneur. Il y a dans l'entablement quelques Troupes d'enfants qui jouent avec des fleurs, & au dessus deux Colonnes, qui sont au milieu, d'autres soutenant cette Inscription en grosses Lettres de bronze doré Sancta Hedwiga Sacrum, au haut du frontispice on voit les Mages adorant l'Enfant Jésus dans la crèche, & tout l'Edifice sera surmonté par une Statue représentant Sainte Hedwige Titulaire de cette Eglise. On travaille actuellement à finir ce frontispice & la décoration intérieure qui ne le cédera en magnificence pour la Sculpture & les ornemens, à aucune autre Eglise.

On écrit d'Edimbourg qu'on continue avec succès à aggrandir & à embellir cette Capitale de l'Ecosse, malgré l'ingratitude du terrain, qui est tel, que la plupart des Maisons qui sont appuyées sur la montagne, ayant cinq à six étages, ont, le plus élevé sur le derrière au niveau du Rez de chauffée sur le devant. Les ouvriers qui travaillent au nouveau chemin entre cette Capitale & Carlisle, ont trouvé sous les ruines d'une muraille auprès d'Heddon une quantité considérable d'espèces & de Médailles Romaines renfermées dans de petits coffrets de bois presque entièrement pourris. Cependant ces antiquités ont tellement conservé leur éclat, qu'on les prendroit plutôt pour des pièces qui viendroient d'être frappées que pour des monumens de l'antiquité si long tems ensevelis dans la terre. Il y a de trois fortes de pièces dans cette trouvaille, savoir, de cuivre & de métal mixte, & le tout ensemble forme un vrai trésor pour les Antiquaires.

On apprend de Rome que la Grande affaire de l'Erection de l'Abbaye de Fulde en Evêché, vient d'être terminée ; l'Abbé Armand de Buseck, qui la possède, sera sacré Evêque, les Moines feront déclarés Chanoines pour former le Chapitre, & la Bulle d'érection sera incessamment publiée. S. S. propose Elle-même ce nouvel Evêché dans le dernier Consistoire ; & pour répondre à l'opposition formée contre cette érection par le Prince d'Erpiboli, par rapport à diverses juridictions qu'il avoit sur l'Abbaye, le St. Père a accordé au nouvel Evêque le Pallium, prérogative dont jouiront également tous ses Successeurs.

On a trouvé dans l'Isle de Chio une Librairie dans des souterrains avec quantité de Manuscrits originaux contenant les ouvrages de anciens Pères de l'Eglise : on en a déjà envoyé quelques-uns à S. S., & il y a toute apparence qu'ayant témoigné la plus grande satisfaction de cette découverte, on n'en restera pas-là à son égard.

Par un Vaiffeau Anglois venant de Constantinople on a fait détail de ce qui s'est passé à l'occasion de la déposition du Patriarche de Grecs, & ce qui

a donné occasion à la petite émeute qu'il y eut parmi ceux de cette Nation qui habitent dans cette Capitale. Un Moine de la Congrégation du Mont Athos, qu'on nomme aujourd'hui parmi ces Schifmatiques Monte Santo, à cause de la quantité de Monastères & de Cénobites qui s'y trouvent, fut la cause de tout le désordre. C'étoit imposteur, qui sous le voile de l'hypocrisie avoit établie sa réputation dans quelques Provinces de l'Asie ; elle étoit parvenue jusqu'à Constantinople, où étant arrivé, il ne lui fut pas difficile de s'attirer les regards & la confiance d'une Nation crédule & aimant toujours la nouveauté au milieu même de l'esclavage où elle est réduite, comme elle l'aimoit autrefois au milieu de sa splendeur. Le Moine fit des prodiges qui passèrent bientôt pour des Miracles dans l'esprit des simples ; & lorsqu'il se vit en crédit il ne garda plus aucune mesure. Mais le Patriarche craignant la jalousie des Turcs, qui est toujours prête à vexer ceux de sa Nation lorsqu'elle est excitée, exila ce Moine dans une Province assez éloignée. Le Moine s'y attira peu après une compassion générale ; on détestoit la cruauté du Patriarche, & les choses furent portées si loin que des uns aux autres on en vint jusqu'à demander & à le faire accorder la déposition de ce Chef de la Religion Schifmatique. Le Moine fut mis à sa place, & jouit aujourd'hui des fruits de son imposture ; mais on croit toutefois qu'à moins qu'il ne se soit enrichi par l'argent qu'il donnera au Grand Vifir, selon l'usage établi parmi les Grecs depuis leur séparation de l'Eglise Romaine, il ne gardera pas long-tems un poste qui depuis Mahomet Conquérant de Constantinople, est toujours conservé au plus offrant.

Les espèces au coin de l'Electorat d'Hanovre étant devenues très-rares depuis quelque tems malgré la grande quantité qu'on en frappe toutes les années, on a employé toute sorte de moyens pour découvrir ce qui occasionoit cette rareté ; & après bien des recherches on a enfin découvert que comme ces espèces font de meilleur aloi que celles de divers Etats confinans avec le Duché de Hanovre, les Juifs les ramassoient, les faisoient fondre, en transportoient ensuite la matière dans les Pais étrangers, & faisoient par ce Commerce un profit très-considérable. Sur cette découverte la Régence est occupée à prendre de mesures efficaces pour empêcher un Commerce aussi illicite.

Selon les Lettres que la Cour Brit. vient de recevoir du Comte d'Albemarle, Ambassadeur de la Grande-Bretagne en France, les représentations qu'il a faites au Ministère de cette Couronne au sujet du Règlement des limites, ont été si efficaces, qu'on espère que cette affaire qui traîne depuis si long-tems, pourra se terminer cet hyver.

James De La Cour à Francfort, demeurant dans la Fabrgafs, auprès du Lion d'or.

Annexe 4

Craftman, vol. 2

Tables des matières. Contenues dans le 2. Vol. Eloge de la vérité.

- p. 3. Relation authentique de ce que les François ont fait à Dunkerque depuis le 19. Février jusqu'au premier de Mars fuivant.*
- p. 11. Idée des attentes de l'Europe fur la mort du dernier Empereur, & fur la conduite de la France.*
- p. 17. Extrait d'une Lettre du 21. Février 1744. Venant de la Flotte de l'amiral Matthews.*
- p. 26. Autre du Port-Mahon, du 29. Février. p. 31. Réflexions fur la réputation des Anglois.*
- p. 33. Plan de l'armée Navale de l'amiral Matthews.*
- p. 42. Déclaration de guerre de S. M. Britannique contre le Roy de France.*
- p. 44. Balance univerfelle & critique.*
- p. 49. Détail de quelques circonstances qui ont du raport avec l'entreprise contre la Grande Bretagne.*
- p. 55. Extrait d'une Lettre de Dunkerque du 19.*
- p. 58. Avril. 1744 Traduction d'un mémoire que Mr. Trevor, Ministre de S. M. Britannique a prefenté aux Etats généraux. Affaires publiques, ou hiftoire de l'Europe.*
- p. 65. Extrait d'une Lettre de Dunkerque du 17.*
- p. 62. Avril.*
- p. 78. Difcours fur la conduite de la guerre de François.*
- p. 81. Spectateur univerfel.*
- p. 103. Abus par raport au beau monde & yens de réparer ces mêmes abus, L'ancienne Angleterre. L'ancienne Angleterre ; ou recherches fur la conjuncture des affaires présentes.*
- p. 108. Effai tendant à la recherche de l'origine du*
- p. 110. p. 113. Let mal. Hiftoire de l'Europe*
- Lettre du Roi d'Angleterre aux Etats généraux, pour les engager à entrer en guerre avec lui contre la France.*
- p. 122. Réponse à cette Lettre*
- p. 126. Affaires publiques, ou hiftoire de l'Europe.*
- p. 129 Extrait d'une Lettre du bord du Vaisseau le Namur.*
- P. 135 Journal de Westminster. Lettres de Thomas Touchit à fon fils.*
- p. 142. Autres Lettres à fon ami.*
- p. 138. Réflexions fur le Ministère.*
- p. 143. P. 145. P. 157. P. 159. Extrait d'une Lettre de la Haye. Idées fur la paix & fur la guerre. Réflexions fur la conduite que les Alliés de l'Angleterre ont tenue à fon égard.*

p. 161. Journal de Westminster ; idées pour engager tout le monde, & fur tout les Miniftres à tenir leurs comptes en règle.

p. 171. Etats des dépenses de l'Angleterre pour les campagnes de 1739. 1741.1742. 1743. & 1744. p. 172.

Avertiffement. Le Lecteur & prié d'observer encore une fois que le Traducteur rendra fidèlement d'une Langue dans l'autre tous les articles les plus intéreffans qu'il trouvera dans les pièces mentionnées au Titre du préfent Ouvrage, qu'il ne retranchera, ni ne diminuera rien de la force des termes qui s'y trouveront, furtout dans les Conjointures critiques d'a-préfent , étant toujours dans le deffein d'être un Traducteur impartial, ainfi qu'on l'a demandé de lui dès les premiers jours qu'il a commencé à faire cette Traduction ; On payera par avance un florin & demi d'Empire, pour avoir tous les Samedis une feuille femblable à celle - cy, pendant 3. Mois.

Annexe 5

I,9, 1750 Le Patriote

Eigenschaften und Gebrauch der so genannten Englischen grünen Tropffen. § 8 dienen solche vortrefflich denenjenigen Personen, welche vom Schlag betroffen, oder der Schlagsucht unterworffen find, ein Caffee Löfflein voll davon eingenommen, wie auch Hånd und Brust damit bestrichen ; Es dienen auch solche vor den Brand, wann der gebrannte Theil sogleich damit beschmieret wird. Es vertreiben solche Tropffen auch ohne Anstand den Durchlauff, Bauch- Wehe ; Sie vertreiben alle böse Fieber und Gelbsucht auf das ge schwindeste, sind ein approbirtes Gegengift, 29. bis 30. Tropffen davon in ein halb Glaß voll Wein, oder in ander Liqueur eingenommen. Es heilen auchsolche Tropffen die hefftige Oherenschmerzen auf das baldeste, wann drey Tropfen davon in die Ohren gegossen , und selbige mit Baumwolle zugestopft werden; selbige bewürcken ein gleiches bey den Zahnschmerzen, wann darein getunckte Baumwoll auf den schmerzhaften Zahngelegt, und damit, so lange die Schmerzen daueren, fortgefahren wird. NB. Diese Tropfen find wegen ihren gethanen guten Würckungen bereits so renommirt, daß man ein weiteres Lob davon anzuführen nicht vor nöthig erachtet. Ist allhier in Franckfurt bey Georg Philipp Vogt in der Töngesgaßnicht weit von den Capucinern wohnhaft zu erfragen.

Annexe 6

La maquerelle de Londres, son caractère et sa mauvaise vie, Francfort sur le Meyn, 1750.

Tant que les archives de Bavière n'auront pas été exploitées entièrement (voir note), il sera impossible d'affirmer sans l'ombre d'un doute que cet opuscule a été traduit par James de la Cour.

Ce qui parle cependant en ce sens :

- Le lieu de l'impression, selon plusieurs bibliographies et catalogues de bibliothèques est bien Francfort sur le Main.

- L'éditeur-imprimeur est probablement Koch-Esslingen, qui avait une part de sa production constituée d'ouvrages de ce type et d'ouvrages français (et anglais). En outre, les caractères utilisés, l'impression correspondent assez. Comme il est habituel, le texte français de ces « piratages » est suivi à plus ou moins long terme par une traduction allemande. *La maquerelle* est traduit sous le titre de *Das entdeckte Bordel oder die Arglistige Kupler*, [Schafhausen], 1760, puis *Das entdeckte Bordel oder die Lose Frau von London*, Warnungstadt, 1762¹⁴⁷. Le lieu d'édition indique bien la vocation morale au-delà des apparences.

- La thématique de l'ouvrage est typiquement anglaise et correspond assez aux autres ouvrages que traduit à la même époque De la Cour comme *La Récolte ou Moisson Que Satan a faite chés lui*, *Les Dialogues et débats entre les maris et les femmes* (voire l'*Éloge des tétons*) : un texte assez graveleux en apparence, susceptible d'attirer par son titre et ses détails scabreux un public « voyeur », mais aussi, derrière ce réalisme de la prostitution (voir James Gillray ou Hogarth), un humour froid et une condamnation sans appel d'une situation sociale désespérante : des femmes victimes de leur condition (jeunesse, naïveté, sensibilité trop grande, drames de la vie : veuvage, solitude, ruine...) et des hommes profitant de leur position de mâles, de certains moyens (argent, position sociale, force...). Un roman moral comme il s'en imprime beaucoup en Angleterre. À cela s'ajoutent des victimes qui ne sont pas toujours tout à fait innocentes et auxquelles manque le secours d'une religion bien comprise, le désir, voire la possibilité, d'accomplir les efforts nécessaires.

- James de la Cour écrit dans un français souvent archaïsant et caractéristique des huguenots (souvent provinciaux) ayant fuit le royaume de France à la fin du XVII^e siècle. En outre, ses traductions ne sont pas toujours correctes sur le plan de la forme (sa syntaxe est parfois défectueuse et son orthographe mal fixée). C'est ce qu'on retrouve dans *La Maquerelle*.

Bien entendu, ces indices ne suffisent pas, car, par exemple, la plupart des huguenots étudiés dans mon livre *Les écrivains francophones*

¹⁴⁷ Une copie dans date ni lieu, probablement antérieure à 1760, est signalée par plusieurs bibliographes.

(Complicités, Paris, 2023) possèdent imparfaitement la langue française (et bien des écrivains français, si l'on s'en rapporte aux correspondances ne font pas beaucoup mieux). D'autre part l'Allemagne ne manque pas d'écrivains ou de pseudo écrivains en déshérence venus surtout de France, mais aussi d'Angleterre qui, subodorant un public francophone important, y publient des traductions ou des œuvres originales qu'ils supposent faciles à écrire et à vendre de par leur sujet... attirant. Lorsque le jeune de Lozembrune erre à travers les pays allemands en quête d'un emploi ou de ressources et qu'il rencontre un autre jeune homme ayant fui sa famille à Venise, François Apostoli, ils se mettent ensemble pour composer un livre fou (*Lettres et contes sentimentaux*, 1777), faisant la synthèse de tout ce que les lecteurs du temps recherchent (mais sans pornographie) : des aventures, un amour contrarié, une écriture émotive... et ils vendent leur manuscrit à un libraire d'Augsbourg avant de se séparer vers de nouvelles aventures¹⁴⁸.

Le texte paru est bien une traduction, celle de *The London Bawd, with her character and life*, dont la 4e édition date de 1711 (original avant 1705) Ce petit livre est composé de la traduction de l'original anglais et de deux textes français :

Le premier *Le débauché converti*, de Pierre Honoré Robbé de Beauveset (1714-1794) et le second attribué, selon les journaux dans lesquels il a été souvent imprimé à Piron ou à l'abbé Grécourt : *Etimologie de l'Aze te foute*.

Cette composition correspond tout à fait à ce que pratique De la Cour dans ses journaux : une traduction et des textes français empruntés à des journaux courants en France et en Europe.

On y retrouve les « imperfections » habituelles chez lui et des passages qui correspondent parfois presque mot pour mot à *La Récolte, ou moisson que Satan*, publié en 1748 (*passage sur les renards de Samson, la maquerelle « commissionnaire du diable »...*)

¹⁴⁸ Lozembrune deviendra un excellent écrivain, oublié malheureusement.